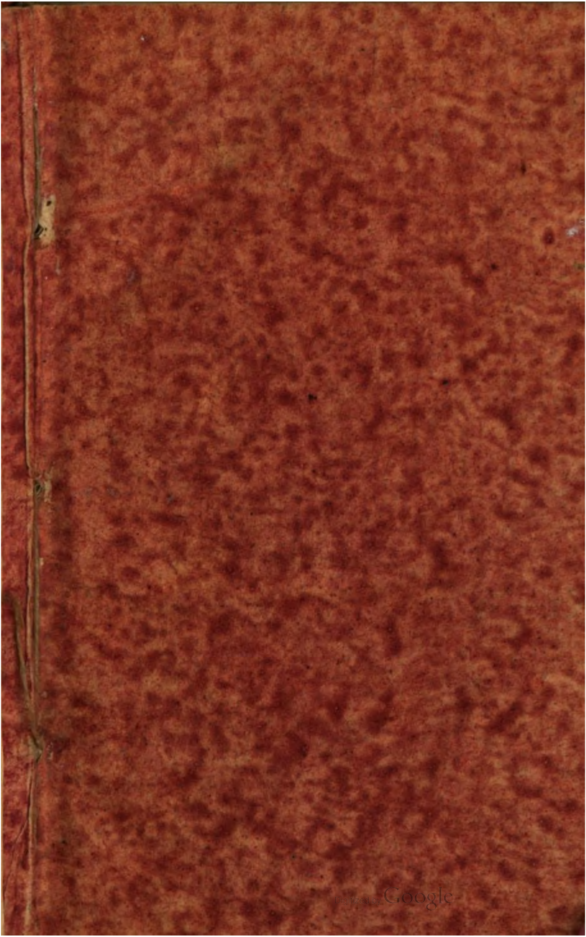


PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

PAR AUTREAU.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET

DE DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

LE Philosophe Démocrite retiré dans un Château qui lui appartient près d'Abdere, y a amené une Esclave Athénienne qu'il a achetée à son retour d'Égypte, avec deux de ses filles, Sophie et Mysis. Il les a affranchies toutes les trois, et, sans s'en appercevoir, est devenu amoureux de Sophie. Elle éprouve le même sentiment pour lui, sans s'en douter davantage. Sa sœur Mysis aime, avec connoissance, Philolaüs, ami de Démocrite, et qui l'aime de même, mais qui n'ose déclarer cette passion dans la crainte qu'elle n'obtienne pas l'agrément de Démocrite. Mysis n'a pas la même crainte, parce qu'elle a découvert, par beaucoup de petites circonstances qu'elle a étudiées, l'amour de Démocrite pour Sophie; et elle engage Philolaüs à arracher du Philosophe l'aveu de cet amour et le consentement à leur union. Démocrite se défend long-tems sur cette

passion que l'on lui impute, et ce n'est que la querelle que vient lui en faire Damastus, son frere aîné, riche Citoyen d'Abdere, qui lui persuade enfin qu'il est véritablement amoureux de Sophie. Damastus, furieux de la mésalliance qu'il voit se préparer, va dénoncer Démocrite comme fou au Sénat, qui lui envoie les Philosophes Aristippe, Diogene et Straton pour l'examiner, et le Médecin Hippocrate pour le guérir. Ils ne découvrent en lui aucun autre trait de folie que son amour pour Sophie; mais ils se montrent plus fous que lui dans cette occasion, car, dès la premiere entrevue qu'ils ont avec cette jeune fille, ils éprouvent tous pour elle le même penchant, et le vieil Hippocrate, surtout, veut la ravir à Démocrite pour en faire sa femme. Le Sénat, détrompé sur la fausse accusation de Damastus, députe vers Démocrite le Sénateur Philoxene pour lui faire réparation. Ce Philoxene apprend à Hippocrate que sa femme Ægine, qu'il croyoit morte, avec deux filles qu'il en a eues, est la mere de Sophie et de Mysis, et qu'elles doivent toutes trois leur liberté à Démocrite. Hippocrate, enchanté de

les retrouver, ne songe plus qu'à se réunir à Ægine : il donne Sophie à Démocrite, et Mysis à Philolaüs; et ce double mariage est célébré par une fête que forment des Bourgeois d'Abdere, des Villageois des environs, et à laquelle vient présider Thalie.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

« CETTE Piece eut un grand succès, tant à la Cour qu'à la Ville, dit Pesselier, dans la Préface de son Édition des Œuvres d'Autreau. Sa réputation est établie pour toujours; et c'est, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'Auteur. Il a saisi avec une grande justesse et peint avec beaucoup de graces et de légéreté le caractere de Démocrite manqué par Regnard (1), et qui réellement n'étoit pas facile à peindre. La fine plaisanterie, et ce qu'on nommoit chez les Anciens le sel attique, est ici mêlé avec l'instruction.

(1) Le sujet du *Démocrite amoureux* de Regnard est très-différent de celui de cette Piece; et, comme il est resté au Théatre François, nous le ferons entrer aussi dans notre Collection.



L'objet de la véritable philosophie s'y trouve bien rendu, et toutes les sectes qui se sont écartées de cet objet sont jouées fort agréablement.... C'est sur-tout dans cette Piece que l'on s'apperçoit que l'Auteur entendoit parfaitement ce que beaucoup d'Auteurs ont cru mal-à-propos entendre aussi bien que lui, la versification libre, qui ne permet pas autant de liberté que son titre paroît d'abord l'annoncer, et qui peut-être même est d'autant moins facile, qu'elle doit paroître avoir été faite avec plus d'aisance et de liberté, sans que l'harmonie qui lui est propre perde rien des agrémens qui lui sont particuliers.... Démocrite, en un mot, est ici le prétendu fou, les véritables seroient ceux qui ne le goûteroient pas; mais je n'ose soupçonner personne de ne le pas goûter. »

« Cette Piece avoit été présentée aux Comédiens François qui la refuserent; et c'est une de celles qui ont eu le plus de succès au Théatre Italien. Elle eut vingt-quatre représentations dans sa nouveauté, avec beaucoup d'applaudissemens qui n'ont fait qu'augmenter dans la suite. » Mercure de France, Mai, 1730, page

991 ; Dictionnaire des Théatres, par Léris, page 139 ; Histoire du Théatre Italien, par des Boulmiers, tome troisieme, page 319 et suivantes, et Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 249.

« Il seroit difficile de rien ajouter à cette Comédie ; tout y est marqué au coin du bon goût, de la bonne plaisanterie et du bon comique, avec le mérite d'une versification libre, aisée, coulante, et où se trouvent à la fois l'harmonie des vers et le naturel de la prose. » Dictionnaire Dramatique, tome premier, page 354.

DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR AUTREAU,

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi 24 Avril 1730, par les Comédiens Italiens ordinaires de Sa Majesté, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

PERSONNAGES.

DÉMOCRITE, Philosophe Grec, sage Railleur.
PHILOLAUS, Ami de Démocrite.
DAMASTUS, Frere aîné de Démocrite.
HIPPOCRATE, ancien Ami de Démocrite.
SOPHIE, Affranchie de Démocrite, et son Amante.
MYSIS, autre Affranchie de Démocrite, Amante de Philolaüs.
ARISTIPPE, Philosophe Cyrénaïque, demi-Épicurien.
DIOGENE, Philosophe Cynique.
STRATON, Philosophe Stoïcien.
PHILOXENE, premier Sénateur d'Abdere.

Plusieurs autres Sénateurs députés vers Démocrite, Personnages muets.

DAMASIPPE, Fermier de Démocrite.
CRITON, Jardinier de Démocrite.
BOURGEOIS D'ABDERE.
VILLAGEOIS.

La Scene est dans un Village peu distant de la Ville d'Abdere, duquel Démocrite est Seigneur, et dans son Château même; le lieu de la Scene est un péristile qui donne sur ses Jardins.

DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMASIPPE, CRITON.

CRITON.

J'AI rendu votre lettre au frere à Démocrite,
Au Seigneur Damastus lui-même, en propre main,
Qui viant ici tout au plus vîte.

DAMASIPPE.

T'a-t-il baillé pour boire ?

CRITON.

Oh ! que nanin !
Un gros riche est toujours vilain.
Encore à le trouver ai-je eu bian de la peine,
Car il étoit sorti tout drès le fin matin,
Pour aller conter son chagrin

Cheux le Sénateur Philoxene,
Où falloit voir comme il se déchaînoit
Contre Démocrite son frere,
Disant que l'esprit lui tournoit;
Qu'il falloit le chasser d'Abdere,
Ou du moins l'y mettre en prison;
Qu'il alloit prendre une esclave pour femme,
Ce qui déshonoroit grandement sa Maison:
Encor le Sénateur lui donnoit-il raison,
Dont j'enrageois au fond de l'ame.
Car pour le mariage, il n'en est rian, je crois?

DAMASIPPE.

Je te dis qu'il se fera, moi;
Car, quien, vois-tu? je le lis dans sa meine,
Il est amoureux comme un fou,
Et sa maîtresse l'aime itou:
Depuis biaucoup de tems c'est ce que j'exameine.

CRITON.

Mais par qui Damastus apprend-il tout ceci?

DAMASIPPE.

Par moi.

CRITON.

Par toi! comment?

DAMASIPPE.

C'est moi qui le lui mande:
Damastus tout exprès m'a fait entrer ici,
Et c'est lui qui me le commande.

CRITON.

Oui, mais, si nan le sait, tu te feras chasset.

DAMASIPPE.

Ce n'est pas ce que j'appriande,
Car il m'a bian promis de me récompenser
Et de me faire mieux placer.

CRITON.

M'est avis, Monsieur Damasippe,
Qu'ous agissez par un mauvais principe.
De Démocrite ici n'es-tu pas le Farmier,
Comme je sis son Jardinier?
Doit-on ainsi trahir son Maître?

DAMASIPPE.

A sarvir Damastus sis-je pas obligé?
Le plaisir qu'il m'a fait, je dois le reconnoître:
Il m'a mis dans l'emploi que j'ai.
Mais, quien, apprends tout le mystere.
Le Seigneur Damastus est riche et glorieux,
Et n'aime pas à voir si près de li son frere,
A moiquié philosofle, à moiquié laboureux,
Faire ici deux méquiés qui lui semblont honteux;
Et puis, prendre pour femme une pauvre affranchie
Qui va le rendre encor plus gueux.
Or, pour empêcher sa folie,
Il veut savoir par moi ce qui se passe entr'eux;
Et c'est par-là qu'il le décrie,
Afin qu'on le renvoye à Milet sa patrie:
C'est ce qui fait qu'ici chacun le tiant pour fou.

CRITON.

Eh! mais, apprends-moi donc par où?

DAMASIPPE.

C'est la leune, dit-on, qui le rend leunatique,

Car à l'envisager trop souvent il s'applique ;
Et puis, il rit toujours, se gausse d'un chacun,
Et lâche à tout moment queuque trait satyrique,
Même contre les gens les plus hors du commun.

CRITON.

Encor ça vaut-il mieux qu'un fou mérancolique.

DAMASIPPE.

Oui ; mais à bian des gens ça deviant importun.
Se moque-t-on ainsi de tous les hommes ?
Ici, dit-il, loin d'eux, il charche du repos :
Il veut choisir ses gens ; les autres sont des sots.
C'est ce qui fait que tous tant que je sommes,
Je lui tombons tretous à dos.
Il rit, même étant seul ; marque de sa folie,
Ou bian, se promenant au milieu des tombeaux,
Il va se gobarger des morts mal-à-propos,
Comme s'ils avient tort de n'être plus en vie.

CRITON.

Oh ! pour le coup, c'est li-même qu'a tort :
C'est malgré soi qu'on deviant mort ;
Aucun d'eux n'en avoit envie.

DAMASIPPE.

De plus il est prodigue et sans ménagement,
Pagnié parcé, donnant son bian trop librement ;
A la richesse il fait la nique,
Disant qu'en avoir trop cause de l'embarras,
Et donne à l'esprit la colique.

CRITON.

Il n'aime pas l'argent : faut qu'il ait bian des rats !

DAMASIPPE.

Il est encor plus fou dans sa façon de vivre.
Queuque fois on le voit tout le jour sur un livre;
Et d'autres fois, la tête vers les Cieux,
Il passe bravement une nuit toute entiere
Le nez en l'air, ouvrant ses deux grands yeux,.
A regarder l'étoile poussignere;
Ou bian, prend son papier, sa regle et son compas,
Et fait, ce m'est avis, de la sorcellerie,
Des ronds et des carrés, et des xx et des as,
Qu'il appelle Gigométtie.
Oh! c'est-là le méquié dont il n'est jamais las.

CRITON.

Comment? il est sorcier?

DAMASIPPE.

Faut bian, car il deveine
Le jour où le souléil doit parêtre eclissé.
Il fait bian pis, il connoît à la meine
Quand une fille a mal varsé,
Et le biau sexe s'en chagreine.

CRITON.

C'est le moyan d'être biantôt chassé.

DAMASIPPE.

Quien, juge encor s'il a l'esprit blessé.
Il montre aux gens une machine ronde,
Faite de différens morciaux;
Une boule au mitan de vingt petits çarciaux
Paroît en l'air, et vlà comme est bâti le monde,
A ce qu'il dit; les Dieux l'avont ainsi formé.

CRITON.

Pour s'être mis ça dans la tête
Il faut être un fou bian pommé !
Un Philosofle est-il si bête ?
Oui : je le tians fou confirmé.
Et sa Maîtresse est-elle itou ratiere ?

DAMASIPPE.

Oh ! pas un brin, en aucune façon ;
Alle est douce comme un mouton,
Et de plus ne caquette guere :
Alle en dit peu, mais il est bon.
Mais pour la sœur qu'alle a, c'est un fieffé dragon :
Oui, de notre Province entiere,
C'est la plus maligne guenon,
Quand on échauffe sa çarvelle.....
Mais la voici qui gronde avec son amoureux ;
Criton, sauvons-nous tous les deux,
Il ne fait pas bon auprès d'elle.

(*Damasippe et Criton sortent.*)

SCENE II.

MYSIS, PHILOLAUS.

MYSIS.

NOn, croyez-moi, Philolaüs,
Tous vos sermens sont superflus.
Vous venez près de moi débiter la fleurette,
Passer le tems, vous amuser;
Mais il faut vous désabuser :
Je vous l'ai dit cent fois, et je vous le répete,
Ou donnez-moi garant de votre feu,
Ou songez à faire retraite ;
Chez moi l'amour n'est point un jeu.

PHILOLAUS.

Je vous entends toujours me gronder ou vous plaindre !
Que manque-t-il à mon amour ?

MYSIS.

Qu'il ose paroître au grand jour.
Qui vous oblige à le contraindre ?
Mais, votre embarras, je le vois :
Vous rougissez de votre choix.
Je suis de Démocrite une simple affranchie;
Vous serez, vous, bientôt un Sénateur.
De nos rangs inégaux mon amour se défie;
Là-dessus rassurez mon cœur.

PHILOLAUS.

Quel garant voulez-vous de mon amour extrême ?

MYSIS.

Je veux Démocrite lui-même;
Qu'il sache votre passion;
Qu'il approuve que je vous aime,
Et que de notre hymen il soit la caution.

PHILOLAUS.

Vous me demandez l'impossible:
Qu'un Philosophe, à qui l'amour est inconnu,
Puisse approuver qu'on ait un cœur sensible!

MYSIS.

Il aime, son tour est venu.

PHILOLAUS.

Il aime! eh! qui?

MYSIS.

Ma sœur.

PHILOLAUS.

Gardez-vous de le croire!
Ce bruit vient de son frere aîné,
Son éternel censeur, et son critique né,
Homme bouffi de vaine gloire,
Qui dans Abdere tous les jours
Répand de lui mille mauvais discours.
Le sot peuple, ébloui de sa richesse immense,
A son ton d'important peut bien ajouter foi;
Mais là-dessus je sais ce que j'en croi.

MYSIS.

Fort bien; mais je le sais avec pleine assurance:
Vous en rapportez-vous à moi?

PHILOLAUS.
Démocrite aimeroit ! et vous en êtes sûre !
Encor ? sur quelle conjecture ?

MYSIS.
Sur mille, et ma sœur l'aime aussi.

PHILOLAUS.
Je suis impatient de savoir tout ceci.

MYSIS.
D'abord, dès qu'il quitte l'étude
Il demande Sophie, et ne s'en peut passer ;
De son front elle seule a le droit de chasser
Ce qu'un trop long travail y peut laisser de rude.
Vient-elle à paroître ? soudain
De son air enjoué le retour est certain,
Plus de marques de lassitude.
Pour moi, qui suis pourtant de plus joyeuse humeur,
Jamais de m'appeller il ne me fait l'honneur.

PHILOLAUS.
Il l'appelle par habitude ;
Vous avez toutes deux même part à son cœur.

MYSIS.
Un des goûts de ma sœur est de parler morale,
Et volontiers il l'en régale ;
Mais d'un ton doux, d'un air humain,
Point de grimace magistrale :
Tout au contraire, il aime à lui prendre la main.
Le moindre petit soin près d'elle l'intéresse ;
Il rajuste un frison, il détourne une tresse
Qui lui couvre un peu trop le sein :
Sur lequel sein, quand elle se redresse,

(Ce qu'elle fait fort souvent à dessein)
Vous voyez de mon sage une œillade traîtresse
Se rabattre et tomber soudain,
Tout en lui prêchant la sagesse,
Et la leçon marche toujours son train.
Et puis sous le menton doucement la caresse,
Quand elle a bien compris quelque trait un peu fin.
Je pourrois vous citer mainte autre gentillesse.
Eh! bien, m'en croira-t-on? serez-vous sûr enfin
De leur mutuelle tendresse?

PHILOLAUS.

Vous remarquez avec finesse
Et je sens-là beaucoup de vérité.

MYSIS.

Ce qui ne m'en plaît pas, c'est leur timidité.
Quoique l'amour soit peint sur leur visage,
Ils n'en parlent point le langage,
Ou le couvrent d'obscurité.

PHILOLAUS.

Démocrite est-il donc un homme à sotte honte?
Lui, timide!

MYSIS.

L'amour peut l'avoir rendu tel.

PHILOLAUS.

Dans un aussi libre mortel,
Ce changement seroit chose bien prompte.

MYSIS.

Allez donc au plus tôt déclarer votre amour,
Et nous verrons le leur oser paroître au jour:
L'exemple échauffe le courage.

Pendant

Pendant que vous êtes ici
Je veux voir sur ce point Démocrite éclairci.

PHILOLAUS.

Pour lui parler de notre mariage,
Soit; mais pour son secret, s'il prétend le cacher.....

MYSIS.

Il faut par force l'arracher.

PHILOLAUS.

Quoiqu'il ne soit pas homme à se laisser surprendre,
Vous n'aurez là-dessus rien à me reprocher;
J'obéis, et vais le chercher.

MYSIS.

Et moi, presser ma sœur de vouloir me l'apprendre....
Mais je vois Damastus. O Ciel! l'homme odieux!
Il vient pour nous gronder; essuyez la tempête.

PHILOLAUS.

C'est un fâcheux emploi que de lui tenir tête;
N'importe, allons, j'y ferai de mon mieux.

(*Mysis sort.*)

SCENE III.

DAMASTUS, PHILOLAUS.

DAMASTUS.

COMMENT! vous en ce lieu, sans entrer chez mon frere?
Vous, son plus familier ami?
Seroit-il encore endormi?

PHILOLAUS.

Je n'ai point avec lui de trop pressante affaire.

DAMASTUS.

Oh! bien, s'il dort je prétends l'éveiller,
Pour lui reprocher sa folie;
Mais vous, qui comme ami le devez conseiller,
Vous avez quelque part au bruit qu'on en publie:
On le met au nombre des fous;
Et le monde s'en prend à vous.

PHILOLAUS.

Je le sais; mais, Monsieur, bientôt je ferai taire
Tous ces parleurs impertinens.
J'envoyai l'autre jour un livre dans Abdere,
Qui pourra détromper les plus honnêtes gens.
Comme c'est son dernier ouvrage,
Il peut rendre bon témoignage
Que son auteur n'a pas perdu le sens.
Mais vous, son frere aîné, si prudent et si sage,
Comment écoutez-vous ces insolens discours?

DAMASTUS.

Ah ! Monsieur, sa folie augmente tous les jours.
Ces bruits sont bien fondés, et c'est de quoi j'enrage!
Vous êtes son ami depuis trop peu de tems
Pour bien connoître sa manie.
En deux mots écoutez sa vie;
Vous verrez qu'il est fou dès ses plus jeunes ans.
Quand nous eûmes fait nos partages,
Des grands biens qu'il avoit savez-vous ce qu'il fit?
Il mit presque le tout à faire des voyages,
A chercher en tous lieux des savans et des sages;
Et c'étoit, disoit-il, pour se former l'esprit.
Voyez un peu le beau profit!
Ou bien à soulager en ce lieu des familles
Qu'il voyoit dans la pauvreté,
Avancer des garçons, ou marier des filles;
Et c'étoit une charité,
Où l'on a trouvé pis que de la vanité.
Si bien que de son héritage
Qu'a-t-il de reste? Hélas! ce malheureux village
Dont il est le chétif Seigneur.
Le beau bien! et le bel honneur!

PHILOLAUS.

Ce bien est encor plus qu'il ne faut pour un sage:
J'y vois tout bien entretenu;
Il est d'assez grand revenu
Pour l'y faire vivre à son aise.

DAMASTUS.

D'accord, s'il n'avoit plus son prodigue penchant;
Mais qu'a fait votre fou? (le mot ne vous déplaise)

A son retour d'Egypte, il voit chez un marchand
Certaine esclave Athénienne,
Jolie encore, et même à la fleur de ses ans,
Quoique mere de deux enfans.
Le croirez-vous ? il joint leur misere à la sienne:
Il les achete toutes trois,
J'entends deux filles et la mere,
Fardeau d'épouvantable poids.
Des filles il s'érige en pere;
La mere ici lui tient lieu de fermier,
D'intendant, d'économe, habile ménagere,
Ayant encor sous elle un homme du métier;
Et dans cette noble famille,
Vingt ans après, pour femme il choisit une fille:
C'est moi qui l'ai su le premier.

PHILOLAUS.

Permettez-moi de douter de la chose.

DAMASTUS.

Oh! non, je sais qui m'en instruit.

PHILOLAUS.

Ce pourroit n'être qu'un faux bruit;
Il m'en auroit parlé.

DAMASTUS.

Je ne crois pas qu'il ose.

PHILOLAUS.

J'atteste le soleil qui luit
Que mon ignorance est sincere,
Et voudrois plus que vous découvrir ce mystere.

DAMASTUS.

Ah! nous le saurons aujourd'hui...

Il vient ; retirez-vous, je le crois nécessaire :
J'irai vous dire tout en sortant d'avec lui.

PHILOLAUS.

Je vous attends, hâtez-vous de le faire.
(Il sort.)

SCENE IV.

DÉMOCRITE, DAMASTUS.

DÉMOCRITE, *riant de tems en tems.*

AH ! Monsieur mon frere, c'est vous ?
Bon jour. Eh bien ! quelles nouvelles ?

DAMASTUS, *d'un ton colere.*

J'en apprends de vous de fort belles.

DÉMOCRITE.

Là, là, parlez sans vous mettre en courroux.

DAMASTUS.

Vous voulez, m'a-t-on dit, tâter du mariage.

DÉMOCRITE.

Eh ! pourquoi non ? ne suis-je pas en âge ?

DAMASTUS.

Vous allez épouser une esclave ?

DÉMOCRITE.

Fort bien !
Cela se peut encor ; mais je n'en savois rien.
Comment la nommez-vous ?

DAMASTUS.

On la nomme Sophie.
Vous faites le plaisant, et vous niez le cas.

DÉMOCRITE.

Je ne m'en ressouvenois pas.
Vous parliez d'une esclave, elle est mon affranchie.
Eh bien ! n'est-elle pas jolie ?

DAMASTUS.

Quoi ! vous auriez si peu de cœur ?
Un tel hymen vous fait bien de l'honneur !

DÉMOCRITE.

Comment donc ! répand-on quelque mauvais bruit d'elle?

DAMASTUS.

Non, je le veux, elle est sage, elle est belle ;
Mais a-t-elle du bien ?

DÉMOCRITE.

Elle n'a pas le sou.

DAMASTUS.

Allez, mon frere, allez, vous êtes un vieux fou!

DÉMOCRITE.

Je suis votre cadet, du moins.

DAMASTUS.

Laissons mon âge.
Mais d'où sort cette fille, d'où ?

DÉMOCRITE.

Elle sort d'une mere sage,
Et sera sage aussi, comme porte son nom.
Ce titre me semble assez bon.

DAMASTUS.

Oh ! ne vantez point tant leur vertu, leur sagesse :

Sont-elles de fort noble sang ?

DÉMOCRITE.

Je croyois que sur la noblesse
Ces titres-là tenoient le premier rang.

DAMASTUS.

Vertu, sagesse : oh, oui ! voilà de beau langage ;
Cela soutient fort un ménage !

DÉMOCRITE.

Elle est habile, économe de plus.
Par elle ma maison est réglée à merveille.
Vous ne lui voyez point d'ornemens superflus :
Elle les hait.

DAMASTUS.

Je la crois sans pareille.

DÉMOCRITE.

Modérés dans tous nos desirs,
A nos besoins, à nos plaisirs,
Rien encor n'a manqué, par les soins de Sophie ;
Nous avons fort bien vécu tous.
Si l'épouser est faire une folie,
Eh ! bien, mon frere, soit, je suis au rang des fous.

DAMASTUS.

Mais vos enfans, un jour, auront-ils de quoi vivre ?

DÉMOCRITE.

N'est-ce pas un trésor qu'un bon exemple à suivre ?
Ils vivront de peu comme nous.

DAMASTUS.

Il faut avoir l'esprit bien faux ou bien bizarre,
Pour haïr tant le bien !

DÉMOCRITE.

Je ne le hais pas tant :
Mais seulement, je crois que pour vivre content,
Il n'est pas besoin d'être avare.
Vous croyez être heureux mille fois plus que moi,
Vous, par exemple ?

DAMASTUS.

Oh ! oui sans doute, je le croi.

DÉMOCRITE.

C'est justement le point où votre esprit s'égare.
Comparons notre sort. Vous avez un palais,
Bien meublé, bien garni d'officiers, de valets,
Et de chevaux, et de mulets ;
Force maisons des champs, une charge, des rentes,
Une femme des plus galantes,
Qui dans Abdere encor prétend faire fracas,
Quoique déja les ans flétrissent ses appas :
Que de soins ! de calculs ! de peines différentes !
Où trouver du repos entre tant d'embarras ?

DAMASTUS.

On sait qu'aux fainéans ces soins ne plaisent pas.

DÉMOCRITE.

Vous vous levez avant l'aurore,
Pour compter, supputer avec un intendant ;
Votre femme est au bal encore,
Et vous l'attendez en grondant :
Vous frémissez en lisant sa dépense,
Car c'est un article abondant.

DAMASTUS.

Elle doit soutenir son rang et sa naissance.

DÉMOCRITE.

Cet article fini, nouveau chagrin commence;
On compte la recette, on s'y trouve en défaut,
La dépense a monté plus haut:
Vos biens ont essuyé mille accidens étranges;
On ne reçoit rien des fermiers,
Le bled moisit dans leurs greniers,
Ou le feu s'est mis dans leurs granges:
Il faut par les cheveux arracher les deniers.

DAMASTUS.

Les sacs d'argent chez vous arrivent par milliers!...

DÉMOCRITE.

Vient-on aux maisons de la ville?
Recette encor plus infertile.
Les loyers sont fondus en réparations,
Que vous jugiez peu nécessaires;
On plaide avec les locataires,
On veut des diminutions.

DAMASTUS.

Ouais! vous savez bien mes affaires.

DÉMOCRITE.

Mais voici bien pour vous le coup le plus mortel!
Ce sont les frais qu'on fait dans votre hôtel.
Que vous avalez de couleuvres!
Potages, bisques, mets, entre-mets, et hors d'œuvres,
Que sais-je, moi? connois-je tout cela?
Le dégât des valets....

DAMASTUS.

Holà! mon frere, holà!

DÉMOCRITE.

Les chars et les harnois, l'ornement des esclaves.

DAMASTUS.

(*Bas.*)

Mon frere, finissez. Je suis dans des entraves....

(*Haut.*)

Je brille dans le monde, est-ce donc un malheur?
Mes officiers, mon train par-tout me font honneur.

DÉMOCRITE.

Je l'avoue, et sur-tout les grands airs de Madame.

DAMASTUS.

(*Bas.*)

Ah! le bourreau qu'il est, il me déchire l'ame.

(*Haut.*)

Etes-vous plus heureux vivant en laboureur?
Mes soins et nobles et splendides
N'ont-ils pas plus d'attraits que vos emplois sordides?

DÉMOCRITE.

Eh! connoissez votre erreur;
C'est pour autrui que brille cette pompe.
Vous croyez en jouir, et c'est ce qui vous trompe;
Vous n'avez du plaisir qu'une fausse lueur.
Mais venons à présent au bonheur de ma vie.
D'abord pour intendant j'ai l'aimable Sophie,
Qui paroissant le mémoire à la main,
Me trouve tous les jours l'œil gai, le front serein.
Comme en elle je me confie,
Nos comptes sont aisés, d'autant plus qu'ils sont courts.
Après, selon mon habitude,
Le reste du matin je le donne à l'étude,

Délice de l'esprit ; ou pendant les beaux jours
Dans mes jardins je fais deux ou trois tours :
J'y vois ma richesse renaître ;
Tout y croît, y fleurit, tout y sent l'œil du maître ;
Et, lorsque le soleil est au haut de son cours,
Un repas de mets domestiques,
Apprêté par de belles mains,
Vin de mon crû, fruits nés dans mes jardins,
Y flattent mieux mon goût que les plus magnifiques.

DAMASTUS.

Je maigris, au récit de vos repas rustiques.

DÉMOCRITE.

Si j'ai quelques amis, je ne les dois qu'à moi ;
Point de défiance importune
Qu'ils soient amis de ma fortune :
Elle est mince, et par-là m'assure de leur foi.

DAMASTUS.

Quel caprice ! quelle chimere,
Que de se faire sottement
Un mérite de sa misere !
Encore un coup vous êtes fou, mon frere,
Vous le confirmez pleinement.
Quoi ! ma femme, au milieu d'Abdere,
Recevroit un salut de votre ménagere ?
Et, souvent en public, auroit le creve-cœur
De s'entendre par elle intituler ma sœur ?
Elle en mourroit de tristesse et de honte.
Il ne faut pas que l'on y compte,
Ou je dépenserai la moitié de mon bien
Pour empêcher qu'il en soit rien.

DÉMOCRITE.

La mémoire vous manque, ou votre esprit s'égare;
Souvenez-vous que vous êtes avare.

DAMASTUS.

A votre aîné parlez plus décemment.

(*Le voyant rire.*)

Quoi ! toujours à mon nez ricanner sottement?
N'est-il point de remede à ce rire indocile?

DÉMOCRITE.

Que voulez-vous? c'est mon tempérament.

DAMASTUS.

Ah! c'est folie assurément;
Et de ce pas je retourne à la ville
Chercher un médecin habile
Qui vous compose un fort médicament.

(*Il sort.*)

DÉMOCRITE, *riant.*

Songez à purger seulement
Et votre orgueil et votre bile.

SCENE V.

SOPHIE, DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

ÇA, donnons un moment aux soins de ma maison....
Ah! bon, approchez-vous, Sophie.
Votre mere va-t-elle au Temple de Junon?

SOPHIE.

SOPHIE.

Oui, Monsieur, aujourd'hui le Prêtre y sacrifie ;
Je viens savoir si vous trouverez bon
Que je lui tienne compagnie.

DÉMOCRITE.

Pour cela, ma chere enfant, non.
Qu'elle prenne dans le village
Quelque compagne de voyage,
Et pour les escorter Damasippe et Criton.
Votre présence ici m'est nécessaire :
Il y vient du monde d'Abdere ;
C'est à vous à le recevoir.
Il faut de plus nous faire bonne chere,
Et votre sœur à tout ne pourroit pas pourvoir.

SOPHIE.

Vous obéir est ma premiere affaire ;
Et c'est servir les Dieux que remplir son devoir.

DÉMOCRITE.

Fort bien. Que diriez-vous si ce pélerinage
Vous valoit bientôt un époux ?

SOPHIE.

Ah ! je ne songe point, Monsieur, au mariage.

DÉMOCRITE.

Eh ! pourquoi non ? on le peut à votre âge.

SOPHIE.

C'est qu'on peut plaire à tel dont on fait peu de cas ;
Mais aimer tel aussi qui ne nous aime pas.

DÉMOCRITE.

Auriez-vous par hasard quelque secrette attache ?

SOPHIE.

Vous le sauriez, je ne vous cache rien.

DÉMOCRITE.

Pour vous former un doux lien ;
Quel seroit votre goût, qu'il est bon que je sache ?
Il vous faut un mari qui soit jeune d'abord ;
C'est le point le plus nécessaire.

SOPHIE.

Vous vous trompez, tout au contraire,
Un jeune me déplairoit fort.

DÉMOCRITE.

Vous déplairoit ? ma surprise est extrême ;
Et pourquoi donc ?

SOPHIE.

C'est que je veux qu'il m'aime ;
Or, afin qu'il m'aimât long-tems,
Je le voudrois au moins de quarante ans :
Un plus jeune est souvent sa maîtresse à lui-même.

DÉMOCRITE.

Cette pensée est de bon sens.

SOPHIE.

J'ai remarqué que la jeunesse
Passe chez une femme avec plus de vitesse
Qu'elle ne fait chez un mari ;
Que dans le cours des ans, un époux à quarante
Paroît encor jeune et fleuri,
Et que notre éclat passe à trente.
Quand un trop jeune époux me paroît dégoûté,
Je lui pardonne, ce me semble ;
Pour conserver l'amour, il faut que la beauté

Marche du même pas d'un et d'autre côté,
Et qu'on ne la perde qu'ensemble.

DÉMOCRITE.

Que ce discours a de solidité!
Il passe mon attente, et j'en suis enchanté.
Où voit-on fille de votre âge
Donner au mien tant d'avantage?
Un mouvement si doux vient me saisir
Quand j'entends de vos traits d'esprit et de sagesse,
Que je sens presque le plaisir
D'un amant près de sa maîtresse.
Croyez ce mouvement paternelle tendresse;
C'est estime et bonne amitié:
Chez un homme déja si loin de sa jeunesse,
Tout autre sentiment feroit honte et pitié.

SOPHIE, *d'un air obligeant.*

Qui? vous?

DÉMOCRITE.

Laissons cela, venons à notre affaire.
Il faudra, je l'ai dit, nous faire bonne chere.

SOPHIE.

Ne puis-je savoir, à peu près,
Le nombre des amis que vous pouvez attendre,
Pour mieux ordonner les apprêts?

DÉMOCRITE.

Dans un moment je pourrai vous l'apprendre....
J'apperçois mon ami solitaire, inquiet:
Laissez-nous seuls, je veux en savoir le sujet.

(*Sophie sort.*)

SCENE VI.

PHILOLAUS, DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

Philolaus, quel sujet vous inspire
Un air si sombre et si rêveur?

PHILOLAUS.

J'ai certaine chose à vous dire
Dont l'aveu fait trembler mon cœur;
Je crains de vous fâcher, ou de vous faire rire.

DÉMOCRITE.

De me fâcher? vous avez tort.
Courage, allons, parlez, qu'est-ce?

PHILOLAUS.

J'aime d'abord,
L'approuvez-vous?

DÉMOCRITE.

Selon. Quelle est la belle?

PHILOLAUS.

Ah! c'est bien la beauté la plus spirituelle!
La plus vive! la plus....

DÉMOCRITE, *riant.*

Oh! je sais tout cela:
Ce qu'on aime est toujours parfait, et par de-là.

PHILOLAUS.

Quoi! déja de la raillerie?
Pour un moment épargnez-moi.

DÉMOCRITE.

Ah! volontiers. Je ris sans savoir trop pourquoi.
Pardon, poursuivez, je vous prie;
Vous avez fait un beau choix, je le croi.
Quelle est cette beauté, contentez mon envie?

PHILOLAUS.

Je tremble à la nommer, c'est.....

DÉMOCRITE.

Qui?

PHILOLAUS.

Votre affranchie.

DÉMOCRITE.

Mon affranchie? Ho, ho! voici du sérieux.
Mais laquelle? car j'en ai deux..

PHILOLAUS.

La cadette; je sais votre penchant pour l'autre.
Apprenez mon secret, puisqu'on m'a dit le vôtre.

DÉMOCRITE.

Qui vous l'a dit?

PHILOLAUS.

L'homme en courroux,
Qui vient de sortir de chez vous.

DÉMOCRITE, *éclatant de rire.*

Mon pauvre ami! vous êtes bien crédule,
Vous vous pressez trop de juger.
Je me moquois d'un frere ridicule,
Qui par son vain courroux croit ici m'outrager.
Enflé, bouffi, crevant de sotte gloire,
Cet hymen, selon lui, blesseroit son honneur;
J'ai fait tous mes efforts pour le lui faire croire,

Et rabattre en raillant son ton plein de hauteur :
Il est sorti d'ici l'ame peu satisfaite.
Mais revenons à Mysis la cadette.
Philolaüs, songez-vous bien
Combien sont inégaux votre sort et le sien ?

PHILOLAUS.

Son éducation, vos soins et votre zele
Ont ennobli son sort, réparé son malheur :
Vous-même avez formé son esprit et son cœur ;
C'est vous seul que je vois en elle.

DÉMOCRITE.

Elle a l'esprit vif, enjoué, poli :
Elle paroît sincere et naturelle,
Et son cœur n'a point pris, je crois, de mauvais pli ;
Son visage est presqu'accompli :
Elle est bien faite, a la gorge fort belle,
Et quand vous me voyez en elle,
N'est-il pas vrai que je suis bien joli ?

PHILOLAUS.

Toujours le trait railleur ! Pour le coup j'en appelle,
Et prétends que vous avez tort.
En vain votre amour se déguise ;
Oui, vous aimez sa sœur, par-là me voilà fort :
Un tel exemple m'autorise,
Car vous n'êtes pas homme à faire une sottise.

DÉMOCRITE.

Moi ! pourquoi non ? le prenez-vous par-là ?
Ma sottise jamais n'excuseroit la vôtre ;
Je suis homme, et je puis être fou comme un autre ;
Le seriez-vous moins pour cela ?

PHILOLAUS.

Le mot n'a plus rien qui me blesse;
En marchant sur vos pas, ma folie est sagesse.

DÉMOCRITE.

Vous voulez donc que j'aime ? absolument ?
Permis à vous d'en avoir la pensée.

PHILOLAUS.

Oui ; mais notre amitié paroît un peu blessée
De votre vain déguisement.

DÉMOCRITE.

Encore un coup, croyez que pour Sophie
Je n'ai jamais senti ce qu'on appelle amour,
Je ne le connus de ma vie.
Extravaguez tout seul, sans vouloir en ce jour
M'accuser de votre folie.
D'ailleurs, si je voulois vous en faire un secret,
Croyez-vous l'arracher d'un homme de mon âge ?

PHILOLAUS.

Non, vous feignez trop bien, et j'en ai du regret;
C'est de votre amitié me refuser un gage.
Mais ce seroit être indiscret,
Que vous presser là-dessus davantage.

DÉMOCRITE.

Vous voilà bien embarrassé !
Vous croyez pénétrer où vous ne voyez goute.
Non, si j'avois le cœur blessé,
Mon cher Philolaüs, vous le sauriez sans doute;
Mais mon tems d'aimer est passé.

PHILOLAUS.

Qui vous en a donné dispense?

Il en est tems plus que jamais,
Vous n'avez pas encor vos huit lustres complets :
On peut vous croire amant ; et dans cette espérance
Une fille languit et perd ses plus beaux ans.

DÉMOCRITE.

Est-il vrai que Sophie y pense ?

PHILOLAUS.

Cela se peut, sur les bruits que j'entends :
Elle n'ignore pas ce qu'en disent les gens ;
C'est sur votre amour, en partie,
Que Damastus fonde votre folie.

DÉMOCRITE.

Ces bruits dureront peu de tems ;
Car je vais employer et mes soins et mon zele,
Pour lui trouver un époux digne d'elle.

PHILOLAUS.

Savez-vous que, crédule à ses plus malins traits,
Le peuple appelle ici le célebre Hippocrate,
Pour vous guérir, dit-on, et l'esprit et la rate?

DÉMOCRITE.

Oui, j'en ai des avis secrets ;
C'est un ami de vieille date.
L'amitié nous unit, pendant mes jeunes ans,
De ses chaînes les plus parfaites :
J'ai su ses folles amourettes,
Et le galant vieillard a bien passé son tems.

PHILOLAUS.

Mais savez-vous aussi qu'un essaim de savans
Vient vous examiner sur la Philosophie,
Et sur les autres chefs qu'on croit votre folie?

DÉMOCRITE.

Avec plaisir je les attends,
Pour beaucoup rire à leurs dépens.
Allez conter vos feux à Mysis votre amie;
Mais sur-tout détrompez Sophie
De ce que dit le peuple assez mal éclairci.
Vos desirs curieux n'ont pas bien réussi;
N'y revenez de votre vie.
Moi, dans mon cabinet je cours;
C'est où m'attendent mes amours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DÉMOCRITE, CRITON, *s'avançant au fond du Théatre.*

DÉMOCRITE, *à part.*

PHILOLAUS marque assez d'imprudence
Dans l'hymen qu'il s'est proposé.
Je ne m'y suis point opposé;
Et ce seroit en moi très-lâche complaisance,
Si je n'avois mes raisons pour cela:
Il est plus heureux qu'il ne pense,
Même qu'il ne mérite!... Ah! Criton, te voilà?
Je te croyois parti

CRITON.

C'est ce que j'allons faire;
Mais, Monsieur, partant pour Abdere,
Il m'est revenu dans l'esprit,
Qu'on m'y bailla l'autre jour un écrit,
Que je devois ici vous rendre en diligence.
Si je ne vous l'ai pas rendu,
C'est que j'ai cru l'avoir pardu;
Je l'ai charché long-tems, n'ayant pas souvenance
De l'avoir tout exprès bouté dans mon gousset,

À cause qu'on disoit qu'il étoit d'importance.
Je vians de l'y trouver ce malheureux Billet;
Pardonnez-moi mon oubliance.
M'est avis qu'oublier n'est pas avoir mal fait;
Car ça se fait sans qu'on y pense.

DÉMOCRITE.

C'est fort bien s'excuser ; très-juste conséquence.
Combien l'as-tu gardé ?

CRITON.

Je l'ai depuis cinq jours;
La mémoire me fait souvent ces vilains tours.

DÉMOCRITE.

Si Criton oublioit à boire,
Il auroit meilleure mémoire.

(*Criton sort.*)

SCENE II.

DÉMOCRITE, *seul, lit le Billet.*

POLIXENE A DÉMOCRITE, Salut.

« J'AI passé quelques jours à ma maison de campagne,
» avec cinq ou six Sénateurs de mes amis, où nous avons
» lu votre dernier ouvrage. Damastus et son orgueilleuse
» épouse ont pris le tems de notre absence, pour s'aller
» plaindre amérement de votre conduite aux autres Séna-
» teurs: mais principalement du mariage que vous pro-

» jettez, disent-ils, de faire avec l'aimable Sophie. Vous » savez que la femme a pour pere un des plus anciens » du Sénat, et qu'elle y a plusieurs autres parens. Mes » amis et moi, de retour, nous avons trouvé tous les » esprits très-indisposés contre vous. Je vous supplie » donc, mon ami, de ne plus marquer aucun pen- » chant pour cette belle fille, ni en public, ni en par- » ticulier, parce que vous êtes observé de près. J'irai au » plus tôt m'entretenir avec vous sur cette affaire.

(*Démocrite après avoir rêvé quelque tems, poursuit ainsi :*)

Dieux ! quel aveuglement ! puis-je être plus confus !
La ville, le sénat, mon frere Damastus,
Tout le monde enfin sait que j'aime,
Comme le veut Philolaüs ;
Moi seul, jusqu'à présent, ne l'ai pas su moi-même.
Quelle imbécillité ! quelle ignorance extrême !
Sortons, sortons de cet abus.
Oui, mes détours sont superflus :
Je croyois simplement estimer sa sagesse,
Sa candeur, sa bonté, son esprit, ses vertus ;
Mais non, ne nous y trompons plus,
Sa beauté même m'intéresse.
Ses yeux, ses traits, son air me touchent tour à tour :
C'est ce qu'on nomme de l'amour,
De la véritable tendresse.
Je le connois enfin, j'aime et j'aime bien fort ;
Et tout le monde n'a pas tort.
Sied-il bien d'aimer à mon âge ?
A moi, sur-tout, qu'on nomme un philosophe, un sage ?

Mais

Mais pourquoi non ? la nature a des droits
Dont on doit tôt ou tard s'acquitter une fois.
Oui, je m'en fais un vain scrupule :
Pour un plus digne objet puis-je avoir de l'amour ?
Je n'y vois rien de ridicule
Que d'en espérer du retour.
Il n'est pourtant pas impossible
Que Sophie à son tour n'y pût être sensible,
Je suis encor bien loin du titre de barbon ;
Mais quand j'en aurois l'espérance,
Sophie a le cœur juste et bon,
Sa mere, elle et sa sœur m'ont obligation ;
Pourrois-je distinguer avec pleine assurance
L'amour, de la reconnoissance ?
Mais s'il s'alloit trouver, par un heureux hasard,
Qu'à son cœur j'eusse quelque part,
A cet attrait si doux le mien doit-il se rendre ?
Si la belle m'aime en effet,
J'aurois perdu le sens de vouloir m'en défendre ;
Oui, je serois un fou parfait.
Il s'agit seulement, pour ne m'y point méprendre,
De bien examiner le fait.
Cachons tout notre amour. Ne le dois-je pas faire ?
On l'ordonne au sénat ; c'est en obéissant
Que je connoîtrai mieux si j'ai de quoi lui plaire :
Oui, cherchons là-dessus à me bien satisfaire,
Pour ne pas abuser d'un cœur reconnoissant....
Mais je vois mon ami, dont la foiblesse extrême
M'a fait un peu rire aujourd'hui ;

Je dois craindre ses yeux : fuyons, et loin de lui,
Allons rire à mon tour en secret de moi-même.

(*Il sort.*)

SCENE III.

MYSIS, PHILOLAUS.

MYSIS.

EH bien! le patron à la fin
A-t-il déclaré le mystere ?

PHILOLAUS.

Démocrite est un homme fin,
Qui paroît tout ouvert, et sait pourtant se taire.
A tirer son secret, je m'efforçois en vain,
Auprès de lui l'adresse est inutile;
Son ton railleur est un asyle
Où pour peu qu'on le presse il se sauve soudain.

MYSIS.

Son silence, je crois, me rendra bientôt folle.

PHILOLAUS.

Patience : écoutez un mot qui vous console;
C'est qu'il approuve notre amour,
Et qu'il doit marier Sophie au premier jour.

MYSIS.

La marier? bon! défaite frivole,
Pour mieux écarter nos soupçons.

PHILOLAUS.

Il me l'a dit d'un air très-sincere.

MYSIS.

Chansons!

A qui la marier ? Il ne paroît personne ;
Et vous prenez d'abord le change qu'il vous donne?
Vous le croyez de bonne foi ?
Oh ! par Hercule, non pas moi!

PHILOLAUS.

Eh ! de grace, point de colere :
J'en atteste les Dieux, j'ai fait ce que j'ai dû.

MYSIS.

Redoublez donc l'instance ; et pour me satisfaire
Allez le retrouver.

PHILOLAUS.

Il me l'a défendu.

MYSIS.

Ah ! Ciel ! puis-je souffrir une gêne plus rude ?
Je n'y puis plus tenir.... Ah ! bon ! voici ma sœur:
Fuyez ; je vais tourner de tous côtés la prude.
Si je n'arrache pas le secret de son cœur,
Oui, je mourrai d'incertitude.

(*Philolaüs sort.*)

SCENE IV.

SOPHIE, MYSIS.

MYSIS.

Ça, nous voici, ma sœur, en pleine liberté,
Loin du patron et de la mere,
Et je veux vous parler d'une petite affaire
Dont votre cœur sera flatté;
Mais entre nous point de mystere.

SOPHIE.

Je prévois quelque nouveauté.

MYSIS.

Vous aimez, j'en suis sûre, et cachez votre flamme.
Moi, j'aime aussi; mais on lit dans mon ame:
Or travaillons de concert toutes deux
A rendre notre amour heureux.

SOPHIE.

Moi, j'aime, dites-vous?

MYSIS.

Oui, car vous êtes sage,
Fille de très-bon sens, qui savez qu'à notre âge
On doit aimer: la nature le dit.

SOPHIE.

Mais, ma sœur, vous perdez l'esprit:
On doit aimer?

MYSIS.

Oui, pour apprendre à plaire,

Car c'est-là notre vrai métier ;
Et si quelqu'une le doit faire,
C'est vous, c'est moi, filles sans pere,
Sans naissance, et de bien n'ayant pas un denier :
Rien ne nous est plus nécessaire.

SOPHIE.

Pourquoi donc plaire ?

MYSIS.

Afin de trouver des époux.
Voilà le fait prouvé.

SOPHIE.

Mais j'aime, dites-vous ?
J'y reviens ; qui vous dit des sottises pareilles ?

MYSIS.

Qui ? mes deux yeux, mes deux oreilles ;
Ce sont quatre témoins sans reproche, je croi,
A qui je dois ajouter foi.

SOPHIE.

Et qui vous ont-ils dit que j'aimois ?

MYSIS.

Démocrite.
J'aime Philolaüs, et le dis franchement ;
Là, ne faites point l'hypocrite,
Car ce n'est point un mal que d'avoir un amant.

SOPHIE.

Vous me faites rougir de votre hardiesse.

MYSIS.

J'ai pitié, moi, de voir en vous tant de foiblesse.

SOPHIE.

Pour trouver des époux, allez, sachez, ma sœur,
Qu'il faut avoir plus de pudeur.

MYSIS.

Et vous, sachez, ma sœur, qu'avoir un peu d'adresse,
N'a rien qui soit contraire à beaucoup de sagesse;
Mais, sans perdre le tems en discours superflus,
Je sais, si vous l'aimez, qu'il vous aime encor plus.

SOPHIE.

Ah ! que vous vous trompez !

MYSIS.

Bon ! le soupir échappe.
Vous croyez l'aimer plus, sans doute; et ce coup frappe
Votre cœur délicat bien autant que le sien :
Je vois que vous vous sentez bien.

SOPHIE.

Mais sur quoi jugez-vous qu'il m'aime,
Quand je l'ignore encor moi-même ?

MYSIS.

Quoi ! ne vous l'a-t-il jamais dit ?

SOPHIE.

Jamais.

MYSIS.

C'est justement ce qui fait mon dépit.
Ne dissimulez rien, et je vous en conjure.

SOPHIE.

D'ordinaire je ne ments pas.

MYSIS.

Vous le croyez permis peut-être dans ce cas.

SOPHIE.

Non, je dis la vérité pure.

MYSIS.

Mais pour vous, vous l'aimez, c'est de quoi je suis sûre.

SOPHIE.

Pour les secours que j'en reçois,
Et tant de bien qu'il nous procure,
J'ai sans doute pour lui l'amitié que je dois;
Ses bienfaits en sont la mesure.

MYSIS.

Non, non, vous l'aimez autrement,
Et comme un véritable amant.

SOPHIE.

Ah! ma sœur, en amour je suis très-ignorante.

MYSIS.

Pour vous y rendre plus savante,
Répondez-moi sincérement.
Quand dans Abdere il fait trop longue résidence,
N'est-il pas vrai que son absence
Vous cause en secret de l'ennui?

SOPHIE.

Il est vrai que je sens beaucoup d'impatience
De le voir de retour chez lui.

MYSIS.

Et quand il vous rend sa présence,
Ne vous sentez-vous pas le cœur tout réjoui?

SOPHIE.

Oh! pour cela, je l'avoue, oui.

MYSIS.

En dormant, quelquefois, son agréable image
Ne revient-elle point en songe à votre esprit?

SOPHIE.

L'autre jour, cela me surprit:
Il me parloit de mariage;

Je sentis du plaisir, on ne peut davantage!
Vous vintes m'éveiller, et j'en eus du dépit.

MYSIS.

Son visage sur-tout n'a rien qui vous déplaise?

SOPHIE.

Je n'y vois rien de trop irrégulier;
Mais son air toujours gai me paroît singulier.

MYSIS.

Et quand il vous sourit, cela vous fait bien aise?

SOPHIE.

Je n'ai point de chagrin que son rire n'apaise.

MYSIS.

Ma sœur la philosophe, apprenez en ce jour,
Mais apprenez sans aucun doute,
Que vous sentez du bon, du véritable amour,
Où votre grand esprit pourtant ne voyoit goutte.

SOPHIE.

De l'amour? vous me faites peur.

MYSIS.

Oui, de l'amour, et du meilleur.
Çà, voulez-vous du sien vous rendre plus certaine?
La chose est utile à savoir,
Pour ne vous plus flatter d'une espérance vaine.

SOPHIE.

Non, ma sœur, ce seroit offenser le devoir.

MYSIS.

Pourquoi donc l'offenser? je n'en vois pas le crime.
Votre jeunesse est la victime
Du plaisir qu'il sent à vous voir;
A jouir du progrès d'une secrete flamme,

Qu'il sait allumer dans votre ame ;
Enfin à goûter la douceur
De triompher d'un jeune cœur.
De cet amour qu'il vous inspire,
Il sent toute l'utilité ;
Tout en va beaucoup mieux dans son petit empire :
Il redouble vos soins, et leur activité,
Sur-tout, celui qu'on prend de sa chere santé.
Quelquefois il entend que tout bas on soupire :
Il vous serre les mains, il vous voit lui sourire....
Vous rougissez ? d'où vient cela ?
Tout est très-innocent dans ce que je dis là.

SOPHIE.

Ou quittez ce discours, ou je quitte la place.

MYSIS.

Sophie, écoutez-moi de grace,
Ce que je dis n'est que pour votre bien :
En gardant toujours le silence,
Il profite de tout, et ne s'engage à rien ;
Et cependant, chez nous, le bel âge s'avance.

SOPHIE.

Hélas ! j'y prends peu d'intérêt.

MYSIS.

Mais songez au mien, s'il vous plaît ;
On vous doit, vous, marier la premiere,
Et mon hymen, à conclure tout prêt,
Par votre air indolent va rester en arriere.

SOPHIE.

Mais, comment le faire parler ?

MYSIS.

Çà, je vais vous le révéler :
Vous en viendrez à bout à force de tendresse ;
Flattez bien son espoir pour augmenter ses feux :
Plus vous le rendrez amoureux,
Plus il aura de hardiesse.

SOPHIE.

A quoi m'engagez-vous ?

MYSIS.

Allons, point de foiblesse ;
A la premiere occasion,
Marquez-lui de la passion,
A titre de reconnoissance,
Comme si votre cœur, sur ce point délicat,
Des bienfaits qu'il répand sur nous en abondance,
Craignoit de lui paroître ingrat....
Je l'apperçois qui vers ce lieu s'avance ;
Retirons-nous toutes deux à l'écart,
Qu'il ne prenne votre présence
Que pour un effet du hasard.

(*Elles se cachent.*)

SCENE V.

DÉMOCRITE, SOPHIE, MYSIS, *cachées.*

DÉMOCRITE, *à part.*

J'AI cru de loin voir en ce lieu Sophie ;
Et j'y venois pour éprouver son cœur,
Lui parler d'un époux qui lui pût faire envie,
Époux imaginé selon ma fantaisie,
Tel qu'il faudroit qu'il fût pour faire son bonheur.
Je connoîtrai par cette adresse
Si de ses sentimens elle est encor maîtresse.
De quel côté se sont tournés ses pas ?

MYSIS, *poussant sa sœur et s'en allant.*

Encore un coup, point de foiblesse.

SCENE VI.

DÉMOCRITE, SOPHIE.

DÉMOCRITE.

AH ! la voici, je ne me trompois pas...
Venez, Sophie, apprendre une heureuse nouvelle.
La fortune vous offre un très-aimable époux :
S'il est de votre goût, l'occasion est belle ;
Le sort de votre sœur ne sera pas plus doux.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur, épargnez à mon ame confuse
Pareille déclaration :
Je ne veux point savoir son nom ;
Qui que ce soit, je le refuse.

DÉMOCRITE.

C'est un peu trop tôt s'alarmer ;
Je ne prétends en rien là-dessus vous contraindre,
Non pas même vous le nommer :
Jamais de vos refus il ne pourra se plaindre.
Quoique son nom le fasse respecter,
Par son mérite seul je le ferai connoître.

SOPHIE.

Je ne cherche point d'autre maître,
Tant qu'ici je pourrai rester.

DÉMOCRITE.

Oui ; mais, ma fille, il faut suivre la loi commune,
L'hymen est un état auquel on doit songer.

SOPHIE.

Satisfaite de ma fortune,
Pourquoi voudrois-je la changer ?

DÉMOCRITE.

Ce n'est pas assez que la vôtre ;
Le Ciel qui mit en vous des vertus, des attraits,
Vous les accorda tout exprès
Pour faire le bonheur d'un autre.

SOPHIE.

Quoi ! vous voulez, Seigneur, m'éloigner de ces lieux !
Eh ! depuis quand y blessai-je vos yeux ?

DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

Vous ? y blesser mes yeux ! non, ma chere Sophie,
Je ne vois rien qui ne me plaise en vous ;
Mais le plus doux soin de ma vie
Est de vous voir bientôt unie
Avec un assez digne époux.

SOPHIE.

Hélas ! par quel motif me pressez-vous de faire
Ce que vous connoissez à mes vœux si contraire ?

DÉMOCRITE.

C'est qu'il faut toutes deux un jour vous marier ;
Et votre ame à l'hymen si fort indifférente,
Fait languir votre sœur dans une longue attente,
Car le vôtre va le premier.

SOPHIE.

Ah ! de bon cœur j'en offre le remede,
Si c'est mon droit, je le lui cede ;
Qu'elle l'accepte, et j'irai l'en prier.

DÉMOCRITE.

L'époux qu'aujourd'hui je propose,
Homme sage, bien fait, et pour vous plein d'amour,
Pourroit de vos dégoûts faire cesser la cause ;
Notre Ville en fait cas, on l'estime à la Cour.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur, je renonce à la Cour, à la Ville,
Et ne sais point de sort plus glorieux, plus doux
Que celui de passer dans ce séjour tranquille,
Les jours que la Parque me file,
Et d'y mourir auprès de vous.

DÉMOCRITE.

Où sont donc ces plaisirs pour une aimable fille,
Qui puissent à jamais l'arrêter en ces lieux ?

SOPHIE.

Je les crois ma patrie, et j'y vois ma famille :
En tous lieux la nature y brille ;
Tout y flatte mon cœur, tout y charme mes yeux.
Et ne comptez-vous rien l'agréable espérance
De vous y voir content de ma reconnoissance,
En y rendant vos yeux chaque jour les témoins
Et de mon zele et de mes soins ?
Moi-même j'y deviens plus sage, plus habile
Par vos secourables avis ;
Je sens que mieux ils sont suivis,
Plus mon mérite croît, plus je vous suis utile.
Très-souvent vous daignez converser avec moi,
Je vous entends, enfin.... et je vous voi.

DÉMOCRITE.

Toujours quelque rougeur au visage vous monte.
Là, là, ne craignez rien, parlez en liberté;
Défaites-vous de cette injuste honte :
Je prends les mots du bon côté.

SOPHIE.

Eh! pourquoi voudrois-je rien taire ?
Je vous regarde comme un pere ;
Mon cœur à votre seul aspect
Sent un mouvement qui le presse,
Mêlé de joie et de respect,
Qui des liens du sang égale la tendresse :
Non, je ne puis assez vous faire concevoir

Ce qu'il a sur moi de pouvoir ;
Mais c'est encor bien peu pour pouvoir reconnoître
Tant de bienfaits d'un si bon maître.

DÉMOCRITE.

Quoi ! quand nous conversons tous deux,
Là, tout de bon, quelque plaisir vous touche ?

SOPHIE.

Un favorable mot sorti de votre bouche
Me met au comble de mes vœux.

DÉMOCRITE.

Je crois que pour un philosophe
Je ne suis pas trop sérieux ;
Car un homme de notre étoffe
Est quelquefois bien ennuyeux :
Au moins ai-je le mot pour rire.

SOPHIE.

Quand vous êtes de bonne humeur,
Non je ne puis assez vous dire
Ce que votre air joyeux inspire ;
Il saisit, il entraîne, il enchante le cœur.

DÉMOCRITE.

Vous voyez qu'une joie innocente et secrete
Est de toutes la plus parfaite,
Sans le scandale qu'au grand jour
Fait éclater ce qu'on appelle amour.

SOPHIE.

Est-il donc interdit au sage,
Cet amour qui ne vous plaît pas ?
On dit bien que les Dieux quelquefois ici-bas
N'en ont pas dédaigné l'usage.

DÉMOCRITE.

Ma fille, laissons-là les Dieux ;
Vous n'en pouvez parler avec trop de réserve :
Croyez-en seulement ce qu'en dit en ces lieux
Le Sacrificateur du temple de Minerve.
Il est des sens cachés, des secrets là-dessous,
Qui sont trop au-dessus de vous.
Je ne dis pas pourtant que l'amour soit un crime,
Et vous êtes dans la saison
Où ce desir peut être légitime,
Sur-tout quand on soumet son cœur à sa raison,
Et quand l'amour est fondé sur l'estime.

SOPHIE.

Dans l'infortune où je me voi,
Un estimable époux ne seroit pas pour moi.

DÉMOCRITE.

Pourquoi non ? la beauté, l'esprit et la sagesse
Sont en droit d'aspirer à tout ;
N'est-il plus d'amans de bon goût
Que le seul mérite intéresse ?
Vous venez d'en refuser un
Qui n'étoit pas d'un mérite commun ;
Et je puis en connoître un autre
Plus vivement encor touché de vos appas.
Comme il est de mon goût, il peut être du vôtre ;
Mais il a des raisons de soupirer tout bas,
Et quand il sera tems, qu'il déclare sa flamme,
Vous pourriez bien en faire cas,
Car d'aujourd'hui j'apprends à lire dans votre ame,

Et j'y vois naître un feu qui ne me déplaît pas.
Que le mérite en vous anime l'espérance...
Mais je vois votre sœur qui porte ici ses pas :
Adieu ; sur votre amour gardez bien le silence.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

SOPHIE, *seule.*

Que je sens un doux embarras !
O Ciel ! par ce discours si flatteur et si tendre,
Qu'a-t-il voulu me faire entendre ?
Et quel est cet amant dont je dois faire cas ?
M'est-il permis de le comprendre ?
Ce n'est, dit-il, que d'aujourd'hui
Qu'il voit naître un feu dans mon ame ;
Et je viens en effet de lui marquer ma flamme :
Il voit donc que ce feu vient de naître pour lui ?
Il ne m'en blâme point ; m'aimeroit-il lui-même ?
Mon incertitude est extrême.
Hélas ! si j'ai su le toucher,
Qui l'oblige à me le cacher ?
Suivons, du moins, suivons la loi de mon eher maître ;
Renfermons notre feu naissant :
Peut-être qu'en obéissant,
Mon amour à lui seul se fera mieux connoître ;
Peut-être qu'à son tour lui-même il en ressent.

SCENE VIII.

SOPHIE, MYSIS.

MYSIS.

Vous avez certain air qui m'est de bon augure;
Eh ! bien donc, votre amant s'est-il déclaré tel ?

SOPHIE.

Il garde un silence éternel.

MYSIS.

Hom ! ce n'est pourtant pas ce que je conjecture.

SOPHIE.

Non, Mysis, il ne m'aime pas.

MYSIS.

Je me connois en amans, ce me semble,
Et depuis très-long-tems je vous observe ensemble:
Il n'auroit point d'amour ? est-il donc ici-bas
Quelque chose qui lui ressemble ?

SOPHIE.

Il l'auroit déclaré dans un tendre entretien,
Où mon cœur s'expliquoit trop bien.
J'ai fait mille efforts de tendresse,
Hélas ! je les ai perdus tous;
Et, bien loin de répondre au beau feu qui me presse,
Il vient me proposer deux différens époux.

MYSIS.

Vous savez à quel point votre hymen m'intéresse,
Eh! bien, ma sœur, le croiriez-vous ?

Ce que j'apprends me fait le plaisir le plus doux.
Il ne vous aime point ? je vous en félicite ;
C'est pour vous un très-grand bonheur,
Quand sa main vous est interdite,
De n'avoir point encore à regretter son cœur.

SOPHIE.

Par-là, Mysis, que prétendez-vous dire ?

MYSIS.

Que votre hymen est pour lui défendu,
Que contre lui tout le monde conspire,
Que cet hymen l'auroit perdu,
Que vous n'y devez plus prétendre,
Qu'aux cris de Damastus le Sénat s'est rendu ;
Dans l'instant je viens de l'apprendre.
Criton, le Jardinier, l'a lui-même entendu
De la bouche de Philoxene ;
Jugez si la chose est certaine.

SOPHIE.

O fatal éclaircissement !
Par sa défense, odieuse et barbare,
Le Sénat aujourd'hui le premier me déclare
Que Démocrite est mon amant.
Hélas ! puis-je en douter encore ?
Les voilà, ses raisons de soupirer tout bas ;
On m'en assure enfin, Démocrite m'adore....
Mysis, vous ne vous trompiez pas.
Méritai-je du sort cette rigueur extrême ?
Dans l'instant fortuné qui comble mes souhaits,
Dans ce moment flatteur où je connois qu'il m'aime,
J'apprends que je le perds, et le perds pour jamais.

MYSIS.

Allons, Sophie, en fille forte,
Soutenez ce fâcheux assaut:
Il offre deux époux, choisissez au plus tôt,
Sans vous affliger de la sorte;
Que l'un des deux supplée à son défaut:
C'est à quoi tout mon zele aujourd'hui vous exhorte,
Car enfin, ma sœur, il le faut.

SOPHIE.

Il le faut ?

MYSIS.

Oui, ma sœur, rien n'est plus nécessaire.
Entre deux aimables époux
L'effort d'en choisir un me paroît assez doux,
Car étant de son choix, ils auront de quoi plaire:
Il le faut pour sauver, lui, nous et notre mere,
Pour calmer du Sénat le terrible courroux,
Tout prêt à le bannir d'Abdere;
Car après, que deviendrons-nous ?

SOPHIE.

On banniroit d'ici la vertu la plus pure !
Le penser seulement, seroit lui faire injure.
Polixene s'est diverti,
Ou quand la chose sera sûre,
Je saurai prendre mon parti.

MYSIS.

Un mari, le voilà le parti qu'il faut prendre.

SOPHIE.

C'est un peu trop tôt s'alarmer.
De la cause du bruit je prétends m'informer;

C'est de lui que je veux l'apprendre :
Est-ce un crime que de m'aimer ?

MYSIS.

Non ; mais on le prétend. Dans Abdere on publie
Que c'est cet amour, en partie,
Qui lui rend le cerveau mal-sain,
Qu'on fait venir exprès un très-grand médecin,
Pour le guérir de cette maladie;
Qu'on appelle ici des savans
Qui l'examineront sur sa philosophie,
Où Damastus prétend qu'il a perdu le sens.

SOPHIE.

Je sais que des savans y viennent en visite;
Mais pour l'examiner ne croyez point cela.

MYSIS.

Ah! je pense que les voilà.

SOPHIE.

Allez l'en avertir, ma sœur, et courez vîte :
J'ai l'ordre de les recevoir.
Ce sont gens d'un rare mérite...
O Ciel! que devient mon espoir?
(*Mysis sort.*)

SCENE IX.

ARISTIPPE, DIOGENE, STRATON, SOPHIE.

ARISTIPPE.

Du sage Démocrite est-ce ici la demeure,
Ma belle enfant ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur, la voici.

ARISTIPPE.

Peut-on lui parler ?

SOPHIE.

Tout-à-l'heure
Il va, Messieurs, se rendre ici.

ARISTIPPE.

Vous avez tout l'air d'être aussi
Ce qui porte chez lui le beau nom de Sophie ;
Car on dit qu'elle est belle, et qu'elle a de l'esprit ?

SOPHIE.

C'est mon nom. Laissons-là, Monsieur, ce qu'on en dit.

STRATON, *à Diogene.*

Elle est jolie.

DIOGENE, *à Straton.*

Et très-jolie.
Ce morceau-là réveille l'appétit ;
A peine en tout Corinthe ai-je vu sa pareille....
(*A Sophie, lui prenant le menton.*)
Mignone, vous frappez les cœurs d'un coup subit.

ARISTIPPE.

Diogene, épargnez cette jeune merveille :
A sa beauté c'est faire un attentat,
Que d'oser profaner un teint si délicat
De votre main rude et grossiere.

DIOGENE, *en colere.*

Aristippe, le Damoiseau,
Mon bâton sur votre manteau
Pourroit tomber de plus rude maniere.

STRATON.

Doucement donc.

SOPHIE.

Tout beau ! Monsieur, tout beau !

ARISTIPPE.

Straton, liez ce colérique.
Souvent près de Laïs, quand la mouche me pique,
Il devient contre moi fougueux comme un taureau....
(*A Diogene.*)
Monsieur, quelques égards au moins pour cette belle.

DIOGENE.

Flatteur de Cour, sois bien sûr que sans elle,
Je t'aurois assommé de coups.

SOPHIE.

Là, là, mon cher Monsieur, tout doux !

DIOGENE.

Mon cher Monsieur !... Ah ! ce mot me désarme !
J'immole ma colere à ce mot qui me charme.

SOPHIE.

La paix est faite ; allons, Messieurs, embrassez-vous.
Je vais faire avancer le Seigneur Démocrite.

DIOGENE, *la retenant.*

Eh ! non ; ne partez pas si vîte :
On peut, auprès de vous, l'attendre sans ennui.

SOPHIE.

(*Bas.*)

Par bonheur le voici..... Grace au Ciel, j'en suis quitte.

(*Elle sort.*)

DIOGENE.

Si je restois près d'elle encor tout aujourd'hui,
J'en deviendrois, je crois, tout aussi fou que lui.

SCENE X.

DÉMOCRITE, LES TROIS PHILOSOPHES.

DÉMOCRITE.

Bon jour, Messieurs : je vous rends grace
De me venir voir de si loin ;
A vous bien recevoir je mettrai tout mon soin....
Est-il besoin que l'on s'embrasse ?
Des sages sont bien au-delà
De ces inutilités-là ;
Ils font bien : bannissons toute cérémonie.
Combien d'autres maux dans la vie !
Vous venez me voir, me voilà.

DIOGENE, *à Straton.*

Son accueil est riant ; mais il est un peu brusque :
On voit déja que la vapeur l'offusque.

STRATON.

STRATON, *à Diogene.*

C'est dommage, autrefois auroit-on craint cela?

DIOGENE, *à Démocrite.*

Nous reconnoissez-vous?

DÉMOCRITE.

Oh! oui, Messieurs, sans peine...
D'abord, à vos haillons, je connois Diogene....
Voilà Monsieur Straton, grave Stoïcien,
Qui de tout assurer, de tout savoir se pique,
Un des arcs-boutans du Portique.....
Pour Aristippe et moi, peuple Pyrrhonien,
Depuis long-tems nous nous connoissons bien.

STRATON.

Il n'a pas perdu connoissance.

DIOGENE, *le voyant rire de sa figure.*

Non; mais voici, je crois, son accès qui commence.
Qu'en dites-vous?

ARISTIPPE.

Moi? je n'y connois rien.

DÉMOCRITE.

Eh! bien, Messieurs, vous qui venez d'Abdere,
Dites-nous quelque nouveauté.

DIOGENE.

Volontiers; mais j'en sais qui pourroient vous déplaire.

DÉMOCRITE.

A moi? vous vous trompez: j'aime la vérité;
Et, sans elle, entre nous plus de société.

DIOGENE.

Eh! bien, puisqu'avec vous il faut être sincere,
On dit que, depuis peu, votre bon sens s'altere.

DÉMOCRITE.

Vous venez donc me voir par curiosité ?
Pour vous épargner le voyage,
Je vous aurois écrit, avec sincérité,
Que je ne me crois pas trop sage.

DIOGENE.

Mais est-il bien vrai qu'à votre âge,
Vous allez épouser certain jeune tendron ?

DÉMOCRITE.

Je parle sur ce mariage
A la maniere de Pyrrhon,
Et je ne dis *ni* oui, ni non.

DIOGENE.

A vos meilleurs amis pourquoi cacher la chose ?
En auriez-vous quelque secrete cause ?

DÉMOCRITE.

Vous souvient-il qu'un jour certain homme indiscret
Vous prioit d'offrir à sa vue
Je ne sais quoi, qu'en pleine rue,
Sous le manteau, vous portiez en secret ?
Si je ne veux pas qu'on le sache,
Lui dîtes-vous, esprit tortu,
Pourquoi me le demandes-tu,
Quand tu vois que je te le cache ?

ARISTIPPE.

Voilà des curieux l'ordinaire succès.
Diogene, ceci ne sent pas trop l'accès.

DIOGENE.

Il a raison; oui, changeons de matiere.

DÉMOCRITE.

Changeons, soit. Accordez, Messieurs, à ma priere
De résoudre entre vous ce point :
Doit-on aimer, ou n'aimer point ?

DIOGENE.

La chose à décider me paroît difficile.
Quand Laïs avec moi le prend du mauvais ton,
L'amour m'échauffe trop la bile;
Mais quand elle change de style,
Et prend l'air un peu plus mouton,
L'amour est bon, mais je vous dis, fort bon.

DÉMOCRITE.

Et qu'en dit le grave Straton ?

STRATON.

En aimant la raison s'oublie :
Sans la raison l'homme est un sot.
L'amour est donc une folie,
Par force il faut lâcher le mot;
Mais, du moins, c'est la plus jolie.

DÉMOCRITE.

Vous, Aristippe, à votre tour,
Pensez-vous si mal de l'amour ?

ARISTIPPE.

Moi ? j'accorde fort bien l'amour et la sagesse;
J'en prends un peu, selon l'occasion,
Et ma raison n'y voit rien qui la blesse :
Il est chez moi plaisir, et jamais passion.
La passion seule est foiblesse,
Et voilà ma conclusion.

DÉMOCRITE.

Il est peine et plaisir, au sens de Diogene;
Il est folie, à celui de Straton;
Chez Aristippe, il est plaisir sans peine:
Lequel des trois en croira-t-on?
Ou soyez sur l'amour d'accord tous trois ensemble,
Ou laissez-moi, Messieurs, aimer, si bon me semble.

DIOGENE, *à Aristippe.*

Il conclut vraiment assez bien.

ARISTIPPE, *à Diogene.*

S'il est fou, c'est si peu que rien.

STRATON, *à tous les deux.*

Laissons-là les amours, et tout ce badinage:
Telle matiere est indigne du sage;
Eprouvons son esprit, pour le connoître mieux,
Sur des sujets plus sérieux....
(*A Démocrite.*)
Çà, parlons de philosophie.

DÉMOCRITE.

Soit.

STRATON.

A quoi vous appliquez-vous?
Je veux dire à quelle partie?

DÉMOCRITE.

M'appliquer? je croirois être au nombre des fous,
En m'appliquant à cela de ma vie.
Quelquefois je m'y divertis,
Et me fais une comédie
De la fureur des différens partis.

STRATON.

Mais, on est de quelqu'un: voyons quel est le vôtre ?

DÉMOCRITE.

Tout ce que l'on croyoit ci-devant bien connu,
Est renversé par le dernier venu,
Et ce dernier le sera par un autre;
Je suis donc du parti qui de-là conclut bien
Que vous, ni moi, Messieurs, ne saurons jamais rien.

DIOGENE.

Mais cela n'est pas bon à dire,
Et pourroit vous décréditer.

ARISTIPPE.

Bon! il ne le dit que pour rire:
Rire n'est pas argumenter.

DÉMOCRITE.

Les fous ne savent point flatter.

STRATON.

Mais vous philosophez vous-même,
Er vous avez fait un systême ?

DÉMOCRITE.

Philosopher est un métier
Où chacun produit sa chimere:
Pour la mienne, Messieurs, quartier;
Car quiconque y croit voir la vérité bien claire,
Me fait rire tout le premier.

ARISTIPPE, *à Straton et Diogene.*

Sa folie est du moins sincere.

STRATON, *à Démocrite.*

Auriez-vous donc renoncé tout-à-fait
Au métier que vous avez fait ?

DÉMOCRITE.

Oh! que non! Je renonce à la métaphysique,
Que j'appelle châteaux en l'air.

DIOGENE.

Dans la physique, y voyez-vous plus clair?

DÉMOCRITE.

Pas de beaucoup, un peu dans la rustique;
Car à l'agriculture à présent je l'applique,
Et c'est son plus utile emploi.
Nous soutenons des theses de physique,
Mon vigneron, mon jardinier et moi;
Mais toujours mes raisons cedent à leur pratique,
Et, quand nous disputons au milieu de mes choux,
Le philosophe a souvent le dessous.

DIOGENE, *à Aristippe et Straton.*

Mais, Messieurs, ce discours me pique,
Il met son jardinier presqu'au-dessus de nous.

ARISTIPPE, *à Diogene.*

Il faut laisser dire les fous.

STRATON.

Le potager, sans doute, est votre botanique?

DÉMOCRITE.

Je vous l'ai dit. J'emploie un peu de mécanique
Quand je fais travailler chez moi;
Et je dirige son emploi
A soulager mon domestique
Par quelques instrumens nouveaux
Qui facilitent les travaux;
Aujourd'hui c'est un cric, demain une poulie.

STRATON.

Le bel emploi pour la philosophie!

DÉMOCRITE.

Je ne ravale en rien sa dignité,
Quand j'y cherche l'utilité.

DIOGENE.

Et la morale, à vos choux inutile,
Par conséquent vous occupe le moins?

DÉMOCRITE.

Elle est l'unique objet digne de tous mes soins;
C'est elle qui me rend et joyeux et tranquille,
Le plus grand de tous mes besoins.

DIOGENE, *à Aristippe et Straton.*

Vous allez voir qu'il vous va dire
Que la morale le fait rire.

DÉMOCRITE.

Eh! vraiment oui, vous y voilà;
Elle n'est bonne qu'à cela:
De notre cœur elle est la médecine,
Y calmant la guerre intestine
Qu'y cause chaque passion;
Elle guérit l'imagination
De tout objet qui la chagrine,
Et notre ame par-là goûte un repos constant:
Or, on rit quand on est content.

DIOGENE, *à Aristippe et Straton.*

Malgré tout ce qu'on en peut dire,

Il n'est pas si fou qu'on le croit,
Ne fut-ce que par cet endroit.
(*Démocrite pousse de tems en tems des éclats de rire, en regardant la figure comique de Diogene.*)
Je voudrois seulement qu'il s'empêchât de rire.

DÉMOCRITE.

Mais, à propos, Messieurs, vous venez d'assez loin:
Il faut vous rafraîchir; vous en avez besoin.
Le dîner vous attend sur table;
J'ai d'assez bon vin au buffet,
Et c'est moi-même qui l'ai fait:
Quand on fait de bon vin, n'est-on pas raisonnable?

ARISTIPPE, *à Diogene et Straton.*

Courage! Allons, Messieurs; car si son vin est bon,
J'augure bien de sa raison.

DIOGENE.

Buvons toujours, si le vin est passable,
Que notre hôte soit sage ou non.

SCENE XI.

MYSIS *et les précédens.*

MYSIS.

Un Médecin arrive ici d'Abdere,
Monsieur, qui demande à vous voir.

DÉMOCRITE.

C'est, je crois, Hippocrate, allons le recevoir....
Messieurs, un tel convive aura de quoi vous plaire;

C'est un homme d'un grand savoir,
Et sur-tout un ami d'un joyeux caractere....
Mysis, comment à-peu-près est-il fait?
Hippocrate n'est pas de bien haute stature.

MYSIS.

C'est un petit homme propret,
Courtaut, ramassé, guilleret,
Assez content de sa figure,
Qui fait un peu le dameret,
Et qui, malgré sa barbe grise,
Pour cacher ses ans, s'adonise;
Un beau petit jeune vieillard,
Que l'on ne prendroit point pour homme de son art,
Excepté que ses mains sont assez familieres.

DÉMOCRITE.

C'est lui; je reconnois ses trop libres manieres.

MYSIS.

Comment! tout en entrant il vouloit m'en conter.

DÉMOCRITE.

Je lui dois des égards: allons m'en acquitter.
Si Damastus ici l'envoie,
Pour me guérir de trop de joie,
Il s'est trompé bien fort; car il va l'augmenter.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DÉMOCRITE, *seul.*

J'AI pris congé de nos Savans ;
Hippocrate avec eux étoit prêt à conclure
Qu'il me restoit quelque bon sens :
La chose apparemment n'est pas encor bien sûre,
Puisqu'ils disputent si long-tems,
Car il sait bien qu'en ce lieu je l'attends....
Mais qui fait accourir Philolaüs si vîte ?

SCENE II.

PHILOLAUS, DÉMOCRITE.

PHILOLAUS.

AH ! mon ami, tout est perdu !
Le Sénat contre vous de plus en plus s'irrite ;
Le bruit de votre exil est par-tout répandu.
Vos gens, qui de Sophie ont escorté la mere,
Dans ce moment sont de retour d'Abdere,

Et m'ont dit que l'ayant elle-même entendu,
Au lieu d'aller au Temple y faire sa priere,
Se rendant au logis du premier Sénateur,
Elle y succombe à sa douleur....
Mais, quoi ! ce que je dis ne vous afflige guere ?
Est-il donc tems de rire au milieu du malheur ?

DÉMOCRITE.

Je ris de vos frayeurs sur un bruit populaire ;
Vous savez Philoxene au Sénat mon appui.

PHILOLAUS.

Gardez-vous de compter sur lui !
Dans sa propre maison il arrête la mere ;
Vous ne la verrez d'aujourd'hui.
Les autres Sénateurs, parens de votre frere,
L'ont emporté dans cette affaire.
Votre livre nouveau les faisoit balancer ;
Mais l'exil est conclu ; la Sentence en est prête :
Tantôt des Députés viendront vous l'annoncer,
Philoxene a voulu lui-même être à leur tête.

DÉMOCRITE.

Le peuple a son avis, le Sénat a le sien :
L'équité du dernier me fait espérer bien ;
Ses lumieres, sur-tout, fondent cette espérance.
Allez dire à mes gens de garder le silence,
Et que de tout ceci les sœurs n'apprennent rien.

PHILOLAUS.

Vous avez trop de confiance.

DÉMOCRITE.

Et vous, vous avez trop d'amour.
Partez, allez; avant la fin du jour,
Nous saurons qui des deux a le moins d'imprudence.
(*Philolaüs sort.*)

SCENE III.

HIPPOCRATE, DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

Mais, j'apperçois Hippocrate de loin;
S'il croit encor de moi tout ce que l'on publie,
Il vient apparemment me guérir de folie:
Je vais aussi pour lui prendre le même soin.
Le plaisant projet que le nôtre!
Deux fous vont travailler à se guérir l'un l'autre.

HIPPOCRATE, *à part d'abord.*

Comment donc! il est seul, et je l'entends qui rit?
Fi! cela ne vaut rien, fâcheux diagnostique;
C'est un symptôme qui m'indique
Altération dans l'esprit....
De grace, dites-moi, mon très-cher Démocrite,
Quel sujet, étant seul, à rire vous excite?

DÉMOCRITE.

Quand je suis seul, je ne ris que de moi;
Contempler ma folie est alors mon emploi:
De tous les animaux, l'homme est le plus risible.

Il a lui seul aussi, je croi,
La faculté de rire et d'un autre et de soi;
Je suis à ce plaisir animal très-sensible,
Et je ris à présent parce que je vous voi.

HIPPOCRATE, *à part d'abord.*

Justement son accès commence !....
Mon ami, quelle extravagance ?
Quoi ! rire au nez des gens, et s'en moquer d'abord ?
C'est une impolitesse extrême.

DÉMOCRITE.

Eh ! bien, riez de moi, moquez-vous-en de même;
Nous n'aurons pas tous deux grand tort.

HIPPOCRATE.

Non, mon ami, je n'ai pas lieu d'en rire;
Vous guérir de ce mal est bien plus mon dessein :
Un ridicule amour, aggravant ce délire,
M'empêche d'espérer de vous voir l'esprit sain,
Et doit faire trembler le plus fier Médecin.

DÉMOCRITE.

Serois-je tout-à-fait convaincu de folie ?

HIPPOCRATE.

Tout-à-fait, non : je viens d'être assuré
Que du côté de la philosophie,
Votre esprit n'étoit pas encor trop égaré.
Trop rire, trop aimer et trop de raillerie,
Sont les points à présent sur quoi l'on vous décrie.
Sur quoi, petit mortel, vous croyez-vous en droit
De vous moquer de tous les hommes ?

DÉMOCRITE.

Sur ce qu'aucun, de tous tant que nous sommes,

N'est exempt de folie, et qu'aucun ne le croit.
Je vous paroîtrai sage, ou du moins raisonnable,
J'en pourrai croire autant de vous,
Si notre folie est semblable,
Et pourtant vous et moi n'en serons pas moins fous.

HIPPOCRATE.

Je ne me crois point fou, quoi que vous puissiez dire.

DÉMOCRITE.

Et voilà ce qui me fait rire :
Nous connoîtrons bientôt si vous ne l'êtes point.

HIPPOCRATE.

En attendant, venons au plus dangereux point,
A votre hymen futur avec une affranchie
Que Damastus soutient votre grande folie.
Vous voulez épouser, dit-on,
Une fille qui fut jadis dans l'esclavage :
Est-ce agir en homme bien sage ?
Là, faites-y réflexion.

DÉMOCRITE.

Avez-vous vu la fille ?

HIPPOCRATE.

Non.
Faites-la moi donc voir, j'en ai très-grande envie.

DÉMOCRITE.

Holà ! quelqu'un ; qu'on appelle Sophie.

HIPPOCRATE.

Vous, un sage, un savant, homme d'un si grand nom,
Un héros en philosophie,
Vous abandonnez-vous à votre passion ?

Bien est-il vrai qu'on dit que la fille est jolie ;
Mais il faut résister à la tentation.

DÉMOCRITE.

Mon ami, je vous remercie;
Et je n'attendois pas un conseil moins prudent
D'un véritable Hippolyte en sagesse,
Sur qui l'amour n'eut jamais d'ascendant,
Surpassant en cela tous les sages de Grece.

HIPPOCRATE.

Ah! ah! vous me raillez ? je le mérite bien :
Je ne suis pas un sot, et vous ne risquez rien.
Oui, mon ami, je le confesse,
L'amour fût toujours ma foiblesse :
Par mon tempérament j'y suis un peu porté ;
Mais cette agréable folie
De tant de soins fâcheux m'a si fort agité
Pendant tout le cours de ma vie,
Que j'en suis à présent tout-à-fait dégoûté.

DÉMOCRITE.

On vient... Ah! bon, c'est justement Sophie.

SCENE IV.

SOPHIE, MYSIS, *qui va bientôt se cacher;* DÉMOCRITE, HIPPOCRATE.

MYSIS, *à Sophie au fond du Théatre.*

C'EST vous que l'on demande; allez vous présenter :
En secret, moi, je veux les écouter.

HIPPOCRATE, *s'échauffant peu à peu à l'aspect de Sophie.*

Elle est vraiment plus que jolie.
Dieux! quel éclat! quelle beauté!
Non, jamais dans une affranchie
Je ne vis tant de grace et tant de dignité...
Mais profitons du droit de la cérémonie.
(*Il s'approche d'elle pour prendre un baiser.*)

SOPHIE, *se retirant.*

Seigneur, dispensez-moi de ce droit, je vous prie.

HIPPOCRATE.

Un baiser de civilité
S'accorde après un long voyage;
La politesse vous engage
A souffrir cette liberté:
A la ville, à la cour, c'est par-tout un usage.

SOPHIE.

Je fus élevée au village,
Pardonnez ma rusticité.

HIPPOCRATE.

Mais, charmante Sophie, un esprit si sauvage
Gâte en vous l'air de qualité.

SOPHIE.

Il me conviendroit mal dans un si bas étage;
Je ne l'ai jamais souhaité.

HIPPOCRATE.

Ah ! mon ami, l'aimable fille !
On lit dans ses beaux yeux une noble pudeur :
Elle est assurément d'une illustre famille ;
Son air prévient et va d'abord au cœur.
Donnez incessamment un époux à la belle,
Qui change sa fortune, et qui soit digne d'elle;
Oui, le plus tôt est le meilleur :
Un époux à son âge est une bonne chose.

(*A Sophie.*)

Eh bien ! que dites-vous de ce que je propose ?

SOPHIE.

Que vous pouviez, Seigneur, parler un peu plus bas,
En donnant votre avis au Seigneur Démocrite.

HIPPOCRATE.

Quoi ! le mot d'époux vous irrite ?

SOPHIE.

Fille pour qui ce mot peut avoir des appas,
Quand on le lui prononce en face,
Doit cacher ses desirs, et cela l'embarrasse;
Fille à qui l'hymen ne plaît pas,
De son dégoût pour lui quelqu'aveu qu'elle fasse,
On croit toujours qu'il est fait par grimace :
Le mot est fatigant dans l'un et l'autre cas.

HIPPOCRATE.

Ah! si le mot vous fait de l'embarras,
Pour l'hymen tout au moins je vous demande grace!
Vous devez mieux user des présens précieux
Que vous ont accordé les Dieux.

DÉMOCRITE.

Je lui laisse en cela liberté toute entiere.

SOPHIE.

Changeons, s'il vous plaît, de matiere.

HIPPOCRATE.

Que sa bouche est touchante! et qu'elle parle bien!
Faut-il que le respect près d'elle me retienne!
Ah! s'il m'étoit permis d'en approcher la mienne...
(*Sophie retire sa main qu'il veut baiser.*)
Mais pour la main... Comment! je ne baiserai rien?
Mon art permet, du moins, et même ordonne
De consulter d'abord le mouvement du pouls.

SOPHIE.

Mon pouls m'indique une santé fort bonne.
Adieu; car il paroît trop agité chez vous.
(*Elle sort.*)

HIPPOCRATE.

Elle a raison, je lui pardonne.

SCENE V.

DÉMOCRITE, HIPPOCRATE; MYSIS, *cachée*.

HIPPOCRATE.

LA voilà donc, celle que vous aimez,
Jusqu'à vouloir en faire votre femme?
Ce n'est plus moi qui vous en blâme.

DÉMOCRITE.

Je n'ai point là-dessus de desseins bien formés,
Que me conseillez-vous, en ami?

HIPPOCRATE.

Par mon ame
Vous vous adressez mal.

DÉMOCRITE.

Pourquoi donc?

HIPPOCRATE.

Je ne sai,
Dans ce conseil je suis embarrassé;
Car si vous ne l'aimiez, je l'aimerois peut-être,
Et mon conseil alors seroit intéressé.
Mais aussi, devenir le rival de son maître,
C'est ce que je ne ferai pas.

DÉMOCRITE, *bas d'abord*.

Je l'ai prévu... Sortez d'un pareil embarras,
Conseillez librement, et que rien ne vous gêne,
Ne me comptez point son amant:

Ma passion pour elle est encore incertaine;
Parlez-moi très-sincérement.

HIPPOCRATE.

Allons, soit. En hymen, avant toute autre chose,
On doit consulter sa santé;
La vôtre est délicate, un doux lien l'expose
A l'entiere débilité:
La fille est belle; on a de la fragilité:
On se tue à l'aimer, et l'hymen en est cause.

DÉMOCRITE.

Mais vous, dont le tempérament
Est de plus ardente nature,
Et qui, comme on sait, en aimant,
N'avez point gardé de mesure,
Plus âgé, plus cassé, je croi,
Pensez-vous que l'hymen vous soit plus sain qu'à moi?

HIPPOCRATE.

Soit, vous avez été plus sage;
Mais songez-vous aussi que je suis Médecin?
Que ma science a l'avantage
De rendre l'homme et plus jeune et plus sain?
Et qu'en hymen elle corrige l'âge?

DÉMOCRITE.

Votre art souvent, par trop de soin,
De la santé hâte bien la ruine,
Et, sur-tout en hymen, est un fâcheux besoin;
Et quand l'amour prend médecine,
C'est signe qu'il n'ira pas loin.

HIPPOCRATE, *à l'oreille.*

Mais ne craignez-vous point un peu le cocuage?

DÉMOCRITE, *de même.*
Et vous, qui me passez en âge,
Vous croyez-vous plus exempt de ce mal?
Votre art a-t-il trouvé quelque bon cordial,
Qui pour le supporter augmente le courage?

HIPPOCRATE.
Les sanguins comme nous s'en accommodent mieux
Que ces tempéramens ou froids, ou bilieux:
D'ailleurs en grisonnant l'homme devient plus sage;
Il sait tout doucement se soumettre à l'usage.

DÉMOCRITE.
Voilà de vos avis le plus judicieux.
Çà, mon ami, soyons un moment sérieux;
Quand vous voulez ici prendre encore une femme,
Parlez-vous du fond de votre ame?
Car vous en avez deux, du moins, on me l'a dit.

HIPPOCRATE.
Qui vous a fait ce faux récit?

DÉMOCRITE.
Mais qu'avez-vous donc fait de la jeune orpheline
Qu'on éleva chez vous, et qu'on nommoit Ægine?

HIPPOCRATE.
Mon pere, homme très-dur, très-avare et très-fin,
Apprit notre hymen clandestin,
Me fit faire un très-grand voyage,
Enleva mon secret ménage,
Fit casser mon hymen, d'un pouvoir absolu;
Un autre étoit tout résolu
Avec une très-laide fille,
Mais riche, et d'illustre famille,

Dont l'esprit m'a toujours déplu,
Et, malgré sa richesse et sa grande origine,
A mon retour je fis par-tout chercher Ægine;
Mais par l'accablement des rigueurs de leur sort,
La mere et les enfans, hélas! tout étoit mort.

DÉMOCRITE.

Mais la laide, l'est-elle? est-ce une chose sûre?

HIPPOCRATE.

Oui, pour la réchapper mes soins ont été vains:
Elle mourut naguere entre mes mains.

DÉMOCRITE.

Vous ne fites jamais de plus heureuse cure.
Puisque vous êtes veuf, il ne tiendra qu'à vous
De devenir encore époux,
Et vous ferez en homme sage.
Vous étiez vif autrefois en amour,
Mais ce feu s'éteint avec l'âge.

HIPPOCRATE.

Au contraire, à présent je le suis davantage;
Quand on devient sur le retour,
Le tems d'aimer est cher, et par ménage
Je me hâte d'en faire usage.

DÉMOCRITE.

Pour le mieux ménager, sans un plus long détour,
Dès aujourd'hui la chose sera faite:
Philolaüs aime aussi la cadette;
Par votre double hymen finissons ce grand jour.
Bien plus, j'y veux ajouter une fête,
Que depuis long-tems je tiens prête;

Citadins, habitans de mon joyeux séjour
L'exécuteront tour à tour.

MYSIS, *sortant de sa cachette.*

Sortons; eh! que m'importe à présent qu'on me voie!....
Mon cher maître, je suis au comble de la joie,
Par hasard j'ai tout entendu:
Vous m'accordez l'amant que j'aime?
Mon cher beau-frere prétendu
Obtient de vous ma sœur de même.
Tout conspire à notre bonheur;
Je vais, je cours, je vole en avertir ma sœur.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

DÉMOCRITE, HIPPOCRATE.

DÉMOCRITE.

LA folle va bientôt nous envoyer Sophie:
Laissez-nous seuls, faites deux ou trois tours;
Je ferai naître en elle une plus forte envie
De bien écouter vos amours.

HIPPOCRATE.

Oui, je crois vos conseils pour moi d'un grand secours.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

DÉMOCRITE, *seul.*

LA raillerie est un peu forte :
Je le joue, il n'y manque rien ;
Sa foiblesse mérite bien
Qu'on la corrige de la sorte.
Il croit qu'on va l'aimer, et dès le premier jour.
Est-il possible, ô Dieux ! que ce qu'on nomme amour
Rende un homme d'esprit si vain, si ridicule !
Son exemple me fait trembler ;
Ne suis-je point aussi crédule ?
Oui, je crains de lui ressembler,
Et je puis comme lui m'imaginer qu'on m'aime,
A force de le souhaiter.
Mais quoi ! quand Sophie elle-même
A cacher son amour sent une peine extrême,
N'ai-je pas lieu de m'en flatter ?
Ah ! tâchons encor d'en douter,
Croyons-en mes vaines alarmes ;
C'est un nouveau plaisir que mon cœur va goûter,
Et l'éclaircissement a pour moi trop de charmes......
La voici, cachons-nous pour pénétrer son cœur ;
Attendons ici près qu'elle ait quitté sa sœur.

(*Il se cache.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

SOPHIE, MYSIS; DÉMOCRITE *paroît de tems en tems au fond du Théatre.*

SOPHIE.

EH! bien, ma sœur, qu'avez-vous à m'apprendre?
Pourquoi m'amener en ce lieu?

MYSIS.

Ecoutez un secret qui va bien vous surprendre,
Vous allez épouser.....

SOPHIE.

Après?

MYSIS.

Un demi-Dieu:
Oui, votre époux futur est un des plus grands hommes
Qu'ait produit le siecle ou nous sommes,
Un géant en savoir qui surpasse l'humain;
Par la taille, entre nous, il est tant soit peu nain.

SOPHIE.

Quel est donc cet époux dont vous flattez mon ame?
Ce géant, ce héros, demi-Dieu prétendu?

MYSIS.

D'Hippocrate aujourd'hui vous deviendrez la femme;
Il vous aime comme un perdu.

SOPHIE.

Vous m'annoncez toujours de nouvelles merveilles;
Mais ce bruit-ci, de qui l'avez-vous entendu?

MYSIS.

Du patron, en ce lieu, de mes propres oreilles.
Démocrite, Hippocrate, ici tous deux rendus,
Viennent de conclure la chose.
Hippocrate et Philolaüs
Seront nos deux époux; ils en sont convenus,
Et la nouvelle est fraîche éclose.

SOPHIE.

Quant à vous, vous n'en doutez plus.
Comme l'hymen est votre grande envie,
Tout entretien parle d'hymen pour vous;
Tout homme a le dessein de devenir époux,
Et vous croyez l'hymen le seul bien de la vie.

MYSIS.

Et vous, vous pensez aujourd'hui,
Parce que vous aimez le Seigneur Démocrite,
Qu'on ne peut être heureuse avec d'autres que lui,
Qu'il n'est ailleurs aucun mérite.
Sophie, Hippocrate a le sien,
Et si vous le connoissiez bien,
Je ne vous verrois pas tant de peine à me croire.
Quelle fortune! quelle gloire!
Que de bien et d'honneur pleuvront bientôt sur vous!
Epouser le grand Hippocrate,
Dont la gloire par-tout éclate,
Dont le savoir est si connu de tous!
En Europe, en Asie, en tous lieux il l'exerce;
Vous allez voir les Rois de Sicile et de Perse,
Pour obtenir les soins de votre illustre époux,
Par des Ambassadeurs tomber à vos genoux,

SOPHIE.

Mysis, quittons ce badinage ;
Vos discours éternels d'époux, de mariage
Pourront bien à la fin attirer mon courroux.

MYSIS.

Je me ris de votre colere :
Je ne perdrai point mon amant,
Car vous épouserez celui-ci sûrement ;
Vous aurez beau dire et beau faire.

SOPHIE.

Mais, comment donc, ma sœur, parlez-vous tout de bon?

MYSIS.

On vous forcera bien à ne pas dire non ;
A cet hymen vous êtes obligée
Et par raison et par devoir.....
J'apperçois Démocrite, et vous l'allez savoir ;
En vain vous ferez l'affligée.

SOPHIE.

O Ciel! je suis au désespoir.

SCENE IX.

DÉMOCRITE, SOPHIE, MYSIS.

DÉMOCRITE, *à Mysis.*

COMMENT donc? quel chagrin entre vous deux éclate?

MYSIS, *sortant.*

Elle ne veut point d'Hippocrate.

SCENE X.

SOPHIE, DÉMOCRITE.

SOPHIE, *en pleurs.*

Souffrez, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'exige une grace de vous.

DÉMOCRITE.

Il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre.

SOPHIE.

Hippocrate, dit-on, veut être mon époux;
Je ne m'aveugle point, est-ce à moi d'y prétendre?
Un tel honneur est au-dessus de nous;
Permettez-moi de m'en défendre.

DÉMOCRITE.

Un vrai mérite à tout est en droit de s'attendre;
Votre sort avec lui sans doute seroit doux:
Il est pénétré de vos charmes;
Et si...... Mais quoi! vous redoublez vos larmes?

SOPHIE.

Non, je ne puis les retenir,
Quand de prendre un époux on veut m'entretenir.

DÉMOCRITE.

Quoiqu'Hippocrate ait ma parole,
Je puis encor la dégager:
Cessez de vous en affliger;
C'est trop tôt concevoir une crainte frivole.

Par ses grands biens, par ses rares talens,
J'espérois qu'il pourroit vous plaire;
Vous n'aimez pas les jeunes gens...
Mais vous le refusez, soit, et je romps l'affaire.
Je vous dirai, par avis seulement,
Qu'un si bel établissement
Mérite qu'on y réfléchisse;
Et que quand je serois moi-même votre amant,
J'éteindrois mon amour par un prompt sacrifice,
Pour vous laisser jouir d'un bonheur si charmant.

SOPHIE.

Vous aimeriez, Seigneur, bien foiblement,
Ou ce seroit vous faire une grande injustice.

DÉMOCRITE.

Par le refus de cet illustre époux,
Je connois, ma chere Sophie,
Que cet amour né d'aujourd'hui chez vous,
A chaque instant s'y fortifie....
Mais pourquoi différer de m'en faire l'aveu?

SOPHIE.

Vous auriez trop à vous en plaindre;
Loin de vous déclarer mon feu,
Je ne dois songer qu'à l'éteindre.

DÉMOCRITE.

Vous me savez discret; ce seroit l'être peu
Que de vouloir vous y contraindre.

SOPHIE.

Une éternelle honte, un mortel repentir
Suivroient l'aveu de ma foiblesse;

Je connois trop , Seigneur , votre austere sagesse :
Pour pardonner l'amour il faut le ressentir.

DÉMOCRITE.

Je ne crains point que cet aveu m'offense ;
Vous avez trop de bon goût , de prudence
Pour avoir pu choisir un peu digne sujet :
Je sais d'ailleurs l'amour un droit indispensable.
Non , Sophie , il n'est condamnable
Que par le mauvais choix qu'on pourroit avoir fait.

SOPHIE.

On ne pardonne point un amour téméraire ;
Mais , hélas ! est-il volontaire ,
Lorsque d'un mérite parfait ,
Il est un effet nécessaire ?

DÉMOCRITE.

Si là-dessus votre aveu ne m'éclaire ,
Je ne puis décider de sa témérité ;
Mais je ne prétends point pénétrer un mystere
Que vous voulez couvrir de tant d'obscurité.

SOPHIE.

Vous qui lisez si bien dans le fond de mon ame ,
Ignorez-vous l'objet d'une si juste flamme ?

DÉMOCRITE.

Quand je pourrois ne le pas ignorer ,
Oserois-je le déclarer ?
Non , je crains trop de m'y méprendre ,
Soyez libre dans votre choix ;
Non , si je veux jamais l'apprendre ,
Ce doit être par votre voix :
Je le répete encor , je n'ose le connoître.

SOPHIE.

Vous ne l'osez, Seigneur, et vous êtes mon maître !

DÉMOCRITE.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'un maître, en le nommant,
Le proposeroit pour amant ?
Je connois votre complaisance,
Qui contre un premier choix peut vous déterminer ;
Vous nommer un amant, seroit presqu'ordonner
De l'aimer par obéissance.

SOPHIE.

Si le nommer vous fait tant d'embarras,
Seigneur, ne m'y forcez donc pas :
L'imprudente et foible Sophie
Doit cacher son secret le reste de sa vie ;
La raison, le devoir m'en font la dure loi :
Non, ne l'attendez pas de moi.
Je le redis encor, mon amour téméraire
Ne peut trop renfermer d'inutiles soupirs,
Et malgré moi mon cœur a formé des desirs
Qui méritent de vous déplaire.

DÉMOCRITE.

Vous connoissez en moi la tendresse d'un pere;
Jusqu'ici votre cœur ne m'avoit rien caché :
Je vois avec plaisir que l'amour l'a touché ;
Devez-vous là-dessus me faire aucun mystere?

SOPHIE.

J'en reçois l'exemple de vous,
Qui du Sénat encor me cachez la colere,
Quand je suis le sujet de ce juste courroux.

DÉMOCRITE.

Devois-je vous parler d'une vaine chimere?

SOPHIE.

Vos secrets sont connus, Seigneur, je les sais tous :
Je n'ai que trop appris votre péril extrême ;
Mais je puis, grace au Ciel, vous en tirer moi-même:
C'est pour me consoler un plaisir assez doux.
Par vos leçons mon cœur est devenu capable
De faire un généreux effort ;
J'appris à respecter les volontés du sort.
Pour vous le rendre favorable,
A Diane aujourd'hui je consacre mes jours :
Daignez dans ce dessein me prêter du secours ;
Chaque instant près de vous me rendroit plus coupable.
Il faut, Seigneur, il faut vous quitter pour toujours.

DÉMOCRITE, *un genou en terre.*

Ah! c'en est trop, adorable Sophie,
Je suis au comble de mes vœux ;
Quittez cette fatale envie,
Nous sommes réservés pour un sort plus heureux.
Vous m'aimez, et je vous adore ;
Bientôt pour nous vous allez voir éclore
Le bonheur le moins attendu ;
Dans ce jour fortuné vous allez vous connoître.

SOPHIE.

O Ciel! je vois Philoxene paroître!
Ah! levez-vous, Seigneur, ou vous êtes perdu.

DÉMOCRITE.

Non, je ne risque rien, commencez à me croire;
Mon respect pour vous fait ma gloire:
Je veux, aux yeux de tous, à vos pieds abattu,
Rendre un sincere hommage à la même vertu.

SCENE XI.

PHILOXENE, LES DÉPUTÉS, et TOUS LES ACTEURS.

DAMASTUS, *à Philoxene.*

SEIGNEUR, vous voyez sa folie,
Il ne la peut nier étant pris sur le fait;
Un Philosophe aux pieds d'une affranchie!
Jugez s'il est un fou parfait.

PHILOXENE, *en riant.*

Le voilà convaincu de bien aimer Sophie.

DÉMOCRITE.

Je l'avoue, et même à l'excès.

DAMASTUS.

Il travaille lui-même à perdre son procès.

HIPPOCRATE, *à Philoxene.*

Seigneur, ce n'est pas là sa plus grande sottise;
Je voulois bien l'épouser, moi:
Quand on a de grands biens, il est permis, je croi,
De choisir épouse à sa guise;
Mais après me l'avoir promise,
Je le trouve à ses pieds qui me manque de foi.

PHILOXENE.

Mais quand à cet hymen votre main se destine,
Qu'avez-vous fait, Seigneur, de votre épouse Ægine ?

HIPPOCRATE.

Hélas ! je la regrette encore à tout moment;
Seigneur, elle est au monument.

PHILOXENE.

Eh ! mon ami, qu'alliez-vous faire ?
Ægine encor chez moi respire dans Abdere,
Et, malgré son chagrin conservant ses attraits,
Est plus aimable que jamais....
Mes belles, voilà votre pere.

HIPPOCRATE.

Dieux ! étois-je aveugle en ce jour ?
Sophie offre à mes yeux tous les traits de sa mere
Qui confondoient en moi la nature et l'amour.
Eh ! par quel coup du sort trouvai-je en ce séjour
Une famille à mes desirs si chere ?

DÉMOCRITE.

Votre pere inhumain les remit autrefois
Entre les mains d'un vieux Corsaire
Qui vint les vendre dans Abdere;
Je les achetai toutes trois,
Reconnoissant Ægine en la voyant paroître.
Dans un second hymen vous étiez engagé,
A vous cacher leur sort je n'ai rien négligé;
Car, que sait-on, pour les avoir, peut-être,
Votre amour eût fait l'enragé.
Je m'en suis volontiers chargé
Comme de ma propre famille;

Vous voyez ce que j'en ai fait.
Or, vous ne voulez pas épouser votre fille,
Et je crois être mieux son fait.

HIPPOCRATE.

Trop heureux de trouver un gendre, ami parfait.

DÉMOCRITE.

Philolaüs tout prêt d'épouser la cadette,
Ignorant sa naissance et n'en espérant rien,
A prouvé qu'à présent il la mérite bien.

HIPPOCRATE.

Accordez-lui ce que son cœur souhaite,
Qu'il soit votre gendre et le mien.

SOPHIE.

Seigneur, quand vous daignez vous nommer notre pere,
Mon esprit étonné d'un si parfait bonheur,
Peut-il vous exprimer les transports de mon cœur?
Le sentir ce bonheur, l'admirer et me taire,
Ah! c'est tout ce que je puis faire.

MYSIS.

Moi, ma sœur, plus sensible et plus vive que vous,
Je ne puis renfermer le bonheur qui me flatte...
(*A Hippocrate.*)
Mon cher pere, il faut qu'il éclate:
Que de bien à la fois le Ciel répand sur nous!
Un pere illustre et riche; et, de plus, deux époux!

PHILOXENE, *à Démocrite.*

Il est tems d'annoncer ce que le Sénat pense
Sur ce qu'on nomme en vous, Seigneur, extravagance.
Nos Sénateurs ont lu votre ouvrage nouveau,
Et l'ont jugé l'effort d'un esprit si sublime,

Ecrit d'un style et si clair et si beau,
Que pour vous en marquer une sincere estime,
Ils m'ont chargé de leurs présens.
Je vous apporte en or cinq cents talens,
Pour fournir aux besoins de votre illustre vie,
Et pour la dot de l'aimable Sophie.

DAMASTUS.

O Ciel ! à cet affront me serois-je attendu ?
Ah ! c'en est fait, mon honneur est perdu.

DÉMOCRITE.

Non, mon frere, oubliez seulement votre haine;
Embrassons-nous, aimons-nous bien :
Votre épouse à présent, sans souffrir nulle gêne,
Peut voir sa belle-sœur, il ne lui manque rien,
Ni la naissance, ni le bien....
Çà, mes amis, voyons cette heureuse journée
Par une fête terminée :
Thalie arrive ici dans son pays natal,
Et vient rire avec nous de l'humaine folie;
Elle y donna jadis l'utile original
De l'innocente raillerie :
J'en garde pour vous la copie.

SCENE XII

SCENE XII et derniere.

(Les Bourgeois d'Abdere qui ont des Maisons de Campagne dans le Village de Démocrite, et quelques-uns de ses Habitans, exécutent la fête sous les personnages de Thalie, Muse de la Comédie, et de sa suite ; c'est-à-dire, des Ris, des Jeux et des Graces badines.)

THALIE *chantant une lourre.*

L'UTILE satyre
Tient ici son Empire ;
Mortels, accourez tous,
Venez apprendre à rire :
Nous rions des fous,
Reconnoissez-vous.

LE CHŒUR.

Nous rions des fous,
Reconnoissez-vous.

THALIE.

Momus, plein d'alégresse,
Dans mes jeux s'intéresse,
Et par mille bons mots
Y corrige les sots.
L'esprit dur et bizarre,
Le trop hardi menteur,
L'hypocrite imposteur,
Le joueur, l'avare,

L'ignorant Médecin,
Le malade bien sain,
La prude et la coquette,
Le jargon précieux,
Le Marquis plat Poëte,
Le pédant orgueilleux,
La femme trop savante,
Le brutal Financier,
Et l'Agnès innocente,
Le vieillard jaloux,
Le ridicule époux;
Tout genre de délire
Se guérit chez nous.
Mortels, accourez-tous,
Venez apprendre à rire:
Nous rions des fous,
Reconnoissez-vous.

LE CHŒUR.

Nous rions des fous,
Reconnoissez-vous.

On danse.

UNE BERGERE, *chantant le Menuet suivant.*

Que le sort d'une jeune Bergere
En ces lieux est tranquille et charmant!
Son amour est sa plus grande affaire;
Son troupeau fait son amusement.
Son Berger est-il tendre et fidele?
Au troupeau tout lui semble aller bien;
Dans nos prés tout est fleuri pour elle;
Le loup fuit à l'odeur de son chien.

THALIE, *poursuivant.*

Heureux habitans
De ce séjour champêtre,
Vous vivez contens
Sous un joyeux maître;
Aux dépens d'autrui
Riez tous comme lui:
La ville en sots foisonne;
Je vous les abandonne.

On danse.

VAUDEVILLE.

THALIE.

DANS Abdere on voit régner
Sottise et malice;
Pourrions-nous les épargner,
Sans quelqu'injustice?
Faisons pleuvoir les bons mots,
La plaisanterie:
La médecine des sots,
C'est la raillerie.

LE CHŒUR.

La médecine des sots,
C'est la raillerie.

Il a, ce brillant commis,
La fortune amie;

Aux emplois il est admis,
Sa femme est jolie;
Tombons-lui souvent à dos,
A la Comédie :
La médecine des sots,
C'est la raillerie.

LE CHŒUR.

La médecine, &c.

En Crésus tout frais éclos
Notre ville abonde;
Les grands airs de ces lourdauds
Blessent le beau monde.
Attachons tous nos grelots
Sur leur broderie :
La médecine des sots,
C'est la raillerie.

LE CHŒUR.

La médecine, &c.

Nymphes aux pas si charmans....
Et vous Philomeles,
S'il est vrai que vos amans
Vous *croyent* fidelles,
Ils sont de vrais idiots,
Que chacun en rie :
La médecine des sots,
C'est la raillerie.

LE CHŒUR.

La médecine, &c.

Voici l'instant, pauvre Auteur,
  Pour toi redoutable !
Le Parterre est peu flatteur ;
  Mais juge équitable.
Des sifflets sur tes défauts
  Crains la symphonie :
La médecine des sots,
  C'est la raillerie.

LE CHŒUR.

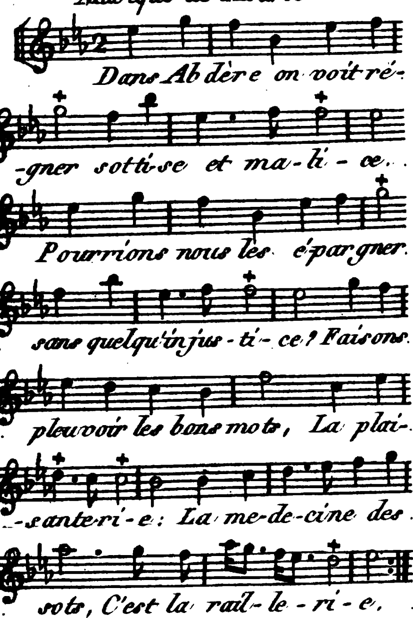
La médecine, &c.

FIN.

VAUDEVILLE

de Démocrite prétendu fou.

Musique de Mouret.



ŒUVRES

DE

L'ABBÉ D'ALLAINVAL.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

VIE

DE L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

ON sait fort peu de choses sur le personnel de cet Auteur. Tous les Biographes qui en ont parlé, s'accordent à dire qu'il s'appelloit Léonor-Jean-Christine SOULAS D'ALLAINVAL, et qu'il naquit à Chartres; mais aucun ne nous apprend en quelle année, ni quels furent ses parens. On peut conjecturer qu'ils n'étoient pas riches, et qu'il vint fort jeune à Paris, pour cesser de leur être à charge et tâcher de faire sa fortune par lui-même, en quoi il ne réussit gueres. Il prit l'habit Ecclésiastique, sans doute, seulement comme plus économique que tout autre; car il n'y a pas d'apparence qu'il soit jamais entré dans les Ordres, puisqu'il travailla publiquement, pendant dix ans, pour les différens Théatres, même pour celui de l'Opéra-Comique, et que durant ce tems il fit jouer

huit Pieces. Il s'occupa encore d'autres Ouvrages : en 1730, il en publia un, relatif à l'Art Dramatique ; c'étoit une *Lettre adressée à Milord ****, *sur les Comédiens Baron et Demoiselle Le Couvreur ;* la même année, il donna un volume d'*Ana*, ou *Bigarrures Calotines*, en trois parties ; l'année suivante, un Ouvrage, à-peu-près, du même genre, et intitulé, *Eloge de Car ;* un *Almanach Astronomique*, *Géographique*, *et*, *qui plus est*, *véritable*, et des *Lettres du Cardinal Mazarin ;* en 1745, des *Anecdotes de Russie*, *sous le regne de Pierre premier ;* et en 1748, il parut un Livre, ayant pour titre, *Connoissance de la Mythologie*, auquel il avoit travaillé, avec Claude-François Simon, Imprimeur-Libraire de Paris.

Tous ces Ouvrages ne purent le faire vivre dans l'aisance, quoique parmi ceux qu'il donna au Théatre plusieurs eurent du succès, tels que *l'Ecole des Bourgeois*, le *Tour de Carnaval*, *l'Embarras des Richesses*, &c. On a prétendu même qu'il étoit si indigent, qu'il ne pouvoit faire les frais d'un logement fixe, et qu'il couchoit indifféremment dans le premier endroit où

il se trouvoit ; souvent, dit-on, il passoit la nuit dans quelqu'une des chaises à porteurs qui sont au coin des rues. Il étoit pourtant reçu, pendant le jour, dans quelques bonnes maisons ; et ce fut en sortant de celle d'un Financier, où il avoit dîné, qu'il fut surpris d'une attaque d'apoplexie, pour laquelle on le porta à l'Hôtel-Dieu, et il y mourut, le 2 Mai 1753. S'il avoit une tombe, on pourroit y placer cette épitaphe :

Cet Abbé d'Allainval, qui peignit l'*Embarras*
Où la *Richesse* nous expose,
Étoit un bon Chrétien, hélas !
Qui, parlant des effets sans connoître leur cause,
Jamais du trop avoir ne fut *embarrassé* :
Pauvre il vécut toujours ; pauvre il est trépassé !

CATALOGUE
DES PIECES
DE L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

* L'EMBARRAS des Richesses, Comédie en trois actes, en prose, avec un Prologue et des Divertissemens, dédiée à S. E. le Comte de Morville; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 9 Juillet 1725; imprimée à Paris la même année, chez Noël Pissot, *in*-12, et réimprimée en 1729, chez Briasson.

Le Tour de Carnaval, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement appellé le *Cahin-caha*, de Panard, Mouret et Marcel; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 24 Février 1726, et imprimée à Paris en 1731, chez Briasson, *in*-12.

Madame Richard veut marier sa fille, Mariamne, à M. de Sotenrobe, qu'elle n'aime point, parce qu'elle

aime un jeune Officier, nommé Clitandre, qui est à son Régiment. Pour obtenir le tems nécessaire à son retour à Paris, Mariamne feint de consentir à ce qu'exige sa mere. Clitandre arrive, avec son valet, Sans-quartier, qui a connu autrefois Sotenrobe, chez un Procureur, et qui promet d'en délivrer les Amans. En effet, il renoue avec lui, et le prie de faciliter l'enlévement d'une jeune personne que son maître aime, et que ses parens ne veulent point lui donner. Sotenrobe, loin de se douter qu'il est question de sa prétendue, trouve la chose fort plaisante, et s'y prête, à la faveur d'un Bal qu'il donne. Moyennant plusieurs personnages travestis, et qu'il ne peut reconnoître, il livre lui-même Mariamne à son Amant, signe leur contrat, et le fait signer à Madame Richard, comme témoin. Tout se découvre. Sotenrobe est désolé de se trouver dupe de ce tour de Carnaval, que Madame Richard est obligée de pardonner, à cause des suites qu'il pourroit avoir. »

« Cette Piece a fait beaucoup de plaisir. La Fête, sur-tout, en a paru très-brillante. Les paroles des Vaudevilles sont de Panard; la Musique de Mouret, et le Ballet de Marcel. »

Mercure de France, Mars 1726, page 573.

« Tout concourut au succès de cette Piece, qui est remplie de gaité. Les Acteurs la jouerent supérieurement, et la Demoiselle Thomassin Vicintini, fille de l'Arlequin de ce nom, y dansa de maniere à mériter un applaudissement universel ... L'air de Mouret du *Cahain-Caha*, eut une si grande vogue, qu'on a depuis donné à cette Piece le titre de CAHIN-CAHA. Elle eut quinze

représentations de suite, parce qu'elle ne put en avoir davantage, avant la clôture du Théatre, et elle fut souvent reprise pendant l'année. » Histoire du Théatre Italien, Tome 2, page 446 et suivantes ; et Dictionnaire de Léris, page 432.

La Fausse Comtesse, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 27 Juillet 1726 ; non imprimée.

On ne connoît rien de cette Piece, sinon « qu'elle eut peu de succès, qu'elle étoit foible, d'un Comique commun, et qu'elle ne fut jouée que cinq fois », disent le Mercure de Juillet 1726, page 1705, et l'Abrégé de l'Histoire du Théatre François, par le Chevalier de Mouhy, Tome premier, page 185.

L'École des Bourgeois, Comédie en trois actes, en prose, avec un Prologue, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 20 Septembre 1728, et imprimée la même année à Paris, chez la veuve Ribou, *in-12*.

Le Prologue est l'arrangement d'une lecture de la Piece chez une Marquise. L'assemblée, composée d'un grand nombre de personnages du haut ton, fronde l'Ouvrage sans l'avoir entendu, et sur le seul titre. L'Auteur se venge par une Fable, qu'il débite, contre cet abus de condamner les choses sans les connoître.

Madame Abraham, veuve d'un riche Banquier, veut que Benjamine, sa fille, épouse le Marquis de Moneade. Benjamine y consent, à cause de la considération que ce mariage lui donnera à la Cour et à la Ville. Mais M. Mathieu, frere de Madame Abraham, s'y oppose, et prétend donner sa Niece au Conseiller Damis, sinon, il la déshérite. Les hauteurs du Marquis, et, sur-tout, une lettre qu'il écrit à un Duc, pour l'inviter à sa noce, et que son coureur donne, par méprise, à M. Mathieu, au lieu d'une que le Marquis écrivoit à Benjamine; et le ton de cette lettre, où il peint au Duc les ridicules de ceux avec lesquels il va s'allier, ouvrent enfin les yeux à Madame Abraham et à sa fille, et les font le congédier pour donner la préférence à Damis.

Les Réjouissances publiques, ou le Gratis, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement, musique de Grandval pere, représentée au Théatre François, le 18 Septembre 1729, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Dauphin; non imprimée.

« Cette Piece n'a eu que cette seule représentation, dit le Mercure de France, Septembre 1729, page 2246. »

Le Mari curieux, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement, musique de Grandval, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 7 Juillet 1731, et

imprimée la même année à Paris, chez Briasson, *in-12.*

Lisidor, venant d'un long voyage, trouve le bruit de sa mort répandu aux environs de chez lui. Un naufrage, que l'on sait qu'il a essuyé, donne lieu à cette erreur. Il veut en profiter, se déguise, et se met à la suite d'une troupe de Bohémiennes qui se rencontrent là, et il cherche à s'assurer de la fidélité de sa femme. Il la retrouve prête à se remarier avec un Gascon, aventurier, qui, ne connoissant point ses parens, et faisant pourtant espérer l'arrivée de son pere, prie Lisidor, lui-même, de passer pour ce prétendu pere, sous le nom du Baron de Fronsignac. Lisidor y consent, et, sous ce nouveau travestissement, il se fait reconnoître à sa femme, qui se trouve confondue, ainsi que son Chevalier d'industrie. Lisidor pardonne cependant, et, pour célébrer son retour, il marie sa fille, Henriette, avec le jeune Damon, qu'elle aime, et dont elle est aimée; ce qui ajoute encore à la confusion de Madame Lisidor qui s'opposoit à cette union, et qui vouloit mettre sa fille dans un couvent pour le reste de ses jours.

« Cette Piece a été favorablement reçue du Public, a paru bien écrite, et l'on en a trouvé la morale fort bonne. »

Mercure de France, Août 1731, page 1987 et suivantes.

L'Hiver, Comédie en un acte, en vers libres,

avec un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 19 Février 1733, et imprimée à Paris la même année, chez Briasson, *in*-12.

L'Hiver, revenant sur terre, choisit Comus pour intendant, et donne audience à tous les Sujets qui composeront sa Cour. Ce sont l'Hymen, Plutus, la Mode, le Pharaon, le Bal, la Médisance, un Professeur de toutes les sciences, la Volupté, avec laquelle l'Hiver veut se marier; mais qu'il congédie pour s'attacher enfin à la Danse. Chacun de ces Personnages fait valoir ses avantages particuliers, et toutes ces Scenes épisodiques sont terminées par une fête, pour célébrer l'union de l'Hiver avec la Danse.

« Cette Piece a été interrompue à la seconde représentation, par l'indisposition de plusieurs Acteurs, causée par des rhumes et des fluxions, qui ont fait fermer plusieurs fois tous les Théatres, et dont plus de la moitié de Paris a été attaquée cette année, dit le Mercure de France, Février 1733, page 365. »

La Fée Marotte, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, avec un Divertissement, représentée au Théatre de l'Opéra-Comique, le 28 Août 1734; non imprimée.

Après quelque tems d'exil sur la terre, auquel Jupiter avoit condamné Momus, Mercure vient, pendant son sommeil, lui dérober sa Marotte, qui est méta-

morphosée en Fée, pour le remplacer ici-bas, au moment où il remontera aux Cieux. Elle donne d'abord audience et des conseils à une jeune fille qui a perdu trois amans l'un après l'autre, un Militaire, un Robin et un Financier, pour avoir montré des caracteres trop différens des leurs. Ensuite elle guérit de la jalousie, un Gascon, que cette maladie empêchoit de profiter des avantages que la beauté de sa femme pouvoit lui procurer. Elle console une autre jeune fille, ennuyée de l'être, et qui desiroit de changer de sexe. Elle rend la folie à une Bourgeoise que la passion de la musique a ruinée et fait devenir folle, et qu'un Médecin a guérie; mais en la privant des concerts imaginaires que son délire lui procuroit. Enfin, elle parvient à rendre gais une foule de gens qui mouroient de tristesse, et qui, pour lui en témoigner leur reconnoissance, forment une fête en son honneur.

L'EMBARRAS
DES
RICHESSES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE,
Par l'Abbé D'ALLAINVAL.

Ibi divitiæ, ubi pax et hilaritudo; ubi divitiæ, si non adest pax et hilaritudo, ibi paupertas.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE DE MORVILLE,

MINISTRE

ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT, &c.

MONSEIGNEUR,

L'HOMMAGE que j'ai l'honneur de faire à VOTRE EXCELLENCE des premiers essais de ma plume, est un tribut que je lui dois. Né dans une Ville et dans une famille que MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX, votre illustre pere, a toujours honoré de sa puissante protection, mon devoir a déterminé mon choix. Je sais trop, MONSEIGNEUR,

que tous vos momens sont consacrés au bonheur de l'État ; ainsi je n'abuserai point de ce tems qui lui est si précieux, jusqu'à vous vanter à vous-même ce génie délicat, juste et profond, et tant d'autres brillantes qualités, qui vous ont mérité la confiance du Roi, l'estime et l'admiration des Cours Étrangeres, la vénération des Savans, et l'amour de toute la France. Agréez seulement, MONSEIGNEUR, *ces prémices, comme un témoignage public du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALLAINVAL.

SUJET
DE L'EMBARRAS DES RICHESSES.

L'AUTEUR et Thibaut, Paysan, son frere de lait, sont les seuls personnages du Prologue, qui ne roule que sur l'inutilité de cette sorte d'Introduction aux Pieces Dramatiques.

Arlequin, Jardinier d'Athenes, aime Chloé, jeune Paysanne, qui le paye du plus sincere retour. Il est à la veille de l'épouser; et, sans autre richesse qu'un petit jardin qu'il cultive, et dont les productions le font vivre, il se trouve parfaitement heureux et chante toute la journée, pour exhaler sa joie. Un parvenu, M. Midas, Financier opulent, et sa femme, que leur grande fortune ne rend pas gais comme Arlequin, sont ses voisins, et se plaignent vivement de ce que ses chansons les incommodent sans cesse. Madame Midas veut l'en faire punir par la Justice; mais son mari, voyant que cela

n'est pas possible, essaye à lui persuader qu'il est malheureux de n'être pas riche, et qu'il peut le devenir, s'il veut prendre de l'emploi parmi ses Commis. Arlequin préfere son jardin et ses chansons. Midas, ne sachant comment le faire taire, a recours à Plutus, de qui il tient toute sa considération, et le prie de le venger de cet insolent chanteur. Plutus vient trouver Arlequin et lui donne un trésor, dont la possession le charme d'abord ; mais bientôt la crainte de le perdre le rend soucieux, inquiet, brutal même. Il ne chante plus, il ne se divertit plus. Soupçonneux envers ses amis et tous ceux qui l'approchent, indifférent pour Chloé qui lui étoit si chere, il s'éloigne de tout le monde, qu'il croît prêt à le voler, et il veut, à son tour, sans le moindre prétexte raisonnable, intenter procès à son voisin Midas. Un certain Chrisante, Bourgeois d'Athenes, dans un voyage d'Afrique, a reçu, d'un ami mourant, oncle d'Arlequin, le dépôt de ses biens pour les remettre à ce neveu ; mais le dérangement des affaires de Chrisante l'a engagé à retenir ce dépôt. Il éprouve de vifs remords de cette infidélité, et, pour

l'expier, sans l'avouer et être obligé de restituer de son vivant, il se détermine à donner Florise, sa fille unique, à Arlequin, qui deviendra l'héritier de toute sa fortune. Florise étoit promise à Pamphile, jeune Officier, fils de Midas : elle l'aimoit et en étoit aimée. Pamphile arrive même dans ce moment de sa garnison pour conclure ce mariage, que rompt le nouveau projet de Chrisante. Arlequin, se faisant toujours passer pour pauvre, et à qui le commencement de possession de richesses donne le desir d'en acquérir d'autres, consent à cet arrangement, sans en connoître les vraies raisons. Pamphile, Florise et Chloé, désespérés du malheur qui les menace, cherchent les moyens de s'y soustraire. Pamphile en imagine un ; c'est de feindre d'épouser Chloé, pour rappeller l'amour de cette jeune fille dans le cœur d'Arlequin. Ce stratagême réussit : il ne peut voir passer sa Maîtresse dans les bras d'un autre ; et, s'appercevant que c'est son trésor qui l'a rendu ingrat et léger, orgueilleux et méchant, il prie Plutus de reprendre ce don fatal. Comme il croit Chloé déja mariée à Pamphile, et qu'il ne peut plus se

résoudre à vivre loin d'elle, débarrassé des richesses, il s'humilie au point de demander à être un de ses valets. Elle le détrompe sur ce prétendu mariage, et il renonce, de bon cœur, à celui de Florise, que Chrisante donne enfin à Pamphile, se réservant de s'acquitter comme il le pourra, d'une autre maniere, envers Arlequin. Les deux couples d'Amans, n'éprouvant plus d'obstacles, sont unis par un double hymen, que l'on célebre dans un Divertissement qui termine la Piece.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'EMBARRAS DES RICHESSES.

LA seconde Fable du huitieme Livre de La Fontaine, intitulée, Le Savetier et le Financier, a fourni à l'Abbé d'Allainval le sujet de cette Comédie, qui « eut le plus grand succès, fut jouée vingt fois de suite, dans sa nouveauté, avant le voyage de Fontainebleau, et que l'on reprit très-souvent pendant l'hiver suivant, » dit des Boulmiers, dans son Histoire du Théatre Italien, tome second, page 393.

Le Dictionnaire des Théatres, par les freres Parfaict, tome second, page 384, nous apprend que l'Embarras des Richesses fut repris le Samedi 27 Mai 1752, et qu'à cette reprise Madame Favart joua le rôle de Chloé ; ce qui contribua encore au nouveau succès de cette Piece,

qu'on revit ainsi souvent depuis, avec le même plaisir.

L'Abbé d'Allainval avoit donné beaucoup d'espérance pour le Théatre par cet essai. « L'accueil favorable qu'on vient de faire à ce premier Ouvrage de son Auteur, doit l'animer à en produire d'autres, dit le Mercure de Juillet 1725, page 1647 et suivantes. Les connoisseurs sont partagés sur sa Comédie ; c'est beaucoup pour un homme qui ne fait que d'entrer dans la carriere.... Le double mariage qui termine cette Piece amene une fête qui a paru très-jolie, si l'on en doit juger par les applaudissemens qu'elle a excités. »

Il venoit de paroître, cinq semaines auparavant, une Piece à-peu-près du même titre, et dont le sujet avoit quelque ressemblance ; c'est-à-dire, autant que le sacré et le profane peuvent en avoir. Cette Piece, intitulée, *Euloge*, ou *Le Danger des Richesses*, Tragi-Comédie, en trois actes, en vers, étoit du Pere du Cerceau, Jésuite, qui la fit représenter par les petits Pensionnaires du Collége de Louis-le-Grand, le 2 Juin de cette même année. Le sujet en est

tiré de l'Auteur Grec, Paul Sillogus, livre III, chapitre XLVIII, et rapporté de cette maniere, par le Pere Caussin, dans sa Cour Sainte, au onzieme traité.

« Euloge, simple Tailleur de pierres dans la Thébaïde, très-homme de bien, tant qu'il resta dans cette condition, étant parvenu à une grande fortune par l'intercession d'un Saint Hermite, qui s'étoit rendu garant pour lui auprès de Dieu, perdit son innocence et ses vertus en devenant grand Seigneur. L'Hermite, instruit de ses désordres par une vision où Dieu lui avoit demandé compte de l'ame de son frere, pour qui il avoit répondu, se transporta à Constantinople, pour tâcher de le faire rentrer en lui-même et de le ramener à son devoir ; mais Euloge, loin de l'écouter, le traita de fou et de visionnaire, et le fit chasser de chez lui avec ignominie, comme un imposteur. Quelques tems après, Euloge disgracié, dépouillé de tous ses biens, et obligé de se cacher pour sauver sa vie, se retira dans la Thébaïde, où il se vit réduit à reprendre son premier métier. Il fut rencontré en cet état par le même Hermite qu'il

avoit traité si ignominieusement à Constantinople ; et, s'étant jetté à ses pieds pour lui demander pardon de sa faute, il le conjura d'intercéder encore en sa faveur auprès de Dieu, et de lui obtenir par ses prieres, non les grands biens dont il reconnoissoit qu'il avoit abusé, mais du moins quelques secours, qui, le tirant de la nécessité, le missent en état de s'occuper du service de Dieu. Mais l'Hermite lui répondit qu'il n'avoit garde de le rejeter dans l'abîme d'où la miséricorde l'avoit tiré, et que son exemple lui avoit fait connoître combien les Richesses étoient un écueil dangereux pour la vertu. »

Le Pere du Cerceau avoit donné, quatre ans auparavant, le 8 Mai 1721, une autre Piece dont le fonds étoit précisément la Fable de La Fontaine : elle étoit intitulée, *Grégoire*, ou *Les Incommodités de la Grandeur*, Drame héroïque, en cinq actes, en vers, représenté aussi au Collége des Jésuites par de jeunes Pensionnaires, qui étoient le Duc de La Trémouille, M. de Mortemart, M. de Charost, &c., lesquels jouerent cette même Piece, deux jours après,

après, devant le Roi, sur un Théatre dressé dans la Galerie des Ambassadeurs, au Château des Tuileries.

La Fable de La Fontaine a été mise en Opéra-Comique, sous son même titre, *Le Savetier et le Financier*, en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes, paroles d'un Auteur anonyme, musique de M. Rigel, et représenté à Marly, devant la Famille Royale, le 23 Octobre 1778, et à Paris, au Théatre Italien, le 29 du même mois.

« Cette Piece n'a point eu de succès, et a été retirée après la seconde représentation.... Le sujet est tout simplement la Fable, mise en action. L'Auteur a seulement donné au Savetier Grégoire, une femme qu'il appelle Marguerite, et une fille qu'il appelle Justine. Cette petite fille est aimée par George, neveu de Madame Babille, femme de charge de M. de Forlise, Financier, et Seigneur du Village où se passe la scene. Ce M. de Forlise donne douze cents livres à Grégoire, à condition qu'il ne l'étourdira plus par sa bruyante gaîté ; et quand ce dernier les lui a rendues, le Financier en fait pré-

sent aux jeunes Amans, et obtient le consentement de leurs parens pour les unir. » Mercure de France, 15 et 25 Novembre 1778, pages 184 et 300.

Ce sujet a été porté sur le Théatre de l'Opéra, par un autre Auteur encore anonyme, pour les paroles, et par M. Grétri, pour la musique, et a été représenté, en trois actes, sous le titre de l'*Embarras des Richesses*, le 26 Novembre 1782, pour la premiere fois, et repris, avec des changemens considérables, dans le Poëme et dans la Musique, le 11 Février 1783. Il a eu du succès dès sa nouveauté, et plus encore après les corrections. L'Auteur a enchéri sur la Fable de La Fontaine. Myrtil, qui dans le Poëme lyrique, remplace le Savetier du Fabuliste, se trouve non-seulement embarrassé du trésor que lui donne Plutus, mais il est encore tourmenté du desir de l'augmenter. Cette soif de l'or forme les principaux incidens de la Piece, et amene des situations tantôt intéressantes et tantôt comiques.

L'EMBARRAS
DES
RICHESSES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE,
PAR D'ALLAINVAL;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 9 Juillet 1725.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

THIBAUT, Paysan, Frere de lait de l'Auteur.

PROLOGUE.

(*Le Théatre représente la chambre de l'Auteur ; il est appuyé nonchalamment sur une table, et feuillette sa Comédie.*)

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, *seul.*

VOILA un Prologue qui ne me plaît point; je n'en suis point content. Tout cela me semble froid, insipide, languissant; et c'est le plus grand hasard du monde, s'il fait fortune sur le Théatre. Il me semble déja que le quart-d'heure de Rabelais sonne, que la toile se leve.. Quelle situation ! Ah ! je frémis !..... J'entends toute l'assistance crier en symphonie à l'acteur qui ouvre le Prologue : Arrête, mon ami, arrête. Que diable veux-tu dire? Je vois déja où tu en veux venir. Quoi! toujours des Auteurs, des Marquis ! Eh ! fi! fi ! ne vois-tu pas que cela est usé ? tu ne me répetes que ce que j'ai vu dans tant d'autres Prologues!..... Je suis las de cette monotonie: en un mot, je veux du neuf; et si tu n'as pas l'imagination assez fertile pour trouver et pour mettre en œuvre quelqu'idée heureuse, ingénieuse, délicate, qui me plaise, ne me dis rien du tout. Ce long préambule que tu veux me faire essuyer,

va m'indisposer contre toi, peut-être à n'en pas revenir...... Quel parti prendre ? Ma foi ! si les Comédiens m'en croyoient, ils débuteroient tout d'un coup par la Piece ; c'est le mieux. Je suis pourtant forcé de convenir qu'il en faut un pour bien faire ; car enfin, quand le parterre verra tantôt paroître sur la Scene un Dieu, cela l'effarouchera immanquablement, si je n'ai eu le soin de le prévenir là-dessus, de le préparer et de l'accoutumer, pour ainsi dire, à cette apparition, en lui insinuant adroitement que l'action se passe à Athenes.... Mais....... j'entends ouvrir ma porte ; je gage que ce sera quelque importun complimenteur. Je suis perdu, si je ne trouve moyen de m'en délivrer.

SCENE II.

L'AUTEUR, THIBAUT.

L'AUTEUR.

AH ! c'est Thibaut, mon frere de lait.... Bon jour, mon enfant.

THIBAUT.

Voute sarviteur, Monsieu.

L'AUTEUR.

Comment te portes-tu ? comment se porte ta mere ?

THIBAUT.

Je nou portons tretous assez bian guieu marci.

L'AUTEUR.

Tu me trouves un peu en affaire.

THIBAUT.

Oh! parguoi! je me doute bian de ce que c'est qui vous trécasse la çarvelle.

L'AUTEUR.

Et quoi?

THIBAUT.

J'avons apprins de vos nouvelles; et si je ne sis à Paris que depis ce matin.

L'AUTEUR.

Eh! bien, qu'as-tu appris? voyons.

THIBAUT.

Eh! bian, pis qu'il faut vous le dire, vous sarez qu'en boutit devant hiar en tarre le gros Lucas.

L'AUTEUR, *à part.*

Que me va-t-il conter?

THIBAUT.

Et moi, quand j'avisis qu'il étoit mort, comme je sis un fin marle, je devini bian qu'il ne pourroit pus être le farmier de parsonne, attendu qu'il étoit défunt.

L'AUTEUR, *à part.*

Qu'ai-je affaire de tout ce galimathias?

THIBAUT.

Dame! je ne fus ni fou, ni étordi; je prins hiar, drès le matin, mon pié dans mon cou, et je si venus pardevar le Signeur de nout village pour li demander sa farme.

L'AUTEUR.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire, Thibaut?

THIBAUT.

Baillez-vous patience, v' s'allez entendre. Le Signeur de nout village n'étoit pas cheux li; en l'étendant je me sis mis à jaser ové Blaise qui le sart, et comme je li disés que je vous viandrois voir: Thibaut, m'a-t-il dit, sais-tu bian qu'il est bian savant ce Monsieu Dorante?... Comment, morguoi! Blaise, ce li fis-je?... Ouî, palsanguoi! ce me fit-il. Tian, Thibaut, il n'a qu'à revasser et gratter sa tête un bout de tems, et crac vlà un luivre baclé.

L'AUTEUR, *à part.*

Il me divertiroit, s'il avoit mieux pris son tems.

THIBAUT.

Il m'a dit qu'en appeloit ça être Poitre. Vantregoi! Monsieu, le biau méquier! faut que ces Poitres soyons tarriblement riches! Combian gagnez-vous bian à la jornée, l'une portant l'autre?

L'AUTEUR.

Tu ne sais ce que tu dis, mon pauvre Thibaut. Va, laisse-moi en repos; je n'ai pas le tems de t'écouter.

THIBAUT.

Oh! tetigué! ce n'est pas le tout; il m'a itou dit que v' s'aviez brassé une drôlerie.... attendez.... il appelloit ça......

L'AUTEUR.

Une Comédie.

THIBAUT.

Ouî, une Comédrille; et que c'étoit pour anit: et, ové vout parmission, je voudrés bian qu'ou me fissez l'amiquié de me dire où c'est qu'en montre ça?

L'AUTEUR.

Qu'il ne tienne qu'à cela ; attends-moi là-bas, je t'y menerai moi-même.

THIBAUT.

Allons, v' sêtes un digne homme. (*Il veut sortir.*)

L'AUTEUR.

Thibaut, reviens.

THIBAUT.

Me vlà.

L'AUTEUR.

Reste-là. (*A part.*) Il me vient une pensée.

THIBAUT.

Comme vous voudrez. (*A part.*) Quand je songe que j'avons tété la même mere.

L'AUTEUR.

J'ai lu quelque part qu'un grand maître de l'art, avant d'exposer ses productions au grand jour du Théatre, avoit coutume de les lire à sa servante ; chez ces gens simples, c'est à la nature toute nue qu'on parle, et un Auteur de Comédie doit juger de ses ouvrages, selon qu'ils les remuent plus ou moins. J'entends un Auteur qui regarde comme son point de vue de peindre cette même nature, et de parler au cœur ; car pour ceux qui sont toujours à l'affût d'un mot, pour badiner autour, et qui voltigent méthodiquement de pensée en pensée, ils ne trouveroient pas leur compte avec de pareils auditeurs : il faut trop d'esprit pour les entendre..... Çà, mets-toi là, et couvre-toi ; je te veux lire ma Piece.

THIBAUT.

Très-volontiers ! vou n'avez qu'à dire; je ne demande pas mieux. J'ai de l'esprit, sans vanité; et quand j'allois à l'icole et que le Magister étoit ivre, révérence parler, c'étoit moi qui faisoit luire les autres.

L'AUTEUR.

Ma Comédie s'appelle l'*Embarras des Richesses.* Souviens-toi bien de cela.

THIBAUT.

Oui, oui, l'*Embarras des Richesses.* J'aimerois bien st'embarras-là, moi.

L'AUTEUR, *bas.*

Commençons par le Prologue...... (*Haut.*) Figure-toi que cette chambre est un café.

THIBAUT.

Un café ! Qui que c'est que ça ?

L'AUTEUR.

C'est un lieu où l'on prend des liqueurs, des rafraîchissemens, et où s'assemblent tous les jours régulièrement un nombre de gens qui critiquent toutes les Pieces nouvelles.

THIBAUT.

Apparemment qui sont du méquier ?

L'AUTEUR.

Non : ces gens-là ont la prudence de ne rien mettre au jour; leur humeur caustique fait toute leur réputation. Imagine-toi encore qu'il entre dans ce café un petit Abbé bien poudré, bien frisé, qui m'aborde, et qui me dit d'un ton doucereux : « (*Il lit.*) Eh ! bon jour, » notre féal .... Votre serviteur, Monsieur l'Abbé....

» Sans doute que vous irez voir l'*Embarras des Riches-*
» *ses !* » (*A Thibaut.*) Retiens bien que c'est le titre de
ma Piece.

THIBAUT.

Marchez vout chemin ; et ne vou boutez pas en peine.

L'AUTEUR, *lisant.*

» Sans doute que vous irez voir ce soir l'*Embarras des*
» *Richesses!*..... Cela pourra se faire, Monsieur l'Abbé....
» De grace n'en dites point de mal. »

THIBAUT, *riant.*

Ah, ah, ah !

L'AUTEUR, *à part.*

Il rit : il faut que cet endroit l'ait frappé..... (*Haut.*) Eh ! bien, de quoi ris-tu ?

THIBAUT.

Ah ! ah ! je ris de ce sot Abbé qui viant justement s'adresser à vous pour vous prier de ne point dire do mal d'une chose que v' savez faite.

L'AUTEUR.

Tu ne ris que de cela ?... (*Bas.*) Je m'applaudissois déja. (*Il continue de lire.*) « De grace, n'en dites point de
» mal .... Eh ! quel intérêt prenez-vous à cela, Mon-
» sieur l'Abbé ? (*A Thibaut.*) Ecoute bien.

THIBAUT.

Je sis tout oreilles.

L'AUTEUR, *lisant.*

« C'est que l'auteur est un de mes amis .... L'au-
» teur est un de ses amis ! Voyons jusqu'où il poussera
» sa hardiesse..... Il vous a apparemment lu sa Piece,

» Monsieur l'Abbé!... Belle demande! Il me lit tout ce » qu'il fait.... Oh! le menteur fieffé!... .Eh! qu'en pen- » sez-vous, s'il vous plaît, Monsieur l'Abbé? .... A » vous dire la vérité, elle n'est pas trop bonne; ce n'est » pas grand'chose. »

THIBAUT.

Alle n'est pas trop bonne? Quoi! st'Abbé vous dit ça à vout nez, et vous ne li sanglez pas sus la gueule? Faut qu'ou soyez tarrblement endurant!

L'AUTEUR.

Eh! non, eh! non; ce n'est qu'une supposition: c'est moi qui lui fais dire cela.

THIBAUT.

Eh! que diable ne parlez-vous donc? Mais, si vous plaît, pourquoi li faire dire que vout ouvrage n'est pas grand chose? Je n'y comprends rian, moi.

L'AUTEUR.

C'est une modestie d'Auteur qui ne tire pas à conséquence.

THIBAUT.

Oh! par la morguenne, j'arés peur qu'on ne me prînt au mot.

L'AUTEUR.

Il n'y a rien à craindre; le public y est accoutumé, et il est trop indulgent pour se prévaloir de ces petits avantages.... Je continue.... (*Il lit.*) « Monsieur » l'Abbé, puisque vous avez eu la lecture de la nou- » velle Piece, oserai-je vous prier de m'en faire le cane- » vas, en deux mots.... Oui dà.... avec plaisir.... » Premiérement.

THIBAUT, *bâillant.*

Ah!

L'AUTEUR, *bas.*

Comme il bâille! (*Haut.*) Est-ce que tu ne trouves pas cela plaisant?

THIBAUT.

Si fait: ça est bien drôle; mais c'est que ça m'ennuie.

L'AUTEUR.

Comment donc?

THIBAUT.

Blaise m'avoit dit que des Comédrilles ça étoit si bouffon, que l'y avoit d'samoureux et puis d'samoureuses, qui disions tant de drôleries; et je n'y vois rian de tout ça ecite.

L'AUTEUR.

Mais ceci n'est pas une Comédie.

THIBAUT.

Qui que c'est done? Vous m'avez tantôt dit vous-même que c'en étoit une.

L'AUTEUR.

Ce que je te lis est le Prologue de la Comédie.

THIBAUT.

Et qui que c'est qu'un Prologue?

L'AUTEUR.

Le Prologue est une espece d'enfant perdu qu'on envoie reconnoître l'ennemi, et qui souvent en essuie le premier feu, ou, pour parler plus clairement, c'est un petit ouvrage que l'on fait précéder la Comédie,

dans lequel un Auteur cherche à se rendre favorable le Parterre.

THIBAUT.

C'est donc queuque Monsieu de vos amis que ce Parterre.

L'AUTEUR.

Bon ! à l'autre.

THIBAUT.

Vous mangez donc quequefois avé li.

L'AUTEUR.

Eh ! non, eh ! non. Le Parterre est une assemblée de gens d'esprit, qui sont les juges nés de toutes les Pieces nouvelles.

THIBAUT.

Si bian donc que, drés qu'ou leur arez flanqué de voute priambule par la filosomie, il admireront tout ce que vous leus chanterez ?

L'AUTEUR.

Non, vraiment ; ils siffleront ma Piece, s'ils la trouvent mauvaise.

THIBAUT.

Par la jarnonce ! ça étant, à quoi est donc bon vout Prologue ? ça ne sart donc à rian ?

L'AUTEUR, *bas.*

Il parle juste... (*Haut.*) Ton raisonnement me détermine. Je m'en vais trouver les Comédiens, et leur dire qu'il faut absolument qu'ils suppriment ce Prologue : il gâteroit tout. Je voudrois bien te lire ma Comédie ; mais il est près de quatre heures, et d'ailleurs comme on la joue aujourd'hui, il me seroit impossible de profiter

des

des avis que tu ne manquerois pas de m'ouvrir. Viens avec moi, je vais te faire placer.

THIBAUT.

Allons nous camper en rang d'oignons avec les autres. Voyez-vous, Monsieu, quoique je ne sois qu'un sot, lia plus d'esprit là dedans que dans la sarvelle de bian de grands Juges.

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA COMÉDIE.

PLUTUS, Dieu des richesses.
MIDAS, Financier.
SA FEMME.
PAMPHILE, Officier, Fils de Midas, et Amoureux de Florise.
CHRISANTE, Bourgeois d'Athenes, et Pere de Florise.
FLORISE, Fille de Chrisante, Amante de Pamphile.
ARLEQUIN, Jardinier, Amant de Chloé.
CHLOÉ, Paysanne, Maîtresse d'Arlequin.
TRIVELIN, Valet de Pamphile.
SOSIE, et autres Esclaves de Midas.
BRIARÉE, Procureur.
UN TAILLEUR.
SON GARÇON.
SUITE DE PLUTUS.
DANSEURS et MUSICIENS.

La Scene est à Athenes, vis-à-vis la maison d'Arlequin.

L'EMBARRAS DES RICHESSES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente une rue. On voit dans l'enfoncement la cabane d'Arlequin, et sur l'un des côtés, un Palais de Financier.*)

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul, botté, ayant un fouet à la main et une grande épée.*

AH ! je n'en puis plus ! je suis roué, je suis estropié, je suis écorché. La faim, la soif, le sommeil, la fatigue, tout me tourmente. Que le diable t'emporte, petit fripon d'amour ! toi, les amoureux, leurs maîtresses,. les chevaux de poste et moi-même. (*Il donne deux coups d'éperon et un coup de fouet.*) Bon ! j'ai pensé

me rompre le cou. Je croyois être encore sur cette maudite rosse, et je ne songe pas que je suis arrivé à Athenes. Mon pauvre esprit se perd. Eh! le moyen! Depuis six mois que Pamphile mon maître est devenu amoureux, il n'est plus pour moi de repos; toutes les nuits des sérénades, des bals. N'étoit-ce pas assez d'être officier, de plus, fils de financier, pour faire enrager un valet, sans être encore amoureux? Il y a un mois que nous partîmes pour la garnison. Je m'attendois à y dormir tout mon soul: Bon! m'a-t-il été seulement possible d'y fermer l'œil? Il me fit coucher dans sa chambre, et trente fois dans un moment il me crioit à pleine tête: Trivelin, Trivelin, ouvre la fenêtre; vois s'il est jour. Encore s'il avoit quelque sujet de s'alarmer; mais Florise l'aime: Chrisante, pere de la belle, approuve leur amour.... Tout cela me met dans une colere.... Allons la passer dans la cuisine sur quelque bouteille de vin.

SCENE II.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE, *en dedans.*

TRIVELIN!

TRIVELIN.

Monsieur!... Ah! voilà déja mon enragé de maître qui m'appelle.

PAMPHILE.

Trivelin !

TRIVELIN.

Monsieur !

PAMPHILE, *entrant.*

Où es-tu donc, misérable ! où es-tu donc ?

TRIVELIN.

Me voilà, Monsieur.

PAMPHILE.

Traître ! il y a une heure que je me tue de t'appeller, de tous les côtés... Comment ! tu n'es pas encore débotté ?

TRIVELIN.

Cela va être fait tout-à-l'heure.

PAMPHILE.

Non, tu iras comme cela. Ivrogne ! tu t'es amusé à boire à ton ordinaire.

TRIVELIN.

Eh ! Monsieur, nous ne faisons que descendre de cheval, et vous savez vous-même que depuis hier que nous partîmes du régiment, nous courons la poste à jeun.

PAMPHILE.

Te voilà bien malade, faquin ! je te conseille de te plaindre. Vîte, qu'on se dépêche de courir chez M. Chrisante, et de faire dire à la charmante Florise que je viens d'arriver à Athenes.

TRIVELIN.

Eh ! Monsieur, vous n'y songez pas ! A peine est-il jour : tout le monde dort encore ; et, je me donne au

diable, il n'y a que les chouettes et nous d'éveillés à Athenes.

PAMPHILE.

Point de réplique; fais ce que je te dis. Si, par hasard, on te pouvoit faire parler à cette belle, ne manque pas de lui faire un récit des tourmens que j'ai soufferts depuis que je suis éloigné d'elle; assure-la bien que mon plus grand plaisir a été de m'occuper de son aimable idée, et que je n'ai point cessé de te parler d'elle. Cours; je me rendrai chez elle au plus tôt. (*Il sort.*)

SCENE III.

TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, *seul.*

J'Y vais, Monsieur... Grace au ciel, je n'ai plus gueres à souffrir! Il ne revient ici que pour épouser sa maîtresse; et une petite dose de mariage apaise les fumées de l'amour... Mais j'entends quelqu'un qui chante.

ARLEQUIN, *chantant.*

Larela, larela, larela.

TRIVELIN, *à part.*

C'est lui-même.

ARLEQUIN, *appercevant Trivelin.*

Hom!... quelle bête est-ce-là?

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah; ah, ah! il a peur de mon équipage militaire.

ARLEQUIN.

Si tu avances...

TRIVELIN.

Quoi ! tu ne me reconnois pas, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'est Trivelin. Ah ! mon ami !... (*Il court pour l'embrasser; mais appercevant l'épée de Trivelin il recule.*) Ote donc ta grande épée, si tu veux que je t'embrasse.

TRIVELIN.

Voilà qui est fait.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami Trivelin ! Depuis quand es-tu donc à Athenes ?

TRIVELIN.

J'arrive tout présentement.

ARLEQUIN.

Es-tu toujours fort altéré ?

TRIVELIN.

Cela s'en va sans dire; et toi, toujours gai, joyeux ?

ARLEQUIN, *sautant.*

Toujours, mon enfant, toujours. Je suis bien aise de te voir. Que je t'embrasse encore.

TRIVELIN.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

T'es-tu bien diverti là-bas ?

TRIVELIN.

Pas mal. Je te conterai cela tantôt. J'ai maintenant à galoper pour mon maître; j'aurai bientôt fait, et ensuite je me rendrai à notre cabaret.

ARLEQUIN.

Va vîte; tu m'y trouveras. Je vais dire bon jour à Chloé, et puis je ne manquerai pas d'y aller.

TRIVELIN.

Dans un moment, je suis à toi. (*Il sort.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, *riant.*

AH! ah! ah! la drôle de chose que l'amour! Cela fait la moitié de l'ouvrage. Autrefois, quand il falloit tirer de l'eau pour arroser mes fleurs; je trouvois que la corde étoit si rude, et le puits si profond; mais depuis que j'aime Chloé, et que c'est pour lui faire des bouquets que je cultive mes fleurs, je n'ai qu'à toucher la corde du bout du doigt seulement, et cela vient tout seul. Oh! la plaisante chose que cet amour! Si je savois celui qui l'a inventé...

SCENE V.

CHLOÉ, ARLEQUIN.

CHLOÉ.

Bon jour, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh ! bon jour, ma chere Chloé, bon jour mon amour, ma rose, mon miel, mes macarons !

CHLOÉ.

Tu as été bien long-tems à venir aujourd'hui.

ARLEQUIN.

J'étois allé te chercher ce bouquet dans mon jardin : prends-le, ma chere Chloé ; il sent bon comme toi.

CHLOÉ.

Je t'ai attendu pendant une heure, et si-tôt que j'entendois quelqu'un chanter dans la rue, cela mettoit mon cœur dans un mouvement . . . et je disois : Ah ! voilà mon cher Arlequin ; mais aussi, quand je voyois que ce n'étoit pas toi, j'étois bien chagrine : je craignois qu'il ne te fût arrivé quelque chose. Vois combien je t'aime.

ARLEQUIN.

Cela est fort bien fait de m'aimer, ma chere Chloé ; car moi je t'aime, oui je t'aime de tout mon cœur. Mais d'où vient que tu es triste, qu'est-ce que tu as ?

CHLOÉ, *tristement.*

Je n'ai rien, Arlequin.

ARLEQUIN.

Si, tu as quelque chose... Tu pleures: tu vas me faire pleurer aussi. Il ne faut pas te chagriner, mon petit nez; il faut toujours se tenir gaillarde, rire, chanter... Dis donc ce que tu as..... Ta mere t'a querellée, n'est-ce pas?

CHLOÉ.

Non, au contraire; elle m'a dit qu'elle nous marieroit demain ensemble.

ARLEQUIN, *sautant de joie.*

Demain? oh! demain... Est-ce que cela ne te fait pas de plaisir?

CHLOÉ.

Si fait, Arlequin; cela m'en fait beaucoup.

ARLEQUIN.

Si cela te fait du plaisir, d'où vient que tu ne ris pas et que tu ne sautes pas de joie comme moi? Tu as du chagrin, je le vois; et tu me le caches.

CHLOÉ.

Il faut te l'avouer, mon cher Arlequin: j'entends dire de tous côtés que les hommes sont si trompeurs, que je crains que tu ne cesses de m'aimer. Arlequin, cela ne seroit pas honnête à toi de me planter là.

ARLEQUIN.

Moi? je cesserois de t'aimer! moi? je planterois là ma chere Chloé! Il faudroit que je fusse fou. Où est-ce que je pourrois trouver une autre fille, si belle, si bonne, si douce, et qui m'aime comme toi? Nulle part. Oh! ne t'embarrasse pas! nous serons demain

mariés. Allons donc, réjouis-toi ; cela est si drôle, le mariage !

CHLOÉ.

Hélas ! il peut encore arriver bien des choses jusqu'à demain. J'ai rêvé cette nuit que tu me quittois pour en aimer une autre. Ah ! mon cher Arlequin, si cela étoit, j'en mourrois de douleur.

ARLEQUIN.

Va, mon petit cœur, va, ne crains pas cela : je t'aimerai toute ma vie ; je te le jure. J'ai eu le même rêve de toi, moi. J'ai rêvé, cela est bien pis ; tu vas entendre : j'ai rêvé que tu étois mariée à un Monsieur, et que tu ne voulois pas seulement me regarder. Eh bien ! est-ce que cela me fâche ? Non, parce que je sais bien que tu ne pourrois jamais trouver un amant plus joli que moi, et qui t'aime tant.

CHLOÉ.

Ton rêve est un menteur, assurément, mon cher Arlequin. Moi, je me marierois à un autre ? Oh ! tu sais bien que je t'aime trop pour te faire cette peine-là. Je t'aime tant que si un beau Monsieur tout doré me disoit : Chloé, tu es bien aimable ; si tu veux m'aimer et m'épouser, je te donnerai de beaux habits, de belles garnitures, de beaux rubans, un beau char. Je lui dirois, non. J'aime mieux être la femme d'Arlequin, qui n'est qu'un Jardinier.

ARLEQUIN.

Fort bien. Et moi, tiens, si une Princesse . . . . . par exemple, Madame la République, étoit amoureuse de moi, et qu'elle me dît : Eh ! bon jour, le petit Arle-

quin; que tu es joli, que tu es charmant! Je lui dirois: cela est vrai, Madame; je suis un drôle de corps..... Je suis folle de toi.... Oh! Madame, je ne suis pas digne de rendre folle une si grande Princesse.... Car il faut parler honnêtement.

CHLOÉ.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Si tu veux te marier à moi, j'ai de si bon vin, de si bon fromage!... Je boirois son vin, je mangerois son fromage...

CHLOÉ.

Tu le mangerois, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ecoute donc... Et puis, quand j'aurois bu et mangé, je lui dirois: Allez au diable! vous êtes trop laide: j'aime mieux être le mari de Chloé... Cela est-il bien répondu?

CHLOÉ.

Il n'y a que ce fromage qu'il ne faudroit pas manger. Que je serois heureuse, mon cher Arlequin, si tu m'aimois toujours de même! Je serai bien charmée, je t'assure, quand nous serons mariés; je te verrai toute la journée, j'irai travailler avec toi dans ton jardin. Quand je suis loin de toi, je suis toujours rêveuse, triste, inquiete; tout m'ennuie, tout me déplaît.

ARLEQUIN.

Tout comme moi; mais aussi quand je te vois, je suis si content!...

CHLOÉ.

CHLOÉ.

Hai ! il faut déja que je te quitte, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu t'en vas déja ? Encore un petit moment : on n'a pas seulement le tems de te regarder.

CHLOÉ.

Je ne saurois; je le voudrois bien.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

CHLOÉ.

Je crains que ma mere ne me gronde.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que tu étois avec moi.

CHLOÉ.

Oh ! que je n'ai garde ! Ce seroit bien pis ! Elle m'a défendu de te parler que devant elle. Et moi, j'aimerois presqu'autant ne te point voir. Il me semble que ce que tu me dis ne me fait pas tant de plaisir quand ma mere y est; cela me rend toute honteuse.

ARLEQUIN.

Et moi, cela me rend comme un nigaud; je n'ai plus d'esprit pour te dire de jolies choses.

CHLOÉ.

Va, mon cher Arlequin, va travailler; je m'échapperai ce matin, et je t'irai voir dans ton jardin.

ARLEQUIN.

Tu y viendras?.... Ah !....

CHLOÉ.

Oui, Arlequin, j'irai. Adieu, mon ami.

ARLEQUIN.

Adieu, ma petite Chloé; adieu, mon petit bouchon. Ne manque pas, au moins, d'y venir.

CHLOÉ.

Non; je te le promets. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, *seul.*

CETTE fille-là est la meilleure fille du monde. Je serois avec elle toute ma vie, sans m'ennuyer: je ne suis jamais rassasié de la voir. Trivelin ne sera pas encore venu au cabaret; en l'attendant, je vais me divertir.

SCENE VII.

MIDAS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *chante, et pendant l'à* parte *que fait Midas, il danse, et chante souvent le dernier vers de l'air.*

VIVE mon joli jardin!
Soir et matin
J'y ris, j'y chante, j'y badine:
Ah! le favorable terrein!
La rose y croît sans épine.

MIDAS, *a part.*

Voilà mon chanteur. Quel gosier! Il faut que ce

drôle-là ait le diable dans le corps... Il m'est impossible d'y résister... Dès que l'aurore paroît, le bourreau commence son vacarme.... Quoi ! faudra-t-il toute ma vie avoir les oreilles étourdies de ce misérable ? Il faut, quoi qu'il en coûte, que je me procure du repos.... J'imagine un moyen qui peut-être me réussira.

ARLEQUIN.

La rose y croît sans épine.... Ah ! ah ! vous voilà, Monsieur Midas ?

MIDAS.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous divertir avec moi ?

MIDAS.

Me divertir avec toi ? moi !

ARLEQUIN.

Oui : est-ce que vous n'oseriez ?

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant, tu me fais pitié.

ARLEQUIN, *riant.*

Je vous fais pitié, ah ! ah ! ah ! les Maltôtiers ne sont pourtant gueres pitoyables. Pourquoi donc est-ce que je vous fais pitié ?

MIDAS.

Peux-tu être si joyeux, étant aussi malheureux que tu es ?

ARLEQUIN, *riant.*

Moi, je suis malheureux ? ah ! ah ! ah !

MIDAS.

Sans doute.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! vous me faites crever de rire.

MIDAS.

Que je plains ton aveuglement ! Quoi ! tu ne vois pas que tu menes une vie misérable ?

ARLEQUIN, *riant.*

Une vie misérable ? Ah ! ah ! le diable m'emporte si je l'aurois jamais cru ! Je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne souhaite rien ; et vous appellez cela une vie misérable ? Ah ! ah ! ah ! voilà pourtant un bon malheur. Voyons donc votre bonheur à vous ?

MIDAS.

Quelle comparaison ! Je suis riche, moi, j'ai de belles terres qui me rapportent de quoi vivre.

ARLEQUIN.

C'est être riche, cela ?

MIDAS.

A ton avis ?

ARLEQUIN, *riant.*

Je suis donc riche aussi, moi ? Ah ! ah ! ah !

MIDAS.

Toi ! riche ? Eh ! tu te moques !

ARLEQUIN.

Eh ! vraiment oui, je le suis. N'ai-je pas mon petit jardin qui me rapporte aussi de quoi vivre ? Il a nourri tous mes peres ; il me nourrira tout de même : je suis si content de l'avoir.

MIDAS.

Sache, mon cher Arlequin, que la plus petite de mes terres vaut vingt jardins comme le tien.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me feroit quand mon jardin seroit aussi grand que tout le monde? Il m'auroit peut-être coûté à avoir beaucoup de peine, ou quelque mauvaise action.

MIDAS, *à part.*

Qu'entend-il par-là? Voudroit-il dire....

ARLEQUIN.

Et puis, en serois-je plus grand, plus beau, plus joyeux; en mangerois-je davantage? Non. Si petit qu'il est, il en nourriroit encore deux avec moi. Mais, vous, comment faites-vous donc? Vous êtes donc bien gourmand pour manger tant de terres? En bonne cause que vous êtes tous les jours quatre heures à table! Petit comme vous êtes, où mettez-vous donc tout cela?

MIDAS.

Tout ce que mes terres me rapportent n'est pas pour ma table; j'en réserve une partie pour mes plaisirs, une autre pour....

ARLEQUIN.

Pour vos plaisirs! Ah! ah! ah! vous achetez donc vos plaisirs? Ah! ah! ah! Les miens ne me coûtent rien; et si, du matin au soir, je chante, je ris, je saute.

MIDAS, *à part.*

Je n'en aurai point de raison de ce côté-là.

ARLEQUIN.

C'est encore un héritage que j'ai reçu de mes peres que ma bonne humeur.... Je me marierai demain avec Chloé, et si-tôt que j'aurai des enfans, je leur ferai part de cet héritage-là : vous les entendrez chanter, je vous en réponds !

MIDAS, *bas.*

Ah ! je suis perdu! Mais changeons de batterie.... (*Haut.*) Viens, mon cher Arlequin, je veux faire quelque chose de toi ; viens demeurer chez moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi faire ?

MIDAS.

Je te donnerai une place parmi mes Commis.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que vos Commis?.... Ah ! sont-ce ces gens qui sont toute la journée attachés devant une table, et qui disent toujours : cinq et cinq sont dix ?

MIDAS.

Justement.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne veux point de ces galeres-là.

MIDAS.

Quoi ! tu trouves cela plus fatigant que de labourer ton jardin du matin au soir ?

ARLEQUIN.

Oui ; car en travaillant je songe toujours à ma chere Chloé, et je chante.

MIDAS.

Arlequin, tu ne sais pas ce que tu refuses. Le

parti que je te propose est le chemin le plus court pour devenir grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Grand Seigneur? Vos Commis sont donc apprentis grands Seigneurs?

MIDAS.

Sans contestation.

ARLEQUIN.

Cet apprentissage-là est-il bien long et bien difficile?

MIDAS.

Non; en peu de tems on y parvient. Il n'est même pas nécessaire d'avoir de l'esprit: il ne faut qu'une conscience aisée.

ARLEQUIN.

Vous êtes grand Seigneur, vous?

MIDAS.

Oui.

ARLEQUIN, *riant.*

Vous autres grands Seigneurs, vous avez des mines bien bouffones. Dites-moi, qu'est-ce que le métier de grand Seigneur?

MIDAS.

Peste de l'homme! Ce n'est pas un métier, c'est une qualité.

ARLEQUIN.

Une qualité.... Et comment fait-on pour la faire?

MIDAS.

Quel galimathias! Il ne faut rien faire.

ARLEQUIN.

Rien du tout ?

MIDAS.

Non. (*A part.*) J'aimerois mieux parler à une statue.

ARLEQUIN.

Cela est donc bien ennuyeux d'être toujours comme cela ? (*Il ouvre la bouche sans parler, et équarquille les mains.*) Oh ! je ne gagnerois pas ma vie à cette qualité-là ; je ne pourrois jamais la faire. J'aime à aller, à venir et à faire toujours quelque chose, moi. Mais les grands Seigneurs vivent-ils plus long-tems que les autres ?

MIDAS.

Mais.... non. (*A part.*) Quelle diable de question !

ARLEQUIN.

A quoi sert donc cette grande Seigneurie ? J'aime tout autant rester Jardinier comme je suis.

MIDAS.

Mais quand nous avons la moindre maladie....

ARLEQUIN.

Maladie ? ah ! il faut que ce soit votre gourmandise, les plaisirs que vous achetez, et votre fainéantise qui vous apportent des maladies, car mes peres, ni moi n'en avons jamais eu. Eh ! bien, quand vous avez de vos maladies, que faites-vous donc ?

MIDAS.

Tout d'un coup des Médecins de toutes les couleurs....

ARLEQUIN.

Ah! les Médecins! Ce nom-là m'a fait grande peur. C'est apparemment une grosse maladie : on en meurt, n'est-ce pas?

MIDAS.

Eh! non, eh! non, les Médecins sont....

ARLEQUIN.

C'est donc là votre vie heureuse, à vous, de manger plus que trente autres, d'être un fainéant, d'avoir des maladies et des Médecins? Ah! ah! ah!

MIDAS.

Mais....

ARLEQUIN.

Adieu, adieu. Je suis bien sot d'écouter tous vos contes; vous me faites perdre mon tems. Pendant que je suis à entendre vos raisonnemens, je ne me divertis pas. Adieu; gardez votre bonheur pour vous : j'aime mieux mon malheur à moi.... (*Bas.*) Allons trouver Trivelin dans le cabaret. (*Il s'en va en chantant.*)

SCENE VIII.

MIDAS, *seul.*

Que ce drôle-là est heureux!.... Maudite ambition! maudite soif de l'or, pourquoi m'avez-vous tiré de l'heureuse obscurité où je suis né? je goûterois tous les jours, comme cet homme, mille plaisirs innocens,

et je passerois les nuits sans trouble et sans inquiétudes.... O Plutus ! reprenez les richesses que vous m'avez données, ou faites-m'en jouir plus tranquillement.

SCENE IX.

MIDAS, SA FEMME, PAMPHILE.

Madame MIDAS.

A MOI, ici, Dave, Silvain, Sosie, que l'on courre après Arlequin, et qu'on me l'assomme. .. (*A son mari.*) Comment ! Monsieur, vous êtes-là les bras croisés et vous ne m'avez pas défaite de ce misérable qui trouble tous les jours mon repos ?

MIDAS.

Et que vouliez-vous que je lui fisse, ma chere femme ?

Madame MIDAS.

Ce que je voulois qu'il lui fît !.... Hélas ! il falloit le caresser, le remercier, le récompenser de la bonté qu'il a de venir tous les jours m'éveiller, et me fendre la tête de ses chansons ; il falloit le prier de me continuer une pareille aubade. Cela vous divertit apparemment ?

PAMPHILE.

Mais, ma mere....

Madame MIDAS.

Taisez-vous, vous. J'enrage de voir que malgré toutes les peines que je me suis données pour faire de vous un joli homme, vous ne soyiez qu'un sot comme votre pere.

MIDAS.

Quelle femme !

PAMPHILE.

Mais avec votre permission, ma mere....

Madame MIDAS.

Allez, allez, laissez-nous, allez auprès de votre Florise : c'est tout ce que vous savez faire. Dépêchez-vous de l'épouser et de retourner à votre Régiment. Allez donc, vous dis-je ; j'ai bien affaire de votre figure ici.

(*Pamphile sort.*)

SCENE X.

MIDAS, SA FEMME, SOSIE.

Madame MIDAS.

Que je suis malheureuse, avec de la beauté, quelque jeunesse, de l'esprit et des sentimens, d'être l'épouse d'un homme fait comme cela !.... Sosie, Sosie !

SOSIE, *en dedans.*

Madame.

Madame MIDAS.

Viendras-tu, petit coquin ?

SOSIE.

Me voilà, Madame.

Madame MIDAS.

Vîte, va me chercher le Juge du quartier; qu'il vienne, qu'il accourre.

MIDAS.

Le Juge du quartier, ma mie?

Madame MIDAS.

Oui, le Juge du quartier.

MIDAS.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

Madame MIDAS.

Pour me faire faire justice, puisque vous n'avez pas l'esprit de me la rendre vous-même. Je veux qu'on m'enferme Arlequin.

MIDAS.

Vous n'y songez pas, le cas n'est pas assez grave.

Madame MIDAS.

Comment, merci de ma vie! n'est-ce donc rien à votre avis, que d'éveiller tous les jours une femme comme moi? Je suis obligée de courir le bal et les assemblées tant que la nuit dure; quand voulez-vous donc que je repose, s'il m'est impossible de le faire le long de la journée? suis-je de fer? C'est trop peu que de l'enfermer, je veux le faire pendre, le traître qu'il est! Toutes les femmes d'Athenes me prêteront main-forte: comme elles menent la même vie que moi, elles sont intéressées dans cette affaire. De plus, j'ai deux jeunes

jeunes Sénateurs à qui tous les soirs je fais la leçon à ma toilette; je suis sûre de leurs suffrages. (*A Sosie.*) Quoi! tu n'es pas encore parti?

SCENE XI.

PLUTUS, MIDAS, SA FEMME, SUITE DE PLUTUS, SOSIE.

PLUTUS, *à Sosie.*

ARRÊTE.... (*A Midas.*) Et vous, reconnoissez Plutus, qui vous a comblé de biens, et qui vient encore travailler à votre tranquillité.

MIDAS.

Ah! Seigneur!

Madame MIDAS.

L'injure étoit trop criante, et je savois bien que les Dieux étoient trop galans pour souffrir plus long-tems une femme comme moi exposée aux insultes d'un misérable.

PLUTUS.

Rentrez chez vous. L'ennemi de votre repos s'avance: je l'entends; et je vais vous en venger dans le moment.

Madame MIDAS.

De grace, Seigneur Plutus, ne lui faites point de quartier. (*Elle sort avec son mari et Sosie.*)

SCENE XII.

PLUTUS, ARLEQUIN, Suite de Plutus.

PLUTUS, *bas.*

Le voilà; il faut jouer d'adresse.

ARLEQUIN, *entrant en chantant.*

La la la.... Trivelin n'est pas venu dans le cabaret; j'ai bu un coup tout seul, et je m'en vais travailler dans mon jardin, en attendant que Chloé y vienne... (*Les violons jouent un prélude.*) Des violons! des violons!

PLUTUS.

Viens, Arlequin, viens te divertir avec nous.

ARLEQUIN.

Très-volontiers; je le veux bien. Mais qui êtes-vous?... (*A part.*) La drôle de figure!

PLUTUS.

Je suis un Dieu.

ARLEQUIN.

Etes-vous Jupiter?

PLUTUS.

Non; je suis Plutus, le Dieu des richesses.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si je vous connoissois!

PLUTUS.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

(*A part.*) J'aime ce Dieu : il est de bonne humeur. (*Haut.*) Y a-t-il long-tems que vous êtes Dieu?

PLUTUS.

Oui; mais cependant je suis une divinité plus moderne que les autres.

ARLEQUIN.

Ne seriez-vous point un Dieu venu dans une nuit comme un champignon?

PLUTUS.

Quoique je sois le plus moderne des Dieux, cela n'empêche pas que je ne sois celui qui reçoit le plus de vœux des mortels. Autrefois les Temples des Dieux étoient remplis d'hommes qui leur demandoient la probité, la force, la constance, la science; les femmes venoient leur demander la chasteté, la modestie, l'amour pour leurs maris, l'attachement pour leur ménage, la sincérité; on y voyoit ruisseler le sang des victimes qu'on leur immoloit; mais, depuis que j'ai eu des titres de divinité, il y a bien eu du changement: l'herbe croît sur leurs autels, et tandis que je suis tout enfumé d'encens, j'ai le plaisir de voir qu'on n'en brûle presque pas un grain en leur honneur.

ARLEQUIN.

Mais comment diable ont-ils été assez sots pour recevoir parmi eux une fine mouche qui leur escroque toutes leurs pratiques?

PLUTUS.

A te dire le vrai, mon cher Arlequin, la chose n'a pas été bien facile : le Destin étoit mon juge, et j'avois

contre moi tous les Dieux; mais j'avois toutes les Déesses dans ma manche. Tu vois par-là que j'ai toujours eu le droit de plaire au beau sexe. Vénus se mit à leur tête; et quand on est riche, et qu'on a de pareilles solliciteuses, on a toujours bon droit.

ARLEQUIN.

Oh! il n'y a point moyen de tenir contre ces avocats-là; ils ont de certaines petites mines si appétissantes....

PLUTUS.

Bien plus, Jupiter devint amoureux de la belle Danaé; et, comme il avoit besoin de moi pour s'insinuer dans la Tour d'airain où cette Princesse étoit enfermée, il prit mon parti, et y entraîna avec lui Mercure et l'Amour: ce dernier s'en est bien mordu les pouces depuis.

ARLEQUIN.

L'Amour! et pourquoi donc?

PLUTUS.

Avant que je fusse Dieu, ce n'étoit que par une constance ennuyeuse, et par une tendresse infinie qu'un amant touchoit le cœur de sa maîtresse.

ARLEQUIN.

Et à présent donc?

PLUTUS.

A présent? Ah! ah! ah! tiens, on fait l'amour comme quand on veut prendre une maison à loyer; on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maison-là est drôle, je crois que je m'y plairai, on se débat du prix, on en convient, on passe le bail, on s'y loge, et dès le lendemain on voudroit en déménager.

ARLEQUIN.

C'est que quand on vient pour louer cette maison, il y a de beaux meubles, de belles tapisseries qui en cachent tous les défauts; mais quand on s'y loge, il n'y a plus que les quatre murailles, et pour lors on voit que le dedans ne vaut rien.

PLUTUS.

Revenons à mon histoire. Quand j'eus Jupiter de mon côté, le Destin prononça un arrêt en ma faveur, et je n'eus plus pour adversaires que Mars, le Dieu des Guerriers, et Apollon, le Dieu des Poëtes. Mars faisoit le diable à quatre dans le Ciel; il me menaçoit de me faire sauter par les fenêtres : Apollon fit une satyre contre moi, où il disoit que j'étois un misérable fils de la Terre, sans éducation, sans esprit, sans délicatesse.

ARLEQUIN.

Etes-vous raccommodé avec eux ?

PLUTUS.

Non, notre inimitié sera éternelle. Mars ne s'en soucie guere; quand ce Dieu va faire quelque campagne, Vénus a soin de son équipage : d'ailleurs, il a le privilége de ne point payer ses dettes. Mais Apollon en enrage bien! il a fait plusieurs tentatives pour faire sa paix avec moi : il a composé des vers en mon honneur; mais, comme je n'entends rien à tous ces rogatons-là, je l'ai laissé chanter, tant qu'enfin las de se morfondre dans mon antichambre, il s'est remis de plus belle à déclamer contre moi, jusqu'à dire que j'étois la source de tous les maux.

ARLEQUIN.

A qui en a ce belître-là, de mal parlèr d'un Dieu qui est si bon diable ?

PLUTUS.

Va, Arlequin, laisse-le dire, il est assez puni d'être brouillé avec moi. Tout ce qu'il dira ne me fera pas grand tort ; les mortels ont trop appris à connoître ce que je vaux.

ARLEQUIN.

A propos, Seigneur Plutus, dans quel pays sont donc vos temples ?

PLUTUS.

Je laisse aux autres Dieux ces magnifiques édifices que tu vois ; pour moi, l'Univers est mon temple : j'ai des autels dans les cœurs de la plupart des hommes ; j'en ai dans celui de la Coquette, dans celui du Magistrat, dans celui du Financier ; que sais-je ? peut-être dans celui du Philosophe. Çà, mon cher Arlequin, je veux que tu sois un de mes adorateurs. (*Plutus donne à Arlequin une urne dorée.*) Tiens, voilà un trésor que je te donne.

ARLEQUIN, *avec étonnement.*

Oh ! la belle chose ! Comment l'appellez-vous ?

PLUTUS.

Un trésor.

ARLEQUIN.

Un trésor ! . . . . Le beau nom ! A quoi cela est-il bon ?

PLUTUS.

A toutes choses. Que j'en donne autant au premier

faquin, j'en fais un homme d'importance ; d'un misérable, j'en fais un honnête homme; d'un stupide, j'en fais un bel esprit.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un bel esprit ?

PLUTUS.

Un bel esprit ? ... c'est un homme qui fait des livres.

ARLEQUIN.

Ah ! que je serai aise d'en faire aussi ! Je ferai de si beaux almanachs ! .... ils ne seront pas comme ceux qu'on vend : ces ignorans-là apportent toujours de la pluie. Oh ! bien, moi, je n'y mettrai que du beau tems, et je ferai faire si chaud pendant l'hiver, qu'on s'ira baigner.

PLUTUS.

Qu'est-ce qu'un homme à qui je ne donne point de mes faveurs ? un misérable, un...

ARLEQUIN.

J'étois donc comme cela, moi ?

PLUTUS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh ! l'honnête homme de Dieu ! que je vous suis obligé de m'ôter tous ces vices-là... A propos, je vous prie de ma noce.

PLUTUS.

De ta noce ! et qui est-ce que tu épouses ?

ARLEQUIN.

Chloé ; un charmant petit minois qui demeure-là.

PLUTUS.

Y songes-tu, mon cher Arlequin, d'épouser une fille qui n'a point de bien ? Je ne souffrirai jamais cela ; il te faut une maîtresse riche.

ARLEQUIN.

Oh ! mais, j'aime bien Chloé, et nous étions tous deux petits comme cela, que nous nous aimions déja.

PLUTUS.

Tu te moques. Apprends qu'un galant homme, quand il se marie, ne consulte que son intérêt, sans s'embarrasser de l'amour.

ARLEQUIN.

Oh ! oui ; mais j'ai juré que j'aimerois toujours Chloé, et que je l'épouserois.

PLUTUS, *riant.*

Que tu es simple avec tes scrupules ! Va, les sermens amoureux n'obligent à rien.

ARLEQUIN.

Vous avez beau dire, j'aime trop Chloé : je ne veux jamais la quitter.

PLUTUS.

Je saurai bientôt de tes nouvelles là-dessus. Mais j'ai encore une chose à te dire.

ARLEQUIN.

Dites.

PLUTUS.

J'ai de deux sortes d'adorateurs ; les uns ne m'aiment que par rapport aux plaisirs et aux honneurs que mes faveurs leur procurent : ils sont toujours prêts à les

répandre à droite et à gauche ; ils appellent cela grandeur d'ame.

ARLEQUIN.

Ce sont des ingrats, n'est-ce pas?

PLUTUS.

Assurément. Mais j'ai aussi de bonnes ames, zélées pour mon culte, qui ne m'aiment que par rapport à moi. Ces gens-là ne sont pas plus satisfaits que quand ils contemplent dans leur coffre-fort mes bienfaits : pour les conserver, il n'est ni sermens, ni parjures, ni crimes qui leur coûtent ; et plutôt que de perdre la moindre de mes bonnes graces, ils se laisseroient égorger et mourir de faim. C'est à toi, mon cher Arlequin, à voir si tu veux, en imitant ces derniers, gagner de plus en plus ma bienveillance.

ARLEQUIN.

Oui, oui. (*Bas.*) Je vais enterrer cela dans mon jardin ; ne le dites pas, au moins !

PLUTUS.

Ne crains rien... (*A sa Suite.*) Allons, mes enfans, divertissez Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, divertissez-moi.

On danse.

DEUX SUIVANS DE PLUTUS *chantent ensemble.*

Heureux Arlequin,
Que ton destin
Est digne d'envie !
Plutus prévient tes desirs,

Tu vas voir couler ta vie
De plaisirs en plaisirs.

UNE VOIX.

Quand Plutus nous aime,
Que notre sort est doux !
Tous les Dieux, jusqu'à l'Amour même,
Sont pour nous.
Heureux Arlequin, &c.

On danse.

VAUDEVILLE.

TOUS LES DEUX.

L'amour n'est plus comme au vieux tems,
Un roman de longue lecture.
Souvent dix tomes rebutans
Ne concluoient pas l'aventure;
Mais, à l'usage des Traitans,
Plutus l'a réduit en brochure.
Turelure lure, ton, ton, ton, &c.

PLUTUS.

Dans l'univers tout suit mes loix ;
Je tourne à mon gré la nature :
Pour ayeux je donne des Rois
A la plus abjecte roture.
De Thémis je regle la voix,
Pour favoriser l'imposture.
Turelure, &c.

ARLEQUIN.

Vieilles qui voulez plaire encor,
Malgré votre antique figure,
Choisissez-moi : c'est un trésor
Qu'un nigaud de mon encolure;
Mais commencez par parler d'or:
Sans cela point d'amour, j'en jure.
Turlure lure, &c.

PLUTUS.

Adieu, Arlequin. Si tu m'es fidele, tu recevras bientôt de moi de nouveaux bienfaits. (*Il sort avec sa Suite.*)

ARLEQUIN, *seul.*

Serviteur, M. Plutus... Ah ! mon cher trésor, que je suis aise de t'avoir ! Mais, pourtant, je suis fâché d'avoir dit à Plutus que j'allois le mettre dans mon jardin : s'il alloit venir lui-même me le prendre ? Je sais bien ce que je vais faire; je vas l'enterrer dans ma cave... Ah ! mon joli trésor !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAMPHILE, FLORISE, TRIVELIN.

PAMPHILE.

NON, belle Florise, je ne saurois vous exprimer les tourmens que l'absence m'a fait souffrir.

FLORISE.

Pamphile, les peines que j'ai ressenties me font aisément juger des vôtres.

PAMPHILE.

Que Trivelin vous dise l'état où j'étois.

TRIVELIN.

Cela est vrai, Mademoiselle; on prenoit mon maître pour un fou.

PAMPHILE.

Tais-toi, impertinent!... Qu'il est cruel à un amant bien épris de se voir loin de ce qu'il aime! il n'étoit pour moi ni plaisir, ni repos.

TRIVELIN.

Oh! pour cela, j'en suis témoin; toutes les Dames de la garnison étoient folles de mon maître. Si vous saviez les petites mines et les petites façons qu'elles faisoient

faisoient pour l'accrocher; mais, malgré tout cela, il n'a pas seulement daigné les regarder. J'en enrageois assez, car elles avoient de jolies soubrettes qui mouroient d'envie de m'en conter.

PAMPHILE.

J'attends qu'il plaise à M. Trivelin de me laisser parler.

TRIVELIN.

Voilà le grand-merci : on plaide sa cause...

PAMPHILE.

Encore... Que deviendrois-je, charmante Florise, si j'étois encore obligé de m'éloigner de vous ?

FLORISE.

Ne me parlez point de cette séparation, Pamphile : j'y entrevois des chagrins qui m'ôtent tout le plaisir que j'ai de vous voir ; mais enfin que prétendez-vous faire ?

PAMPHILE.

Vous demander à votre pere, le presser, le conjurer de couronner mon amour... Qu'avez-vous ? Vous me semblez interdite ! Que faut-il que je pense ? Ma résolution vous déplairoit-elle ? ne m'aimeriez-vous plus ?

FLORISE.

Ah ! Pamphile ! que vous connoissez mal mon cœur, de le croire capable de changer pour vous ! Non, je suis toujours la même... mais...

TRIVELIN, *à part.*

Voilà un mais qui nous jouera quelque mauvais tour.

PAMPHILE.

De grace ! achevez ; cette incertitude m'accable.

FLORISE.

Je crains que mon pere n'y donne pas les mains si facilement.

PAMPHILE.

Que vous m'alarmez, adorable Florise! Votre pere vous auroit-il dit quelque chose? Sur quoi fondez-vous vos soupçons? Parlez, qu'avez-vous apperçu?

FLORISE.

Peut-être je m'effraye sans sujet; mais je trouve que mon pere, depuis quelque tems, est devenu rêveur: il affecte de ne me plus parler de vous. Ah! Pamphile! s'il m'alloit défendre de vous voir.

PAMPHILE.

Y pourriez-vous consentir?

FLORISE.

Que voudriez-vous que je fisse?

PAMPHILE.

Au moins, promettez-moi, belle Florise, que votre cœur sera toujours à moi.

FLORISE.

Remenez-moi au logis, Pamphile; peut-être serons-nous plus heureux que nous ne l'espérons.

PAMPHILE.

Allons: ensuite je chercherai votre pere; je lui étalerai toute ma tendresse, je ferai agir auprès de lui mes prieres et mes larmes, je n'épargnerai rien pour le rendre favorable. Heureux, belle Florise, si, avec tout cela, j'étois assuré de vous obtenir!

(*Il sort avec Florise.*)

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, *à part.*

Les voilà bien embarrassés... Allons voir si Arlequin seroit d'humeur à boire un coup. Je n'ai pas pu l'aller joindre tantôt, comme je le lui avois promis.... Mais le voici.

ARLEQUIN, *sortant de sa maison, qu'il ferme soigneusement, et venant tristement sur le Théatre, le chapeau sur les yeux.*

Ouf!

TRIVELIN, *courant à lui.*

Ah! Arlequin, mon ami....

ARLEQUIN, *brusquement.*

Qu'est-ce que ce gros animal-là? Tu as bien le cœur en joie.

TRIVELIN.

Comment?

ARLEQUIN.

Passe ton chemin... Ce brutal-là...

TRIVELIN.

Je viens pour boire avec toi.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas soif, moi.

TRIVELIN.

Je sais pourtant où il y a de bon vin.

ARLEQUIN.

Je ne bois plus que de l'eau.

TRIVELIN.

Si tu en avois goûté...

ARLEQUIN.

Tu feras bien de l'aller boire, et de me laisser en repos.

TRIVELIN.

Quelle mouche t'a donc piqué? toi qui étois toujours de si bonne humeur?

ARLEQUIN.

Je veux être comme il me plaît, moi : c'est ma volonté. Qu'as-tu à dire à cela?

TRIVELIN.

Tu te fâches? tant pis pour toi. Tu te défâcheras à ton aise. (*Il sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

CES drôles-là.... Il semble qu'on soit toujours obligé d'aller boire avec eux, et qu'on n'ait rien à faire et à songer que cela. Je me soucie bien de son vin ; il seroit bien aise de me tenir dans le cabaret... Bois, Arlequin. Ah! le bon vin! A ta santé, à tes amours, de tout mon cœur. Réveille-toi... Il m'enivreroit comme cela, et puis il viendroit prendre ce que j'ai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, CHLOÉ.

CHLOÉ.

EH vîte ! mon cher Arlequin, eh vîte !

ARLEQUIN.

Eh bien ! eh bien ! (*Bas.*) Voilà déja l'autre : on ne peut pas être un moment en repos.

CHLOÉ.

Il y a une heure que je te cherche, mon enfant : j'ai couru à ton jardin ; mais je ne t'y ai point trouvé. Est-ce que tu n'y as pas encore été travailler ?

ARLEQUIN, *froidement.*

Non.

CHLOÉ.

Viens vîte avec moi.

ARLEQUIN.

Où ?

CHLOÉ.

Chez Galatée. C'est aujourd'hui le jour de sa naissance : il y a des violons : on y danse, et nous y danserons aussi. Allons, viens donc... Est-ce que cela ne te fait pas de plaisir ?

ARLEQUIN.

Vas-y, si tu veux.... pour moi, je n'ai pas envie de danser.

CHLOÉ.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN, *boitant.*

Je suis boiteux.

CHLOÉ.

Tu es boiteux ? Le pauvre Arlequin ! Va, mon ami, ce ne sera rien... Viens, tu chanteras.

ARLEQUIN, *parlant en enrhumé.*

Je suis enrhumé.

CHLOÉ.

Tu es enrhumé ? J'en suis bien fâchée, Arlequin.... Viens toujours, tu verras les autres; cela te réjouira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems : adieu.

CHLOÉ, *le retenant.*

Quoi ! tu me quittes déja, mon cher Arlequin ? Est-ce que tu ne me vois pas ? je suis ta chere Chloé.

ARLEQUIN.

Si fait... si fait... Diantre !...

CHLOÉ.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela, sans me dire un seul mot ?

ARLEQUIN, *brusquement.*

Eh ! que diable veux-tu que je te dise ?

CHLOÉ.

Ce que tu as coutume de me dire; ce que tu me disois encore ce matin, que tu me trouves belle, que tu m'aimes bien, et que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois : je ne saurois toujours recommencer la même chanson.

CHLOÉ.

Redis-le moi encore, mon cher Arlequin ! Je suis si charmée quand j'entends cela de ta bouche !... De si douces paroles sont toujours nouvelles, quand elles sont dites par ce qu'on aime... Allons donc, je t'en prie, fais-moi ce petit plaisir.

ARLEQUIN.

Eh bien oui ! eh bien oui ! Chloé, tu es belle, et je t'aime toujours. Voilà qui est fait : es-tu contente à présent ?

CHLOÉ.

Tu as quelque chagrin, mon cher Arlequin ! Qu'est-ce qui t'a fait de la peine ? Ouvre ton cœur à ta chere Chloé : tu trouveras dans le sien toute sorte de consolation. Tu sais combien tout ce qui te touche m'est sensible ? Allons, Arlequin, de grace ! confie-moi le sujet de ton inquiétude.

ARLEQUIN, *impatiemment.*

Ah !... Va, Chloé, va ; laisse, laisse-moi ! je te dirai cela une autre fois ; j'ai quelque chose en tête... Tu me fatigues...

CHLOÉ.

Je m'en vais, Arlequin. Je vois bien que je t'incommode : tu voudrois que je fusse bien loin. Adieu ; je reviendrai tantôt te voir.... Dis-moi donc adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Chloé ; adieu, adieu.

CHLOÉ, *à part.*

Que je suis malheureuse de voir comme cela Arlequin ! Lui aurois-je fait quelque peine sans le savoir ?

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, *seul.*

Irai-je travailler, ou bien n'irai-je pas ? Que diable faut-il que je fasse ? Cela est bien embarrassant. Si j'y vas, les voleurs viendront qui m'emporteront mon trésor ; et puis, je ne suis plus en train de travailler. Il vaut mieux que je reste dans ma maison.... Oui.... Mais aussi il y a de sottes gens dans cette ville qui examinent tout ce que l'on fait ; s'ils ne me voient plus travailler, ils ne manqueront pas de dire : Ah ! ah ! Arlequin ne cultive plus son jardin ; c'étoit pourtant cela qui le nourrissoit : comment fait - il donc pour vivre ? Il faut qu'il ait un trésor... (*Haussant la voix.*) Vous en avez menti, entendez-vous ?... Il me semble que tout le monde l'a déja deviné ; car on me regarde, et on m'ôte son chapeau dans les rues.

SCENE VI.

CHRISANTE, ARLEQUIN.

CHRISANTE, *à part, pendant qu'Arlequin rêve.*

VOILA Arlequin. Toutes les fois que je le vois, je suis déchiré de mille remords. Il y a quinze ans qu'un de ses oncles, mourant en Afrique où j'étois pour lors, me confia pour son neveu Arlequin d'assez gros biens qu'il y avoit amassés. Mais, peu après, le dérangement qui survint dans mes affaires fit que je ne pus me résoudre à m'en dessaisir; aussi, depuis ce tems-là, je sens jour et nuit les reproches de ma conscience. Pour les apaiser, le meilleur moyen est d'en faire mon gendre... Serviteur, Arlequin.

ARLEQUIN, *à part, avec étonnement.*

Serviteur, Arlequin!... (*Haut.*) Je suis le vôtre, M. Chrisante.

CHRISANTE.

Comment vous portez-vous, mon ami?

ARLEQUIN.

(*Bas.*) Comment vous portez-vous, mon ami? Ah! (*Haut.*) Fort bien; je n'ai pas le sou.

CHRISANTE.

Je suis charmé de vous voir. Que je vous embrasse.

ARLEQUIN.

Haï! haï! haï!

CHRISANTE.

Est-ce que je vous fais mal ?

ARLEQUIN.

(*Haut.*) Non. (*Bas.*) Il m'embrasse pour m'étrangler.

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

ARLEQUIN.

Je dis que je suis pauvre, et que vous m'embrassez.

CHRISANTE.

Allez, allez, ne vous mettez pas en peine; je vais faire une chose pour vous... Çà, je gage que vous ne devineriez jamais ce qui m'amene ici ?

ARLEQUIN, *bas.*

Ah ! je le devine trop bien ! ce drôle-là a le nez bon; il aura senti que j'ai un trésor.

CHRISANTE.

Je vous ai toujours aimé.

ARLEQUIN, *bas.*

Et moi, je te hais comme la peste.

CHRISANTE.

Vous êtes si honnête homme !...

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, je suis un misérable.

CHRISANTE.

Si sage !...

ARLEQUIN.

Cela n'est pas vrai.

CHRISANTE.

Si bon !...

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, M. Chrisante.

CHRISANTE.

Si...

ARLEQUIN, *lui bouchant la bouche.*

Eh ! non, non, non, vous dis-je ! (*Bas.*) Le diable d'homme ! voilà des douceurs qui me coûteront bon.

CHRISANTE, *bas.*

Sa simplicité est divertissante... (*Haut.*) Ecoutez un instant, Arlequin, vous n'en serez pas fâché.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous à me dire ?

CHRISANTE.

Je veux vous donner une femme.

ARLEQUIN.

Une femme ? Que vous ai-je fait, M. Chrisante, pour me vouloir faire un si méchant présent !

CHRISANTE.

Eh ! là, là, doucement. Vous ne savez pas quelle est la femme que je veux vous donner. Çà, me connoissez-vous ?

ARLEQUIN.

Oui... (*Bas.*) J'en enrage bien de te connoître !

CHRISANTE.

Savez-vous quelles sont mes facultés ?

ARLEQUIN.

Vos facultés ?

CHRISANTE.

Oui ; mon bien ?

ARLEQUIN.

On dit que vous en avez beaucoup; mais qu'est-ce que tout cela me fait à moi?

CHRISANTE.

Patience, patience... Et ma fille, la connoissez-vous? Hein?... une personne bien faite, belle, là... qui me ressemble.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai jamais vu de belle fille qui vous ressemble.

CHRISANTE.

Je vous la ferai voir tantôt.

ARLEQUIN.

Oh! je ne suis pas curieux de cette marchandise-là.

CHRISANTE.

C'est elle que je veux vous donner en mariage.

ARLEQUIN.

Votre fille, dites-vous?

CHRISANTE.

Oui, ma fille.

ARLEQUIN.

A moi!

CHRISANTE.

Eh! oui, à vous, à vous! faut-il vous le dire cent fois?

ARLEQUIN.

Si vous voulez rire, je n'en ai pas envie, moi; ne vous moquez pas de moi comme cela, entendez-vous, parce que vous avez du bien.

CHRISANTE.

Moi! me moquer de vous, mon cher Arlequin? moi! me moquer de vous? j'en serois au désespoir.

Non,

Non, croyez-moi, je vous parle sérieusement, et du meilleur de mon cœur.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous moquez pas de moi, vous êtes donc fou de me la vouloir donner, à moi qui suis un pauvre diable? Songez-vous bien à qui vous parlez, Monsieur Chrisante? je m'appelle Arlequin.

CHRISANTE.

Ma fille est assez riche pour elle et pour vous.

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai beau dire, mon cher trésor, on te veut faire changer de maître.

CHRISANTE.

Je l'ai fait revenir de chez sa tante où elle a été élevée, et je l'avois comme promise à un Officier de vos voisins; mais j'ai songé depuis que ma fille ne seroit pas heureuse avec lui: j'aime bien mieux qu'elle ait pour mari un honnête homme comme vous, qui m'ait obligation de sa fortune.

ARLEQUIN.

Eh! Monsieur Chrisante, donnez votre fille à cet Officier, et ne faites pas la bêtise de me la donner; songez que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus; cela me suffit. Ma fille sera trop heureuse de vous avoir: vous donner à elle, c'est lui donner un trésor.

ARLEQUIN, *criant et courant.*

Un trésor! miséricorde, miséricorde! ah! je suis perdu, je suis assassiné, je suis enterré.

CRHISANTE, *bas.*

Il perd l'esprit, je pense..... (*Arrêtant Arlequin.*) Qu'avez-vous donc? qu'avez-vous donc?

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, je n'en ai point...... Laissez-moi aller.

CHRISANTE.

Et de quoi n'avez-vous point?

ARLEQUIN.

Non, je n'ai point de trésor; cela n'est pas vrai.

CHRISANTE.

Qui vous dit que vous en ayiez?

ARLEQUIN.

C'est vous.

CHRISANTE.

Moi! non. Je vous dis que vous êtes pour ma fille un trésor; c'est-à-dire, que c'est le plus beau présent que je lui puisse faire, que de lui donner un homme de votre vertu.

ARLEQUIN.

Vous ne croyez donc pas que j'ai un autre trésor?

CHRISANTE.

Non, vraiment; ce n'est pas là ma pensée.

ARLEQUIN.

Jurez-en.

CHRISANTE.

Le diable m'emporte!

ARLEQUIN, *bas.*

Le sot animal que je suis!

CHRISANTE.

Çà, ne consentez-vous pas d'épouser ma fille ?

ARLEQUIN.

Vous me donnerez donc tout votre bien pour ma peine ?

CHRISANTE.

Il sera à vous un jour.

ARLEQUIN.

Je le veux donc bien ; il faut s'y résoudre.

CHRISANTE.

Si vous m'en croyez, vous l'épouserez dans deux jours.

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez... (*Bas.*) Mais, Chloé, pourtant, que dira-t-elle ?

CHRISANTE.

Tenez, voilà cent écus dans cette bourse ; vous acheterez quelque chose pour vos noces.

ARLEQUIN.

Cent écus ? oh !.... Adieu, M. Chrisante.

CHRISANTE.

Graces au Ciel, le voilà résolu d'être mon gendre.

ARLEQUIN, *revenant.*

Ecoutez, écoutez : je n'ai pas de trésor, au moins.

CHRISANTE.

Eh ! je le sais bien, je le sais bien.

ARLEQUIN.

Souvenez-vous bien que je vous dis que je suis un gueux, que je n'ai rien, et qu'on m'étrangleroit plutôt que d'arracher un liard de moi.

CHRISANTE.

Eh ! bien, je vous veux comme cela. J'oubliois à vous dire que je vous enverrai tantôt mon Tailleur ; je veux que vous ayiez un autre habit que celui-là.

ARLEQUIN.

Adieu, M. Chrisante..... (*Bas.*) Allons retrouver mon cher trésor. (*Il sort.*)

CHRISANTE.

A tantôt, mon cher Arlequin.

SCENE VII.

CHRISANTE, *seul.*

JE me doute bien que le voisinage jasera sur ce mariage; mais, pourvu que je mette ma conscience en repos, je ne m'embarrasse point des caquets. Il faut que je presse ces noces pour profiter de l'absence de Pamphile. Si je lui donnois le tems de revenir de sa garnison, il ne manqueroit pas de me remettre devant les yeux que je lui avois comme engagé ma parole ; au lieu que si l'affaire est faite, ce sera bien force à lui de se consoler, et de prendre parti ailleurs.

SCENE VIII.

CHRISANTE, PAMPHILE.

PAMPHILE, *à part.*

Je cherche par-tout M. Chrisante, sans pouvoir le rencontrer..... (*L'appercevant.*) Mais...

CHRISANTE, *voyant Pamphile, à part.*

Qui diable est-ce que je vois?.... Je pense....

PAMPHILE, *à part.*

Le voilà...

CHRISANTE, *à part.*

Par ma foi! c'est lui-même.

PAMPHILE, *à part.*

Je tremble à l'aborder.

CHRISANTE, *à part.*

Comment lui faire ce compliment?

PAMPHILE, *à part.*

Quels regards il jette de ce côté.... Hélas!

CHRISANTE, *à part.*

Si je pouvois m'en aller chez moi sans qu'il me vît. (*Il fait semblant de s'en aller.*)

PAMPHILE, *à part.*

Il cherche à m'éviter; tout m'annonce mon malheur: il n'importe, il faut que je sache à quoi m'en tenir. (*Il le salue.*)

CHRISANTE, *bas.*

Peste de la rencontre!

PAMPHILE.

Monsieur ....

CHRISANTE.

Ah! Monsieur, vous voilà à Athenes? Ma foi! je vous croyois bien loin, et je ne vous attendois pas si-tôt ici.

PAMPHILE.

Le desir que j'avois d'être auprès d'un homme tel que vous, pour qui je dois avoir ....

CHRISANTE.

Monsieur .... (*Bas.*) Voilà un début qui me tue.

PAMPHILE.

Et je l'ose dire aussi, l'impatience de revoir un objet que j'adore ....

CHRISANTE.

Ma fille ne mérite pas, Monsieur .... (*Bas.*) La maudite conversation!

PAMPHILE.

Ah! Monsieur, qui connoît mieux que moi ce qu'elle mérite! elle est ce que je trouve de plus aimable, et ce que j'ai de plus cher au monde: il faudroit autant m'ordonner de mourir, que de m'ordonner de m'en éloigner encore une fois.

CHRISANTE, *à part.*

J'enrage! Que diable avoit-il affaire de revenir si-tôt?

PAMPHILE.

Vous avez eu la bonté de me permettre de lui rendre des soins, depuis six mois: oserois-je encore attendre de vous celle de conclure un hymen où tendent tous mes vœux?

CHRISANTE, *à part.*

L'y voilà, l'y voilà.

PAMPHILE.

Soyez assuré de ma part d'un respect et d'une reconnoissance éternels.

CHRISANTE, *bas.*

Il n'y a plus à reculer; il faut répondre.

PAMPHILE.

Que dois-je augurer de ce silence, hélas!

CHRISANTE.

Vous faites trop d'honneur à ma fille, Monsieur.... mais je suis fâché de vous dire que je ne saurois vous l'accorder... et que je suis obligé de la marier à un autre... (*Bas.*) Courage!

PAMPHILE.

Ah! Monsieur, quel coup de foudre!

CHRISANTE.

Si je n'avois consulté que votre mérite, votre bien, et peut-être l'inclination de ma fille, je n'aurois pas hésité un moment à vous la donner; mais...

PAMPHILE.

Qu'entends-je?

CHRISANTE.

J'ai des raisons secretes qui me forcent à prendre le parti que je prends; et vous serez persuadé qu'elles sont bien fortes, quand je vous aurai dit que le gendre que je me choisis est un Jardinier de vos voisins, nommé Arlequin.

PAMPHILE.

Arlequin! Puis-je croire, Monsieur, qu'un homme aussi sage que vous....

CHRISANTE.

La chose est résolue.

PAMPHILE.

De grace, si je ne puis vous toucher, au moins, ayez pitié de la charmante Florise, qu'un mariage si peu digne d'elle réduira au désespoir.

CHRISANTE.

Mes raisons la détermineront.

PAMPHILE.

Ah! ne l'espérez pas; je connois son cœur: elle ne pourra jamais consentir....

CHRISANTE.

Au surplus, Monsieur, c'est mon affaire: je suis son pere; c'est-à-dire le maître. Je vous crois trop honnête homme pour la revoir après cela. Je suis votre serviteur... (*Bas.*) M'en voilà quitte! Que je suis content de moi! (*Il sort.*)

SCENE IX.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE, *à part.*

Je vous perds, charmante Florise.... Juste Ciel !.... je suis au désespoir... Vous allez être l'épouse d'Arlequin... un Jardinier !

TRIVELIN, *à part, un papier à la main.*

Je le trouve bien à propos pour lui donner mon mémoire.

PAMPHILE, *à part.*

Un gueux !

TRIVELIN, *à part.*

A qui en a-t-il donc ?

PAMPHILE, *à part.*

Un misérable !

TRIVELIN, *à part.*

On lui aura dit quelqu'une de mes fredaines.

PAMPHILE, *à part.*

Je voudrois qu'on m'amenât ce coquin ! dans la fureur où je suis...

TRIVELIN, *à part.*

C'est fait de toi, pauvre Trivelin !

PAMPHILE, *à part.*

J'aurois le plaisir de l'assommer...

TRIVELIN, *à part.*

De l'assommer ? .... Détalons ; la place n'est pas tenable.

PAMPHILE, *appercevant Trivelin.*

Trivelin !

TRIVELIN, *tremblant.*

Monsieur... Ah ! je suis mort.

PAMPHILE, *vivement.*

Viens çà... viens çà donc, maraud ! Eh bien ! approcheras-tu ?...

TRIVELIN.

Eh ! Monsieur... vous voulez m'assommer !

PAMPHILE, *le tirant à lui.*

Viens donc, viens donc, maroufle !.... Quel est ce papier ?

TRIVELIN.

Monsieur... c'est... ce n'est rien.

PAMPHILE.

Je veux le voir.

TRIVELIN.

C'est le mémoire de ce que j'ai déboursé pour vous sur la route.

PAMPHILE, *en colere.*

Est-il tems, bourreau ! de m'apporter cela ?

TRIVELIN.

Monsieur...

PAMPHILE, *le prenant au collet.*

Tu mériterois, faquin !...

TRIVELIN.

A l'aide ! N'y a-t-il point quelque personne charitable qui vienne nous séparer ?

PAMPHILE, *en colere.*

Dans le tems que je suis le plus malheureux des hommes, quand Chrisante me refuse sa fille, et que j'ai la douleur de me voir préférer Arlequin ?

TRIVELIN.

Arlequin !... (*Bas.*) Il extravague, je pense.

PAMPHILE.

Oui, traître ! on me le préfere : il doit épouser ma chere Florise... Mais non, il ne vous épousera pas, charmante personne ; non, je cours vous délivrer du malheur qui vous menace, et me venger en même tems sur ce misérable des mépris de votre pere.

TRIVELIN, *l'arrêtant.*

Eh ! Monsieur, qu'allez-vous faire ? vous n'y pensez pas.

PAMPHILE.

Retire-toi.

TRIVELIN.

Ne vaudroit-il pas mieux songer à empêcher ce mariage par quelque stratagême, au lieu d'en venir à de telles extrémités.

PAMPHILE.

Non ; laisse-moi : je suis incapable d'entendre aucune raison ; il faut....

SCENE X.

PAMPHILE, CHLOÉ, TRIVELIN.

TRIVELIN, *appercevant Chloé qui passe.*

Chloé, Chloé!

CHLOÉ.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc?

TRIVELIN.

Mon Maître veut tuer Arlequin.

CHLOÉ.

Ah! Monsieur, quel mal vous a fait ce pauvre garçon?

PAMPHILE.

Tous les maux imaginables; il m'enleve Florise que j'aime plus que ma vie : il l'épouse.

CHLOÉ.

Il l'épouse!.... Ah! Monsieur, ne croyez pas cela; ce sont des gens qui lui en veulent, qui vous auront fait ce rapport.

PAMPHILE.

Rien n'est plus certain; Chrisante, son pere, vient de me dire que la chose étoit conclue.

CHLOÉ.

Est-il possible, Monsieur?

PAMPHILE.

Plût aux Dieux que cela fût moins vrai!

CHLOÉ,

CHLOÉ, *à part.*

Pleure, malheureuse Chloé ! que vas-tu devenir ? Voilà ton rêve funeste expliqué.

PAMPHILE.

Vous aimez Arlequin, je le vois ?

CHLOÉ, *soupirant.*

Hélas !

TRIVELIN, *à part.*

La pauvre fille me fait pitié. Si ce n'étoit pour un peu je l'épouserois, moi.

PAMPHILE.

Il est indigne de votre tendresse. Je cours nous venger tous les deux.

CHLOÉ.

Ah ! Monsieur, arrêtez ! je vous demande pardon pour lui.

PAMPHILE.

Vous êtes trop bonne....

CHLOÉ.

Il m'aimoit, et il est impossible que je sois si-tôt effacée de son cœur. Je vais le chercher, et je me flatte que son indifférence, sa dureté même ne pourra résister à mes larmes.

TRIVELIN.

Le voilà qui sort de sa maison.

PAMPHILE.

Je sens ma colere....

CHLOÉ.

Je vous en prie, Monsieur, laissez-moi avec lui !

PAMPHILE.

L'ingrat mérite-t-il que vous vous intéressiez pour lui?

CHLOÉ.

De grace!....

PAMPHILE.

Il faut faire ce que vous voulez.

(*Il sort avec Trivelin.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, CHLOÉ.

ARLEQUIN, *sans voir Chloé.*

J'AI ôté mon trésor de ma cave; je viens de le mettre dans mon grenier: il sera plus en sûreté.... (*Appercevant Chloé.*) Ah! c'est encore toi?

CHLOÉ.

C'est encore toi! Ah! mon cher Arlequin, est-ce toi qui me dis cela? Oui, tu vois, c'est toujours cette Chloé qui t'aime de tout son cœur; pourquoi n'es-tu plus cet Arlequin qui avoit pour elle tant de tendresse?

ARLEQUIN.

Ah! nous y voilà; tu vas encore recommencer tes raisons de tantôt?

CHLOÉ.

Hélas! peux-tu vouloir que je me taise, quand ton

inconstance me met au désespoir? Mon cher Arlequin, te voilà près d'épouser Florise?

ARLEQUIN.

Florise?

CHLOÉ.

Ne crois pas me le nier.

ARLEQUIN.

La fille de Monsieur Chrisante s'appelle Florise?

CHLOÉ.

Tu ne le sais que trop?

ARLEQUIN.

Non; je ne savois pas encore son nom : je te suis bien obligé de me l'avoir appris. Elle est bien riche... hein?....

CHLOÉ.

Ta résolution est donc prise? tu vas donc être l'époux d'une fille que tu n'aimes pas, et que tu ne connois pas seulement; et moi, mon cher Arlequin, tu me laisses-là!

ARLEQUIN.

Ne te chagrine pas; tu viendras à ma noce : il y aura tant de bonnes choses, du fromage.... des violons....

CHLOÉ.

Moi, à ta noce, mon cher Arlequin, moi, à ta noce! je pourrois te voir en épouser une autre à mes yeux; moi qui t'aime tant?

ARLEQUIN.

Si tu m'aimes tant, ne dois-tu pas être bien-aise que je devienne riche? Tu auras le plaisir de me

voir, avec un bel habit, passer devant ta porte, comme cela. (*Il se quarre.*) Je te dirai : Bon jour, ma mie.... Et toi, tu diras : J'ai eu l'honneur d'aimer ce joli Seigneur-là.

CHLOÉ.

Que t'ai-je fait, mon cher Arlequin, pour me traiter avec tant de dureté ? Voilà donc ces noces si prochaines dont ma mere me flattoit, et dont je me faisois une si charmante idée ? Qu'il m'étoit doux de penser que tu allois être à moi, sans réserve ; que je pourrois te voir sans crainte et sans inquiétude, à tous les momens de ma vie ! Hélas ! je devois bien plutôt me dire : Insensée, que fais-tu ? tu t'attaches à un ingrat que le premier vent fera changer !

ARLEQUIN, *bas.*

Diantre aussi ! pourquoi est-elle si pauvre ?

CHLOÉ.

Tu m'abandonnes, mon cher Arlequin ! les richesses peuvent te faire oublier tous les sermens que tu m'as faits de vivre et de mourir avec moi. Peux-tu bien te résoudre à ne plus voir celle que, dès le berceau, tu t'étois fait une si douce habitude d'aimer ? Hélas ! oui, t'y voilà déterminé : je vais te perdre pour toujours ; ton cœur y consent sans peine.

ARLEQUIN.

Chloé, ne me dis point toutes ces choses-là ; tu me fais trop de pitié.

CHLOÉ.

Courage, mon cher Arlequin, courage, laisse-te

attendrir ; ton cœur veut revenir à moi.... (*Il soupire.*) Ecoute les reproches qu'il te fait.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, il me dit mille choses, il me remue dans le corps. Ce nigaud-là ne sait pas les raisons que j'ai de te changer ; il s'imagine que pour se marier il ne faut avoir que de l'amour : bon ! il faut avoir beaucoup d'argent, sans cela on n'est pas heureux dans le mariage.

CHLOÉ.

Non, mon cher Arlequin, ce ne sont point les richesses qui rendent le mariage heureux : c'est un parfait rapport de conditions, d'humeurs ; une complaisance et une tendresse mutuelle qui en font toutes les douceurs. Rends-moi ton cœur, mon cher Arlequin, rends-le à cette Chloé qui t'étoit hier si chere, rends-le à ces larmes que tu vois couler.... (*Arlequin, se sentant attendrir, tourne le dos à Chloé, afin qu'elle ne s'apperçoive point de son désordre.*) Hélas ! il ne m'écoute pas ! il ne daigne pas seulement tourner la vue sur moi !... Va, cruel ! Chloé ne te retient plus ; va porter à ta Florise un amour que tu me dois : va lui jurer une tendresse qui est née, et qui s'est accrue avec nous ; et, afin que le don de ton cœur lui paroisse plus précieux, dis-lui qu'il me tenoit lieu de tous les biens du monde, que je t'aimois plus que moi-même : va, ingrat ! cours lui vanter ton infidélité.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Console-toi, Chloé, console-toi.... et gagne beau-

coup d'argent..... quand Florise sera morte... je te prendrai.

CHLOÉ.

Adieu, traître! adieu : je le vois bien, mes larmes et les remords que j'excite dans ton cœur ne t'attendrissent point; ils me font haïr davantage. Adieu, si tu veux vivre heureux, ingrat! tâche d'oublier jusqu'au nom de la malheureuse Chloé.... (*Elle s'en va deux pas et revient.*) Adieu, pour la derniere fois, mon cher Arlequin, tu ne me reverras jamais: tu apprendras bientôt que la douleur de te voir marié à une autre, m'aura fait mourir; mais on te dira aussi qu'en mourant j'aurai demandé pour toi aux Dieux tous les biens, tous les contentemens, et tous les plaisirs que tu peux desirer. (*Elle sort.*)

ARLEQUIN, *seul, pleurant.*

Hai... hai... hai... Chloé... Chloé! Elle n'y est plus.... elle a bien fait de s'en aller, car je crois que je l'aurois reprise.... Pour m'ôter cela de l'esprit, allons acheter quelque chose pour ma noce.... Je songe que tout est bien cher.... Mais, je suis un grand sot; qu'ai-je affaire, moi, parce que je me marie, de nourrir mille gens? Non, non, il faut plutôt porter ces cent écus avec mon trésor.

SCENE XII.

ARLEQUIN, UN TAILLEUR ET SON GARÇON.

LE TAILLEUR, *à son Garçon.*

C'EST ici ; frappons.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs !....

LE TAILLEUR.

Monsieur, je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs !....

LE TAILLEUR.

Eh ! je vous dis, Monsieur, que je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Et ce grand benêt-là qui est derriere toi ?

LE TAILLEUR.

Monsieur, c'est mon Garçon.

ARLEQUIN.

Que cherches-tu à cette porte ?

LE TAILLEUR.

Je suis envoyé, de la part de Monsieur Chrisante, et je cherche Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je le suis. Qu'est-ce que tu lui veux ?

LE TAILLEUR.

Ah! Monsieur.... je veux avoir l'honneur de vous faire un habit.

ARLEQUIN.

Sans me venir dire cela, tu n'avois qu'à le faire.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, je n'avois pas votre mesure.

ARLEQUIN.

Oh! le grand ignorant! tu n'as apparemment jamais fait d'habits pour personne, puisqu'il te faut des mesures?.... Prends-la, grand sot.... Eh! bien.... qu'attends-tu donc?

LE TAILLEUR.

J'attends, Monsieur, que vous ayiez la bonté de me mener chez vous.

ARLEQUIN, *avec emportement.*

De te mener chez moi!.... Sais-tu bien, belître! que je t'assommerai?

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur....

ARLEQUIN.

Mais, butor! je veux rester là, moi.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, avec votre permission, on ne prend point une mesure dans une rue.

ARLEQUIN.

Si tu ne veux pas la prendre dans la rue, va-t-en.

LE TAILLEUR, *à son Garçon.*

Il faut en passer par-là; ces maudits parvenus-là sont plus difficiles que d'honnêtes gens....

ARLEQUIN, *à part.*

Ces escogriffes-là pourroient bien me prendre mes cent écus.... (*Haut.*) Attendez.

LE TAILLEUR.

Plaît-il, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Fermez les yeux tous les deux.

LE TAILLEUR.

Et pourquoi cela, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Parce que je le veux.... Ferme les yeux, te dis-je, grand nigaud !... Et je vous casserai la tête à tous les deux, si vous les ouvrez avant que j'aie dit, pique.... (*Les Tailleurs ferment les yeux, Arlequin fait plusieurs choses pour savoir s'ils ne voient point.*) Ces drôles-là m'ont l'air d'avoir des yeux devant et derriere.... (*Au Garçon.*) Ferme donc tes yeux fripons, qui veulent me dévorer tout en vie.... (*Quand les Tailleurs ont les yeux bien fermés, Arlequin tire sa bourse de sa poche ; il la met sur sa tête sous son chapeau, et ses deux mains par-dessus.*) Pique !

LE TAILLEUR.

Monsieur, ayez la bonté d'abaisser vos bras ; il m'est impossible de prendre votre mesure tant que vous serez ainsi.

ARLEQUIN.

Prends-la si tu peux ; c'est ma posture à moi d'être comme cela.

LE TAILLEUR, *bas.*

Quel mystere !.... (*Le Tailleur prend la mesure d'Arle-*

quin qui se fait petit.) Levez-vous, s'il vous plaît, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas, grosse bûche! que plus je serai petit, et moins il faudra d'étoffe.

LE TAILLEUR, *bas.*

Cet homme-là a le diable dans le corps. (*Il prend la grosseur du corps d'Arlequin, et enfin il lui passe sa mesure autour du col, et prend ses grands ciseaux pour marquer.*)

ARLEQUIN.

A moi, à moi, à moi! au secours! ah! les fripons! (*Il les bat.*)

LE TAILLEUR.

Eh! Monsieur, Monsieur.... je n'en puis plus.... arrêtez donc, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Comment, coquin! que j'arrête; tu veux me couper la gorge?

LE TAILLEUR.

Moi, Monsieur! je vous prends votre mesure, et vous nous rouez de coups.... De quelle couleur vous leverai-je de l'étoffe?

ARLEQUIN.

De la couleur que tu voudras.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, il faut dire votre goût.

ARLEQUIN.

Mon goût est d'avoir un habit de la couleur qui couvre le mieux; voilà tout.

LE TAILLEUR.

Monsieur, toutes les couleurs couvrent également.

ARLEQUIN.

Cela étant, grand belître ! qu'est-ce que la couleur me fait donc ? Fais-le vert, ou jaune.

LE TAILLEUR.

Y mettrai-je de l'or, de l'argent ?

ARLEQUIN, *brusquement.*

Pourquoi cela ?

LE TAILLEUR.

Monsieur, tous les gens riches en mettent.

ARLEQUIN, *en colere.*

Qui t'a dit que j'étois riche ?

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, vous épousez la fille de Monsieur Chrisante....

ARLEQUIN.

J'épouse le diable qui t'emporte.

LE TAILLEUR.

Adieu, Monsieur; je vais employer tous mes soins pour vous contenter.

LE GARÇON.

Nous allons travailler avec toute la diligence possible. Vous aurez la bonté de donner aux Garçons pour boire ?

ARLEQUIN.

Pour boire ? Oh ! cela est juste. (*Il lui donne un soufflet.*) Tiens, voilà déja cela d'avance : partage avec tes camarades.... (*Les Tailleurs s'en vont.*) Ces drôles-là m'ont fait grand'peur, avec leurs chiens de ciseaux.... Voilà encore quelqu'un.... Je n'ai jamais vu une rue où il passe tant de monde. Je vais m'en plaindre à la Justice.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *seul, accourant sur le Théatre avec son trésor dans son chapeau.*

JE n'ai rien.... je n'ai rien.... Les maudites gens ! Je voulois porter mon trésor dans les bois, car il n'est point en sûreté chez moi ; mais il n'y a pas moyen. Je n'ai été qu'au bout de la rue, et tout le monde m'arrête : Arlequin, où cours-tu si vîte ? qu'as-tu-là dans ton chapeau ? Voyons.... Le diable vous emporte, tous tant que vous êtes.... Les chiens aboyent après moi.... Ah ! mon cher trésor, que tu as d'ennemis !.... Va, ne crains rien ; tu es ma vie, tu es mon ame, tu es tout mon plaisir : je ne te quitterai jamais, jamais. Je dormirai avec toi, je parlerai toujours avec toi.... Viens, je vais m'enfermer dans ma maison avec toi ; j'en boucherai la porte et les fenêtres.... Allons, allons.... Plaît-il ? qu'est-ce ? de quoi ? Il me semble toujours que j'entends du monde.... Cache-toi bien, mon cher trésor ; je tremble qu'on ne nous voie ensemble.... (*En s'en allant, il se trouve nez à nez avec Briarée.*) Ah ! la mauvaise physionomie ! (*Il s'enfuit.*)

SCENE II.

BRIARÉE, ARLEQUIN.

BRIARÉE, *à Arlequin qui s'enfuit.*

MON ami, mon ami, parlez donc?.... Il fuit sans m'écouter. Je voulois lui demander où demeure un Jardinier, qui, à ce que m'ont dit mes Clercs, est venu tantôt dans mon Etude. A qui m'adresser? Je ne vois qui que ce soit. Mon plus court sera de frapper à sa porte. (*Il frappe.*)

ARLEQUIN, *par la lucarne de son grenier.*

Qui va-là? qui va-là?

BRIARÉE.

Ami....

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'ami.

BRIARÉE.

Ouvrez, s'il vous plaît; je vous veux....

ARLEQUIN.

Je ne vous veux rien, moi.

BRIARÉE.

Ouvrez donc, je n'ai que deux mots à vous dire.

ARLEQUIN.

Dites-les d'où vous êtes; je vous écoute.

BRIARÉE.

C'est pour vous prier de me donner....

ARLEQUIN, *avec emportement.*

Je ne donne rien.

BRIARÉE.

Vous ne savez pas ce que je vous demande; c'est l'adresse d'un nommé Arlequin.

ARLEQUIN.

Arlequin ?

BRIARÉE.

Oui : un Jardinier.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ? C'est moi.

BRIARÉE.

Ah ! Monsieur, on m'a dit que vous étiez venu me chercher.

ARLEQUIN.

Non.

BRIARÉE.

Souvenez-vous-en bien, un Procureur qui se nomme Briarée, et qui demeure là-bas, en allant à l'Hôpital.

ARLEQUIN.

Ah ! oui; je l'avois oublié. Je descends. (*Il entr'ouvre sa porte.*) Reculez-vous de ma porte, je vais sortir.... encore plus loin....

BRIARÉE, *à part.*

Quelles cérémonies pour se faire écouter ! Je pense que cet homme-là est fou.

ARLEQUIN.

Monsieur le Procureur, faites-moi mon procès.

BRIARÉE.

Vous voulez dire que je forme quelque instance à votre requête ?

ARLEQUIN.

Oui. Faut-il beaucoup de choses pour faire un procès?

BRIARÉE.

Non, je vous en ferai mille sur rien.

ARLEQUIN, *bas.*

Je ne sais si j'ai bien fermé ma porte. (*Il y va voir.*)

BRIARÉE.

Je sais donner de certaines tournures... Demandez au Palais quel homme je suis : ma réputation y est bien établie... J'ai chez moi trois Clercs, Arabes de nation ; j'ose dire qu'ils seront un jour l'honneur de leur profession. C'est une bonne école que mon étude. Contre qui voulez-vous que j'occupe pour vous?

ARLEQUIN.

Contre tout le monde.

BRIARÉE.

Les bons sentimens où je vous vois ! Les Dieux vous les conservent. Mais par qui commencerai-je?

ARLEQUIN.

Par qui vous voudrez.

BRIARÉE.

Mais il faudroit me nommer quelqu'un.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, commencez par M. Midas, un maltôtier qui demeure là ; je voudrois bien avoir un coin de sa cour pour agrandir mon jardin.

BRIARÉE.

Rien n'est plus facile ; il ne s'agit que de voir si vous avez des raisons.

ARLEQUIN.

Oh ! oui ; premiérement il est trop petit. Est-ce assez ?

BRIARÉE.

Non ; la taille d'un homme n'est pas matiere à procès.

ARLEQUIN.

Il a trop de terres, il est trop riche.

BRIARÉE.

Tout cela ne vous fait rien. Ces gens-là sont des volailles que la République laisse engraisser : elle sait bien où les trouver dans ses besoins, pour en faire ses consommés.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, il a une femme qui a de grands Seigneurs pour amans.

BRIARÉE.

Cela est louable à cette femme ; elle fait ce qu'elle peut pour anoblir ses enfans.

ARLEQUIN.

Oh ! dame, vous disiez qu'il ne falloit rien pour faire un procès.

BRIARÉE.

Rien, c'est-à-dire peu de chose ; il faut pourtant une espece de fondement. (*Arlequin rêve.*) Eh ! bien, trouvez-vous quelque chose ?

ARLEQUIN, *gaiement.*

Oui, oui, Monsieur, un fondement, un fondement !

BRIARÉE.

Voyons.

ARLEQUIN.

Il ferme sa porte trop fort, et il ébranle toute ma maison.

BRIARÉE.

Oh! cela prend forme de raisonnement... M. Midas, nous vous apprendrons à fermer doucement votre porte.

ARLEQUIN, *avec transport.*

Un autre fondement; il m'a promis des coups de bâton, parce que je chante toujours.

BRIARÉE.

Courage, courage, M. Midas.... Ah! s'il vous les avoit donnés... (*Arlequin court.*) Où allez-vous donc?

ARLEQUIN.

Je vais le prier bien honnêtement de me les donner.

BRIARÉE.

Demeurez, demeurez, cela n'empêchera rien; je vais lui faire manger en frais sa maison.... Des coups de bâton! Patience, il vaudroit mieux qu'il eût affaire à tout l'enfer qu'à moi. Avant qu'il soit quatre jours, il y aura plus de deux rames de papier produites contre lui.

ARLEQUIN.

Ah! l'honnête homme! Que je vous embrasse! Le Ciel vous bénira.

BRIARÉE.

Mais, ne perdons point de tems: donnez-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus?...

BRIARÉE.

Oui....

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus !... Vous êtes un fripon !

BRIARÉE.

Comment ! m'appeller fripon ! un Procureur !

ARLEQUIN.

Me demander vingt écus !... Retire-toi...

BRIARÉE, *à part.*

Je vois bien qu'il n'y a rien de bon à gagner avec cet extravagant-là.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! tu me dis des injures tout bas : tiens, tiens, au lieu de ta vingtaine d'écus, voilà une vingtaine de coups de bâton. (*Il le bat.*)

BRIARÉE.

A moi ! à l'aide ! (*Il s'enfuit.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, FLORISE.

ARLEQUIN, *à part.*

FI !... j'aurois grand'honte. Il faut que ce drôle-là n'ait gueres de conscience pour un Procureur..... Diantre ! je ne serai jamais en repos. Qu'est-ce que cette créature-là à présent... Ah ! elle regarde ma maison : je suis perdu... elle aura senti...

FLORISE, *à part.*

C'est ici qu'on dit qu'il demeure.

ARLEQUIN, *bas.*

Il faut que je l'éloigne de ma porte.

FLORISE, *à part.*

La résolution de mon pere me fait tourner l'esprit; je ne sais où je vais.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien triste, Mademoiselle... (*A part.*) Elle a peut-être perdu son trésor.

FLORISE.

Hélas! mon ami, je suis d'un chagrin que je ne me connois pas : mon pere veut me marier.

ARLEQUIN.

La drôle de fille que vous êtes; et depuis quand donc un mari fait-il peur aux filles? j'ai toujours vu que le seul nom de mariage les réjouissoit.

FLORISE.

Il n'auroit rien pour moi d'affreux, si l'entêtement d'un pere ne m'arrachoit à ce que j'aime, pour me donner à un homme que j'abhorre.

(*Elle tourne les yeux du côté de la maison d'Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Ne regardez pas de ce côté-là, le soleil vous feroit mal. Le mari que votre pere veut vous donner a-t-il beaucoup d'argent?

FLORISE.

Non, c'est un misérable.

ARLEQUIN.

Votre pere a tort.

FLORISE.

On dit qu'il est laid à faire peur, petit, maussade, bête à tuer, ivrogne, jaloux.

ARLEQUIN.

Si j'étois comme cela, j'irois me pendre.

FLORISE.

On pourra bien m'obliger à lui donner ma main; mais pour mon cœur...

ARLEQUIN.

Vous me faites pitié.

FLORISE.

Mon pere me le doit faire voir tantôt.

ARLEQUIN.

Vous ne le connoissez donc pas?

FLORISE.

Non; mais je le hais à la mort.

ARLEQUIN.

Je me marie comme vous, à une fille que je n'ai jamais vue.

FLORISE.

Vous?

ARLEQUIN.

Oui. On m'a dit qu'elle n'étoit pas trop jolie; mais qu'elle étoit bien méchante, qu'elle jouoit, qu'elle étoit coquette, qu'elle...

FLORISE.

Que je vous plains!

ARLEQUIN.

Oh! taisez-vous; quand je serai son mari, je la ferai bien changer.

FLORISE.

Après tout, si vous êtes malheureux avec elle, c'est que vous le voudrez bien; car enfin, pourquoi épouser une femme que vous n'aimez pas? personne ne vous y contraint, vous.

ARLEQUIN.

Elle est bien riche... Vous la connoissez peut-être.

FLORISE.

Cela se peut; comment s'appelle-t-elle?

ARLEQUIN.

Elle s'appelle... attendez... diable... elle s'appelle... ah! Florise, Florise.

FLORISE.

Qu'entends-je?

ARLEQUIN.

Vous êtes trop bonne, Mademoiselle, de vous chagriner à cause de moi. Je vois bien que vous la connoissez cette Florise: elle est bien méchante, n'est-ce pas?

FLORISE.

C'est donc toi qui es Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh! vraiment oui, à votre service.

FLORISE.

Je suis Florise.

ARLEQUIN.

Vous?

FLORISE.

Oui, traître! et si tu as la hardiesse de m'épouser...

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! c'est donc de moi que vous disiez de si belles choses ? Ivrogne, laid, bête... je vous épouserai, vous, pour vous faire enrager.

FLORISE.

Si tu es assez osé pour le faire, attends-toi de ma part à tous les chagrins et à toutes les peines que peut faire une femme comme moi à un mari de ta sorte.

ARLEQUIN.

Tarare ! je ne vous crains pas ; les écus de votre pere me consoleront.

FLORISE.

Il n'y a point d'outrages ni d'affronts que tu ne doives espérer de moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons, nous verrons !... La jolie maniere de faire l'amour !... (*Bas, en soupirant.*) Hélas ! ce n'étoit pas ainsi que je parlois avec la pauvre Chloé ! (*Haut.*) J'entends du bruit dans ma maison. Ah ! on me vole, on me ruine, on m'arrache l'ame... (*Il s'enfuit et tombe.*) Ah ! la tête !

SCENE IV.

FLORISE, *seule.*

Se fût-il tué!.... Elle n'est pas trop jolie....... L'impertinent! Voilà donc l'époux que mon pere me destine; c'est avec lui qu'il veut que je passe mes jours. Non, plutôt que d'y consentir, il n'est point d'extrémité où je ne me porte. Cependant que fait Pamphile? D'où vient que je n'entends point parler de lui? Je connois son amour et sa vivacité; et, après le refus de mon pere, tout m'alarme... Mais le voici. Ciel! que vois-je avec lui? Ne le reverrois-je que pour le trouver infidele? Tâchons de l'écouter sans être vue.

(*Elle se cache.*)

SCENE V.

PAMPHILE, CHLOÉ, TRIVELIN, FLORISE, *cachée.*

PAMPHILE.

Oui, belle Chloé, ce sont mes parens qui sont cause de toutes vos peines.

CHLOÉ.

Hélas! que leur ai-je fait?

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Arlequin les éveilloit tous les jours par ses chansons : ils s'y sont pris de toutes les manieres pour le faire taire. Enfin, las d'employer inutilement leurs prieres et leurs menaces, ils ont eu recours au ciel qui les a exaucés; Plutus, le Dieu des richesses, est descendu à leur secours : il les a vengés d'Arlequin en lui donnant un trésor : c'est ce qui l'a rendu comme vous l'avez vu.

CHLOÉ.

Voilà qui est bien honnête à un Dieu de venir ensorceler le monde!

PAMPHILE.

Consolez-vous, belle Chloé : je vais dans un moment essuyer vos larmes ; c'est à moi à vous faire oublier tous les chagrins que mes parens vous ont causés.

CHLOÉ.

Quelles obligations je vous aurai, Monsieur!

PAMPHILE.

Vous ne m'en aurez aucune, belle Chloé, puisqu'en travaillant à votre bonheur j'assure en même tems le mien. L'amour vient de m'inspirer le moyen d'y parvenir.

CHLOÉ.

Que je serois heureuse, si vous pouviez y réussir ! mais, hélas ! je le souhaite trop pour oser me le promettre.

PAMPHILE.

Fiez-vous à moi, et reposez-vous sur moi de toutes choses : je vous réponds du succès; et j'espere que la fin du jour nous verra heureux l'un et l'autre. (*A Tri-*

velin.) Toi, songe à faire passer cette lettre à Florise: il vaut mieux la prévenir; sans cette précaution, elle pourroit venir rompre nos mesures... Venez, belle Chloé, donnez-moi la main.

CHLOÉ.

Allons chez ma mere prendre nos arrangemens là-dessus. (*Elle sort avec Pamphile.*)

SCENE VI.

FLORISE, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

COMMENT diable m'y prendre pour faire tenir cette lettre à Florise, sans que le bon homme Chrisante s'en apperçoive?

FLORISE, *à part.*

Non, ingrat! ne crains rien; tu connois mal Florise: elle ne rompra point tes mesures.

TRIVELIN, *rêvant, à part.*

Fi! au diable! cet expédient-là m'attireroit une volée de coups de bâton.

FLORISE, *à part.*

Le perfide! quelle peine j'ai eue à me retenir.

TRIVELIN, *à part.*

Si Nérine, sa suivante, sortoit, il m'en coûteroit quelques baisers; mais je passerois par là-dessus. Quand

il s'agit de faire plaisir à son maître, il faut prendre un peu sur soi.

FLORISE, *à part.*

C'en est fait, son lâche procédé me rend à moi-même.

TRIVELIN, *l'appercevant.*

Ah! Mademoiselle, vous voilà : parbleu! je vous rencontre bien à propos; j'étois à creuser ma cervelle pour trouver le moyen de vous rendre une lettre que mon maître.....

FLORISE.

Donne; et voilà la réponse que j'y fais. (*Elle la déchire.*)

TRIVELIN.

Qu'est-ce à dire? Est-ce que je rêve?

FLORISE.

Dis à ton maître qu'il peut pousser sa perfidie aussi loin qu'il voudra, et qu'il ne craigne point que je le trouble dans ses beaux projets.

TRIVELIN.

Comment! Mademoiselle?

FLORISE.

Qu'il l'épouse.

TRIVELIN.

Et qui? (*Bas.*) Le diable m'emporte si j'y comprends rien!

FLORISE.

Ne voudrois-tu point me nier des choses dont je viens d'être témoin? Ne viens-je pas de voir ici ton maître avec Chloé? n'ai-je pas entendu les beaux discours qu'il lui a tenus?

TRIVELIN.

Mais, Mademoiselle......

FLORISE.

Assure-le que je vois son inconstance sans dépit.

TRIVELIN.

S'il vous plaisoit...

FLORISE.

Le traître! avec quels transports il l'assuroit qu'il alloit travailler à leur bonheur commun.

TRIVELIN.

Vous ne voulez pas m'entendre?

FLORISE.

J'en ai trop entendu: on ne m'abuse point... L'ingrat!

TRIVELIN.

Un mot....

FLORISE.

Non; je n'écoute rien. Va lui dire que je vais épouser Arlequin; que je cours de ce pas presser mon pere de conclure notre hymen, et que, dès ce soir, je veux être son épouse.

TRIVELIN.

Y songez-vous, Mademoiselle? épouser Arlequin!

FLORISE.

Laisse-moi; mon parti est pris: rien ne m'en fera revenir. Dis bien à ton maître que je ne l'aime plus; mais qu'au contraire j'ai pour lui une haine si violente... Oh! je voudrois qu'il fût ici pour lui faire connoître moi-même combien il m'est odieux. Tu ne lui diras pas cela comme moi.

TRIVELIN.

Permettez de grace...

FLORISE.

Ne me suis point. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

TRIVELIN, *seul.*

QUELLE tête ! M'a-t-il été possible de lui faire entendre raison ? Après tout, ses menaces ne m'effrayent gueres : il sera bien facile à mon maître de l'apaiser, dès qu'il voudra s'en donner la peine ; quoi qu'elle dise, sa haine ressemble bien à de l'amour.... Mais voilà Arlequin qui ouvre sa porte : je me retire, afin qu'il ne soupçonne rien du tour qu'on lui joue.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN *tenant son trésor dans sa main.*

ALLONS, allons, Monsieur le trésor, vîte, vîte, hors de ma maison ; je suis las de loger un hôte comme vous : vous avez pensé tantôt me faire rompre le cou, et je me tuerois peut-être tout-à-fait, si je vous gardois davantage. Allons, allons, vous avez beau me regarder,

point de raisons; il faut décamper... Mon cher Arlequin, mon cher Arlequin... Oui, oui, je t'en réponds: il n'y a point de cher Arlequin qui tienne; je n'entends rien, je suis sourd, je ne veux plus de ta maudite compagnie... Est-ce donc Arlequin? Non, je ne te connois plus. Toi qui vivois hier si heureux, qui ne connoissois ni les peines, ni les chagrins, ni les maladies; depuis ce matin que tu as un trésor, te voilà devenu fou, furieux, ingrat à tes amis, cruel à ta maîtresse, barbare à toi-même; quelle chienne de vie menes-tu? n'as-tu point de honte de vivre comme cela?

SCENE IX.

PLUTUS, MIDAS, ARLEQUIN.

MIDAS.

QUE j'aie le plaisir, Seigneur Plutus, de voir de mes yeux le trouble d'Arlequin; c'est ce qu'il y a de plus doux et de plus satisfaisant dans la vengeance.

PLUTUS.

Venez; et, avant de remonter au ciel, je veux assurer pour jamais votre repos. Le voici, avançons.

ARLEQUIN, *à part.*

Je vais chercher Plutus, et lui rendre son trésor.... (*L'appercevant.*) Ah! vous êtes bien venu.... (*A Midas.*) Qui est-ce qui vous demande, vous?

PLUTUS.

Il est ici sans conséquence ; c'est un de mes favoris.

— ARLEQUIN.

Vous lui avez donc donné aussi un trésor ?

PLUTUS.

Oui.

ARLEQUIN.

En bonne cause qu'il est toujours triste comme un loup garou. Tenez, donnez-lui encore celui-ci ; il en aura deux.

MIDAS.

Ah !

PLUTUS.

Comment, mon cher Arlequin ! Pour quelle raison....

ARLEQUIN.

Pour la raison que je n'en veux plus.

PLUTUS.

Tu n'en veux plus ?

ARLEQUIN.

Non ; tenez, vous dis-je, prenez-le vîte, sinon j'irai le jeter dans la mer. Si j'avois bien su ce que c'est qu'un trésor quand vous me l'avez donné...

PLUTUS.

Quoi ! mon cher Arlequin, est-ce là cette fidélité et ce zele que tu m'avois promis ce matin ? tu te lasses déja de mes bienfaits !

ARLEQUIN.

Quels diables de bienfaits, qui rendent le monde misérable !

MIDAS.

Seigneur Plutus, ne m'abandonnez pas.

PLUTUS.

Laissez-moi faire.... (*A Arlequin.*) Ton embarras me divertit; il est tems de le faire finir, et de t'apprendre à te procurer avec ce trésor tous les agrémens et toutes les commodités de la vie.

ARLEQUIN.

Laissez-moi ; je ne veux point de tout cela.

PLUTUS.

Quoi ! tu serois fâché d'avoir un bon cuisinier, qui te feroit des ragoûts délicats, des fricassées exquises, des....

ARLEQUIN.

Qu'ai-je affaire, moi, de toutes ces drogues-là ? je trouve bon tout ce que je mange, parce que j'ai toujours bon appétit.

MIDAS.

Mais comptes-tu pour rien le plaisir d'avoir tous les jours à ta table les plus grands Seigneurs d'Athenes, et l'élite des beaux esprits du Portique ?

ARLEQUIN.

Le beau chien de plaisir, de donner à manger à ces friands-là qui se moquent de vous! Vous croyez donc que c'est à cause de vous qu'ils viennent manger votre soupe ?

MIDAS.

Assurément.

ARLEQUIN.

Pour être Maltôtier, vous n'avez gueres d'esprit. Ren-

voyez votre cuisinier, et vous verrez après s'ils reviendront.

PLUTUS, *à part.*

J'en viendrai pourtant à bout.

ARLEQUIN.

Moi, ce n'est pas de même : mes amis ne viennent manger avec moi que parce qu'ils m'aiment ; car je ne leur donne que du pain et des noix.

PLUTUS.

Tu serois pourtant bien aise, Arlequin, de te voir suivi d'une troupe de laquais, et de demeurer dans une belle maison.

ARLEQUIN.

Ne me parlez pas de cela. Savez-vous bien comme je regarde M. Midas avec tous ses domestiques?

PLUTUS.

Eh! bien, comment?

MIDAS.

Que va-t-il dire?

ARLEQUIN.

Comme un prisonnier au milieu des archers ; et sa maison, je la regarde comme une prison.

MIDAS.

Comme une prison!

ARLEQUIN.

Oui : tenez, un jour, par curiosité, j'allai pour vous voir chez vous ; je frappai à votre porte. Tout d'un coup, cric, crac, les verroux, les serrures, les barres de fer, un homme avec de grandes moustaches : Que demandez-vous?... Je demande M. Midas... Entrez..

Aussi-tôt il donna un coup de sifflet, et puis je vis accourir au-devant de moi tant de gens qui me disoient : Où allez-vous ? que voulez-vous ? de quelle part ? qui êtes-vous ? comment vous appellez-vous ? Oh ! cela me fit si grand'peur, que je m'en retournai bien vîte.

MIDAS.

Que tu es simple ! ne vois-tu pas que ce sont des marques d'honneur ?

ARLEQUIN.

Votre honneur, à vous autres, pour être si petit, est bien embarrassant. Vive ma petite maison ! Ah ! que j'y suis tranquille, que j'y suis en liberté ! Ceux qui veulent me voir, me voyent dans le moment ; je ne ferme pas seulement ma porte la nuit.

PLUTUS.

Allons, Arlequin, mon ami, je veux te rendre heureux, malgré toi-même : reprends ce trésor.

ARLEQUIN.

Dites plutôt de m'aller jeter dans un puits.

MIDAS.

J'enrage !

ARLEQUIN.

Je vais retourner à mes jolies chansons, à tous les plaisirs que je goûtois avant de vous connoître, à mon petit jardin, et à ma chere Chloé. Je songe à toutes les mauvaises choses que je lui ai dites tantôt. J'étois bien malheureux de faire de la peine à cette pauvre enfant, qui m'aime plus que ses yeux ; je voulois la quitter, pour prendre une fille que je n'aime point.

PLUTUS.

Eh ! bien, mon cher Arlequin, épouse ta Chloé : je ne m'y oppose plus; mais songe que ce n'est pas assez de l'aimer comme tu fais : la plus grande preuve d'amour que tu puisses lui donner, c'est de garder ce trésor; par-là tu deviendras grand Seigneur, et tu la feras grande Dame.

ARLEQUIN.

C'est justement parce que je l'aime que je veux rester comme je suis. Chloé sera demain ma femme ; si je devenois grand Seigneur, je ne l'aimerois plus : ce n'est pas la mode. Cette pauvre fille m'aime de tout son cœur ; elle est douce comme un petit mouton : si je la faisois grande Dame, elle deviendroit, de même que beaucoup d'autres, méchante, joueuse, méprisante...

MIDAS.

C'est perdre le tems, Seigneur Plutus.

PLUTUS.

Tenez, Midas, c'est à vous que je le donne ce trésor.

ARLEQUIN.

Bon ! j'avois tantôt envie de lui faire un procès, parce qu'il ne veut pas que je chante ; mais ce trésor que vous lui donnez me vengera mieux.

PLUTUS.

Je m'en vais, Arlequin ; tu seras fâché quelque jour du peu de cas que tu fais aujourd'hui de mes faveurs.

(*Il sort avec Midas.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, *seul.*

ALLEZ, allez, bon voyage !... Les voilà bien attrapés !..... Que je suis content de lui avoir rendu son trésor ! c'est comme si j'avois ôté de dessus mes épaules une grosse maison. Allons, Arlequin, mon ami, reprends ton humeur gaillarde... Je vais bien me divertir. Commençons par aller demander pardon à ma chere Chloé ; et puis j'irai reporter à M. Chrisante ses cent écus, et je lui dirai que je ne veux plus de sa fille.

SCENE XI.

ARLEQUIN, DANSEURS.

(*On danse.*)

ARLEQUIN.

J'EN suis, j'en suis... Je ne ferai pas mal de me remettre un peu en joie pour aller revoir Chloé... (*Il se mêle aux danses.*) A propos, à propos, mes amis, pourquoi dansez-vous, vous autres ?

DANSEURS.

Nous reconduisons le Seigneur Pamphile qui vient d'épouser la belle Chloé...

ARLEQUIN,

ARLEQUIN, *vivement.*

Qui vient d'épouser ?...

DANSEURS.

La belle Chloé. Tenez, les voilà qui s'avancent.

SCENE XII.

PAMPHILE, CHLOÉ, *à qui on porte la robe;* ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

ARLEQUIN, *courant à Chloé.*

AH ! ma chere Chloé, est-ce toi ?

PAMPHILE, *le repoussant.*

A qui en a ce maraud-là ? Est-ce ainsi qu'on parle à Madame ?

ARLEQUIN.

A Madame !... Ah ! Monsieur, je l'aimois auparavant vous.

PAMPHILE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Ma chere Chloé !...

PAMPHILE, *le menaçant.*

Hein ?...

ARLEQUIN.

Madame, vous voilà mariée ?

CHLOÉ, *froidement.*

Ah ! c'est encore toi, Arlequin ?... Oui, tu vois, mon enfant.

ARLEQUIN.

Vous avez quitté comme cela Arlequin, que vous aimiez tant?

CHLOÉ.

J'étois folle de t'aimer; que voulois-je faire de toi? tu es si pauvre! Après tout, c'est à toi que j'ai obligation de l'état gracieux où je suis! tu m'as appris qu'on n'étoit point heureux dans le mariage, quand on n'avoit point de bien; effectivement, j'ai jugé que tu avois raison. J'ai trouvé Monsieur : tu épousois sa maîtrese; il a bien voulu de moi, et voilà comme la chose s'est faite. Si cela te fait de la peine, j'en suis fâchée; mais tu ne dois t'en prendre qu'à toi.

ARLEQUIN, *bas.*

Ah! fripon de Plutus, si je te tenois!... C'est toi qui es cause de tout mon malheur. Tu as bien fait de t'en aller... (*Voyant Pamphile et Chloé qui se parlent à l'oreille.*) Il lui parle à l'oreille... Ah!... ma chere Chloé est mariée!

CHLOÉ.

Va, console-toi, tu viendras me voir danser à ma noce; tu auras le plaisir de dire : J'ai eu l'honneur d'être aimé de cette belle mariée; et moi, je dirai à mes gens : Holà! quelqu'un! qu'on fasse boire ce pauvre garçon.

ARLEQUIN, *bas.*

Tu mérites cela, misérable que tu es; je te tiens, je te tuerai!... (*Haut.*) Madame...

PAMPHILE.

Çà, mon ami, voilà qui est fait; laisse Madame en repos.

ARLEQUIN.

Eh ! Monsieur, je vous en prie !...

PAMPHILE.

Allons, allons, tu es un importun.

ARLEQUIN.

Monsieur, laissez-moi demeurer avec vous ; que je sois auprès d'elle.

PAMPHILE.

Eh ! que veux-tu faire auprès d'elle ?

ARLEQUIN.

Je serai celui qui lui porte la robe.

CHLOÉ.

Non, Arlequin ; je t'ai trop aimé pour te voir réduit auprès de moi à un emploi si bas : d'ailleurs, il est du devoir d'une honnête femme d'écarter d'elle tous ceux qui pourroient lui faire oublier un instant qu'elle a un époux. Tant que je te verrois, je ne pourrois jamais m'empêcher de t'aimer toujours ; je le sens bien.

ARLEQUIN.

Eh ! Madame, cela ne me fera point de peine de vous servir : pourvu que je vous voie, je serai trop content.

PAMPHILE.

Madame, laissons-là ce causeur.

ARLEQUIN, *à genoux.*

Monsieur, Monsieur, encore un petit moment... Madame, priez votre mari pour moi.

PAMPHILE.

Que veux-tu ? cela me fatigue à la fin.

ARLEQUIN.

Je vous servirai bien fidélement : je ne vous demande point de gages... Trivelin, prie ton maître.

TRIVELIN.

Tu n'as pas voulu venir boire avec moi tantôt.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! tout le monde t'abandonne !

CHLOÉ.

Il me fait pitié.

SCENE XIII et derniere.

PAMPHILE, CHRISANTE, FLORISE, CHLOÉ, ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

CHRISANTE, *à Florise.*

ALLONS, allons, Mademoiselle la difficile... (*A Arlequin.*) Tenez, Arlequin, voilà une épouse que je vous amene.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur, je vous remercie : je suis bien fâché d'avoir empêché que votre fille n'épousât ce Monsieur.

CHRISANTE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Il vient d'épouser ma chere Chloé, M. Chrisante.

FLORISE, *bas.*

Le traître !

ARLEQUIN, *à Chrisante.*

Tenez, voilà vos cent écus que je vous rends....... (*A Florise.*) Mademoiselle, je vous demande excuse, si je ne vous épouse pas. Vous comptiez d'être mariée : cela est bien fâcheux pour une fille ; mais vous trouverez un autre mari, et moi je ne retrouverai pas une autre Chloé. Adieu, Mademoiselle.

FLORISE, *bas.*

Je creve de ne pouvoir pas me venger du perfide !

ARLEQUIN.

Adieu, M. Chrisante.

CHRISANTE.

Que veut dire ceci ? Je veux mourir, si j'y comprends rien.

ARLEQUIN, *en pleurant, à Pamphile.*

Adieu, Monsieur...

PAMPHILE.

Encore !....

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous en prie..... aimez bien ma chere Chloé.... C'est une bonne fille.... Ne lui faites jamais de peine : je vous demande cela, pour l'amour de moi.

PAMPHILE.

Que cela ne t'inquiete point : adieu.

ARLEQUIN, *en sanglotant, à Chloé.*

Adieu, Madame... Adieu, Trivelin... Adieu tout le monde.

TRIVELIN.

Où vas-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je vais me pendre.

CHLOÉ.

Je n'y puis plus tenir... Arlequin...

ARLEQUIN.

M'appellez-vous, Madame ?

CHLOÉ.

Oui, reviens.

ARLEQUIN, *accourant.*

Vous voulez donc bien que je demeure avec vous ?.... (*Il arrache la robe de Chloé des mains de celui qui la portoit.*) Gare de là, toi !

CHLOÉ.

Va, Arlequin, je ne suis point mariée ; c'est un tour que Monsieur m'a aidé à te jouer, pour regagner ton cœur.

FLORISE, *bas.*

Qu'entends-je ?

ARLEQUIN, *avec transport.*

Vous n'êtes pas mariée, Madame ?... Ah ! cela est-il bien vrai, Monsieur ? Vous vous mariez pourtant si vîte, vous autres.

PAMPHILE.

Rien n'est plus vrai, Arlequin : je te rends ta chere Chloé ; je suis charmé de voir la tendresse que vous avez l'un pour l'autre. Je ne croyois pas qu'il fût encore au monde de si parfaits amans. Aimez-vous toujours de même... Arlequin, il faut, en revanche, que tu m'aides à obtenir de M. Chrisante la charmante Florise que j'aime.

ARLEQUIN.

Ah! tout-à-l'heure... M. Chrisante, je vous en prie, donnez votre fille à cet Officier; c'est un honnête homme: il n'est pas comme les autres Officiers, qui se marient dans tous les pays où ils vont.

CHRISANTE.

Vous êtes le seul qui pouviez me la faire refuser à M. Pamphile; je connois son mérite: allons, je consens à tout.

FLORISE.

Ah! mon pere!

PAMPHILE.

Quelle reconnoissance, Monsieur!

CHRISANTE.

Arlequin, je veux faire les frais de vos noces.

ARLEQUIN.

Je le veux bien: je suis si aise, ma chere Chloé! je ne me sens pas de plaisir!

CHRISANTE, *à part.*

Il faudra que je trouve les moyens de m'acquitter envers lui.

ARLEQUIN.

A qui sont ces habits-là, ma chere Chloé?

CHLOÉ.

Ils sont à Madame Midas.

ARLEQUIN.

Quitte-les vîte, crainte du mauvais air.

PAMPHILE.

Allons, mes amis, commencez votre divertissement.

ARLEQUIN.

Oui, et dépêchez-vous; car il y a long-tems que je n'ai bu, ni mangé, et j'ai aussi envie de rester seul avec ma chere Chloé.

On danse.

Un torrent, du haut des montagnes,
Avec fracas précipite ses eaux:
Il ravage, en fuyant, les fertiles campagnes;
Mais un rocher brise ses flots.
Heureux ruisseau, dans cette route obscure,
Vous coulez plus tranquillement:
Rien ne trouble jamais votre crystal charmant;
Avec un doux murmure
Vous suivez le penchant que donne la nature,
Et si le Dieu d'Amour
Enflamme votre onde chérie,
Vous pouvez chaque jour
Mouiller une tendre prairie!

On danse.

VAUDEVILLE.

Les richesses, les vains honneurs
Sont des fers qui gênent la vie.
Heureux, qui, loin de ces grandeurs,
Passe des jours dignes d'envie:
Il ne connoît que les plaisirs;
Son champ est tout ce qu'il desire,
Et, s'il pousse quelques soupirs,
Ce n'est que d'amour qu'il soupire.

CHLOÉ.

Toute ma richesse est mon cœur,
Cher Arlequin, je te le donne!
Qu'il fasse à jamais ton bonheur;
C'est tout ce que j'ambitionne:
Je ne changerois pas mon sort
Contre celui de Vénus même.
Ah! que c'est un charmant trésor
Que de posséder ce qu'on aime!

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira,
Que ma maison est trop petite;
Mais je l'aime comme cela,
Et c'est moi tout seul qui l'habite.
Fi! de tous ces grands logemens;
Je ne pourrois m'y reconnoître:
Il y demeure tant de gens,
Qu'on n'en connoît pas le vrai maître.

TRIVELIN.

La vie a pour moi des appas
Qu'un grand n'y trouve point, je gage:
Je vis sans soins, sans embarras,
Sans valet, femme, ni ménage;
Mais aussi-tôt que de la faim
Je ressens l'ardeur inquiette,
Chez mon bon ami, le voisin,
Je cours vîte piquer l'assiette.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Parterre équitable, c'est toi
Que je tâche de satisfaire;

Je serai content comme un Roi,
Si cette Piece a pu te plaire.
Çà, qu'en penses-tu bonnement?
Que ta belle main me l'explique:
Mais viens me l'expliquer souvent,
Pour faire enrager le Critique.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

VAUDEVILLES
de l'Embarras des Richesses.

L'amour n'est plus comme au vieux

temps un roman de longue lec-

-ture: souvent dix tomes re-bu-

-tans ne concluoient pas l'a-ven-

-tu-re; mais à l'u-sage des trai-

-tans, Plutus l'a réduit en bro-

-chure, tu-re tu-re lure, ton ton

ton toure ton ton ton ton ton lure lu-re.

Les Ri-chesses les vains hon-
-neurs sont les fers qui gênent la
vi-e : heureux qui loin de ces gran-
-deurs passe des jours dignes d'en-
-vi-e ! il ne connoît que les plai-
-sirs ; son champ est tout ce qu'il de-
-si-re, et s'il pousse quelques sou-
-pirs, ce n'est que d'amour qu'il soupi-re.

LE DÉDAIN AFFECTÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DU DÉDAIN AFFECTÉ.

LÉLIO, qui aime Silvia, fréquentoit depuis long-tems la maison de Pantalon, son pere. Elle le payoit de retour, sans pourtant le lui faire connoître. Un jour qu'un cercle assemblé dans cette maison s'entretenoit d'une femme qui en venoit de sortir, et que chacun la louoit à l'envi, Silvia, qui lui avoit accordé son suffrage comme les autres, s'avisa de demander à Lélio ce qu'il en pensoit, et sur le bien qu'il ne put s'empêcher d'en dire, le dépit et la jalousie la tourmenterent : elle lui montra de l'humeur, et lui dit des choses dures qu'il crut devoir prendre pour un congé. Piquée de ne le plus revoir, elle ne voulut plus recevoir aucune compagnie, ni même rester à la ville. Elle prétexta une maladie, et engagea son pere à la mener à la campagne, où, au bout de quelque tems, une circons-

tance assez singuliere conduisit Lélio. Un de ses amis, nommé Mario, alloit épouser une Baronne, dont la Terre étoit voisine de celle de Pantalon; mais des raisons particulieres exigeoient que la Baronne tînt ce mariage secret. Lélio, comme ami de Mario, et Pantalon, en qualité de voisin de la Baronne, en devoient être seuls instruits et servir de témoins à la cérémonie. Lélio, chargé d'apporter de la ville les parures de la mariée, arrive donc avec Arlequin, son valet. Ils sont vus par Silvia et Colombine, sa suivante, qui, n'étant point dans la confidence, ne doutent pas en voyant tout cet attirail suivre Lélio, que ce ne soit lui-même qui épouse la Baronne. Dans leur entretien, Silvia affecte un grand dédain pour Lélio, même en lui reprochant de s'être éloigné d'elle. Cependant ils s'expliquent; et elle apprend, avec un plaisir qu'elle ne peut lui dissimuler, qu'il est toujours libre, et qu'il l'aime plus que jamais. Pantalon les surprend dans ce tendre raccommodement, et consent à les unir, ainsi qu'Arlequin et Colombine, en même tems que la Baronne et Mario.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE DÉDAIN AFFECTÉ.

QUELQUES recherches que nous ayions faites, nous n'avons pu découvrir aucune particularité sur l'Auteur de cette Piece. Les Écrivains qui se sont occupés de l'Art Dramatique, ne sont pas même d'accord sur son sexe.

Voici ce qu'on trouve dans le Mercure de France, Janvier 1725, page 135 et suivantes. « Cette Piece est d'un Auteur anonyme ; mais elle est d'un style à faire connoître qu'elle part d'une bonne plume.... Toutes les scenes qui sont entre Lélio et Silvia y sont très-bien traitées, très-fines et très-délicates ; et le systême du cœur y est si bien développé, qu'on a soupçonné qu'elle étoit l'ouvrage d'une femme....

Des Boulmiers, dans son Histoire du Théatre

Italien, tome second, page 312, nomme cette femme Mademoiselle *Monicau*, « qui garda, dit-il, quelque tems l'anonyme, par une modestie estimable qui ajoutoit encore à ses talens. Quelques envieux voulurent alors lui en ôter le mérite : injustice affreuse que son sexe n'a que trop souvent éprouvée ! On doit seulement s'étonner qu'une personne qui connoissoit si parfaitement le Théatre et le cœur humain, se soit bornée à cette seule Piece, malgré le succès qui dût l'encourager. Cette Comédie, également simple et ingénieuse, eut seize représentations de suite, et elle a été souvent reprise. »

Les freres Parfaict pensoient de même sur le sexe de l'Auteur du Dédain affecté, en imprimant leur Dictionnaire des Théatres de Paris. Voyez le second volume, page 259. Mais ils ont ensuite regardé cette opinion comme une erreur, et l'ont rectifiée, dans leur septieme volume d'*additions et corrections*, page 611, où ils disent que l'Auteur de cette Piece est « M. *Monicault*, ci-devant Consul de France à Saint-Pétersbourg et à Dantzick ; qu'ils croyent encore vivant (en 1756) : au moins sommes-

nous sûrs, ajoutent-ils, qu'il l'étoit en 1754. »

Il est bon d'observer que l'Ouvrage de des Boulmiers ne parut qu'en 1769; c'est-à-dire, treize ans après le volume de corrections au Dictionnaire des Parfaict, et qu'il ne crut pas devoir adopter leur changement à l'égard de l'Auteur du Dédain affecté. Etoit-il plus sûr de la premiere opinion qu'eux? C'est ce que nous ne pouvons pas décider.

P. S. Au moment où l'on achevoit d'imprimer ce Volume, nous avons reçu la Lettre que nous allons ajouter ici, en réponse à celle que nous avons fait insérer dans le *Journal de Paris*, pour obtenir des renseignemens sur l'Auteur du *Dédain affecté*, &c.

« Paris, 9 Juin 1785. »

« Vous demandez, Messieurs, par le Journal de Paris du 2 de ce mois, des éclaircissemens sur Mademoiselle Monicault. Je voudrois, en qualité d'arriere-petite-niece de cette Demoi-

selle, vous procurez toutes les preuves dont vous avez besoin ; mais, n'étant née que depuis sa mort, je ne puis vous instruire que de ce que j'ai recueilli par tradition sur l'objet relatif à votre travail. Quant à sa famille, elle étoit fille de M. Monicault, célebre Avocat au Conseil, et petite-niece du célebre Bourdaloue : elle a laissé la réputation d'une fille de beaucoup d'esprit, qui aimoit les Belles-Lettres et les avoit cultivées avec fruit. On savoit dans sa famille qu'elle avoit donné une Piece au Théatre, et qu'elle avoit eu quelques succès ; mais, soit qu'elle eût totalement abandonné ce genre, soit que la vie pieuse et retirée qu'elle a menée depuis lui eût inspiré quelques regrets sur cet Ouvrage, elle n'en parloit jamais, et ne vouloit pas qu'on lui en parlât. A sa mort, il ne s'est trouvé aucun manuscrit, ni de cette Piece, ni d'aucune autre. A l'égard de M. Monicault de Relardeau, son frere, Consul à Saint-Pétersbourg et à Dantzick, chargé plus anciennement, comme Commissaire du Roi, de l'établissement du Mississipi, il ne peut pas être l'Auteur de cette Piece que lui attribue le Dictionnaire des

Théatres. Il étoit en Russie lorsqu'elle a été donnée : d'ailleurs la nature de ses travaux, celle même de son esprit l'éloignoit de ce genre. Il est mort long-tems après sa sœur, et n'a laissé d'autres Ouvrages que des Mémoires intéressans sur la Russie et sur les différens objets dont il avoit été occupé. Il est donc vraisemblable que Mademoiselle Monicault étoit Auteur de la Piece intitulée, Le Dédain affecté. L'assertion de des Boulmiers, conforme à la tradition de sa famille, devient une sorte de preuve. Il ne nous est point resté de portrait de cette Demoiselle. Je crois qu'elle est morte en 1740 ou 1741. Voilà, Messieurs, tout ce que ma mémoire et celle de quelques personnes qui l'ont connue peuvent vous fournir, et dont vous pouvez faire usage, comme vous ayant été communiqué par des parens.... »

« J'ai l'honneur d'être, Messieurs, &c. »

LE DÉDAIN AFFECTÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 26 Décembre 1724.

PERSONNAGES.

PANTALON, Pere de Silvia.

SILVIA.

LÉLIO, Amant de Silvia.

MARIO, Gentilhomme, Ami de Lélio.

COLOMBINE, Femme de Chambre de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

La Scene est dans un petit bois voisin de la maison de Campagne de Pantalon.

LE DÉDAIN AFFECTÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *seul, mettant à terre un panier rempli de provisions de bouche.*

OUF! . . . Maudit soit la chasse et les chasseurs ! Par la sambleu ! je suis las de les chercher, et s'ils veulent manger, qu'ils me cherchent à leur tour. Depuis deux jours que M. Lélio, mon maître, est à la campagne, j'ai eu plus de fatigue qu'en deux ans à Paris. . . . Vive ce pays-là pour les domestiques, et sur-tout les laquais des petits-maîtres : ce sont des seigneurs, dans toutes les formes ; et, à la livrée près qui les distinguent, je n'y vois pas de différence. Ils dansent, chantent, sifflent, jurent, et se soulent d'aussi bonne grace que le petit-maître le plus à la mode. Ventrebille ! je suis toujours au désespoir d'être au service d'un homme si sérieux, quand

je les entends raconter leurs bonnes fortunes, et les friands morceaux qu'ils attrapent lorsqu'ils suivent leurs maîtres en parties fines; car à les entendre dire, ils tâtent souvent les premiers aux sausses.... Mais si je criois, peut-être me répondroient-ils, et pourrois-je savoir où ils sont.... (*Il crie.*) Ma foi! qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas, je vais toujours mettre la nappe, à bon compte. On ne sauroit trouver un endroit plus frais, ni plus charmant pour bien bafrer; et de l'appétit dont je me sens, je mangerois moi seul toutes les provisions que j'ai apportées pour les autres. (*Il défait le panier, met la nappe, et tire une bouteille.*) Oh! quelle charmante couleur! (*Il tire un jambon et le flaire.*) Quel fumet! Si mon maître étoit ici et qu'il en eût pris sa réfection, j'en mangerois aussi ma part après lui..... La prendre devant ou après, n'est-ce pas la même chose?.... Dût-il m'en coûter quelques coups de bâton, il faut que j'en tâte. Aussi, c'est leur faute, pourquoi ne viennent-ils pas? Et pourquoi, me connoissant l'homme du monde le plus gourmand, me donner les provisions à garder? (*Il mange un morceau de jambon.*) On n'a jamais mangé sans boire, et cela est capable de faire bien du mal. Visitons un peu les bouteilles.

(*Pendant qu'il boit, Colombine arrive.*)

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE, *à part, surprise de trouver Arlequin.*

EH! je crois que c'est Arlequin! C'est lui-même, je ne me trompe pas. Approchons un peu, et voyons ce qu'il fait. (*A Arlequin.*) Ah! je vous y prends, Monsieur le gourmand! C'est donc vous qui criez de si bonne grace dans nos bois? Et par quelle aventure êtes-vous ici?

ARLEQUIN.

Eh! qu'y venez-vous faire vous-même, Mademoiselle Colombine?

COLOMBINE.

Moi, je suis chez moi.

ARLEQUIN.

Chez vous? C'est donc à dire, que vous avez fait fortune depuis que je ne vous ai vue? N'auriez-vous point épousé quelqu'un de ces mignons de la fortune, qui, comme des champignons, ont passé dans une nuit de l'indigence aux millions?

COLOMBINE.

Ah! vraiment je ne suis pas si chanceuse; et quoique toutes les belles terres des environs ne soient possédées que par des marquises de nouvelle date, qui ne sont pas de meilleur acabit que moi, je ne le suis

pas devenue, et je suis toujours, pour mes péchés, au service de Mademoiselle Silvia.

ARLEQUIN.

Elle est donc en ce pays?

COLOMBINE.

Oui, dont j'enrage assez; car nous y menons la vie la plus désagréable. C'est ici le séjour de la mauvaise humeur; on n'y ouvre la bouche que pour se plaindre ou gronder. Imagine-toi que M. Pantalon, une vieille tante infirme, à qui appartient ce château, ma dolente maîtresse et moi, passons toute la journée, tant qu'elle dure, à nous regarder sans dire mot et à faire des nœuds. Jamais notre silence n'est interrompu que par quelque violent accès de toux qui prend à la tante, ou par les discours assommans du bon M. Pantalon, qui, comme tu sais, sans s'embarrasser de chercher un mari à sa fille, se décharge de ce soin sur elle, et ne s'amuse qu'à réformer la nature; et excepté un gentilhomme du voisinage, qui de quinze en quinze jours vient, par bienséance, faire ici une apparition d'un quart-d'heure, nous n'avons pas vu, depuis quatre mois que nous sommes dans ces beaux lieux, l'ombre d'un seul chapeau.

ARLEQUIN.

Ah! vous avez raison de vous plaindre; car autant qu'il m'en souvient, vous ne les haïssiez pas trop. Mais que sont donc devenus tous ces aimables qui fréquentoient chez vous, et y étoient si bien reçus?

COLOMBINE.

Tu ne reconnoîtrois pas notre maison. Ma maîtresse,

sous prétexte d'une indisposition que nous ne connoissons pas encore, leur a donné leur congé pour venir prendre l'air ici. Ton maître a bien fait de prendre le sien d'avance, car on le lui auroit donné comme aux autres.

ARLEQUIN.

Qu'elle eût donné congé à mon maître, cela n'auroit pas été surprenant; car de tous les agréables qui alloient chez elle, il étoit le seul pour qui elle n'avoit point ces façons prévenantes et gracieuses qu'elle avoit pour tous les autres; mais qu'elle en ait usé de la sorte avec tous ces Messieurs du bon air qui avoient le don de l'amuser, cela m'étonne... Et vous, sans doute, vous avez rompu avec la Fleur, l'Épine et Champagne, dont les jolies sornettes vous faisoient autant de plaisir que celle du Marquis, du Comte et du Chevalier en faisoient à votre maîtresse?

COLOMBINE.

Que tu es dupe! Crois-tu que parce qu'une fille rit des extravagances qu'un homme lui débite, elle l'en aime davantage? Va, tu ne connois pas les femmes. Ce sont précisément ceux qui ne les regardent pas, et avec qui elles sont toujours de mauvaise humeur, qu'elles aiment davantage.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là tu m'aimois donc bien? car tu faisois assez la mijaurée avec moi.

COLOMBINE.

Eh! de quoi te plains-tu? Est-ce que tu as jamais

eu envie de me plaire? .... Mais que viens-tu chercher ici?

ARLEQUIN.

Mon maître, qui chasse aux environs d'ici avec M. Mario, chez qui nous sommes, depuis deux jours.

COLOMBINE.

Et qu'y vient-il faire?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien. Tu sais bien qu'il n'est pas de ces gens, qui, jusqu'à leurs bonnes fortunes, font confidence de tout à leurs valets?

COLOMBINE.

Mais, encore, tu ne t'en doutes pas?

ARLEQUIN.

Tout ce que je puis soupçonner, c'est qu'*il y a* de l'amourette sur jeu; car il a tant apporté de bijoux, de colifichets, de rubans, d'évantails, et sur-tout un beau panier qui l'a bien fait jurer lorsqu'il a fallu l'apporter: nous n'avons pu trouver de coffre assez grand pour le mettre, et il a fallu le nicher sur l'impériale du carrosse. O le beau panier! toute une famille pourroit loger à son aise dessous.

COLOMBINE.

C'est donc à dire qu'il se marie?

ARLEQUIN.

Je crois que oui. Je ne voudrois pourtant pas l'assurer; car quoique M. Lélio aime les femmes, lorsqu'il s'agira de se marier, il est homme à y regarder à deux fois. Si je savois lire j'aurois bientôt découvert le mystere; ou bien si tu n'étois pas si causeuse, je te mon-

trerois.... Mais tu es fille, et tu ne pourrois t'empêcher de jaser.

COLOMBINE.

Va, va, les filles ne se vantent pas de tout ce qu'on leur dit, et les hommes d'aujourd'hui sont cent fois plus babillards que nous; tu peux me confier tout en sûreté.

ARLEQUIN.

Tiens, lis-moi ce que chante cette lettre; c'est elle qui nous a fait prendre si précipitamment la poste. Je l'avois prise sur la table de mon maître, dans le dessein de la remettre, après me l'être fait lire; mais nous avons eu tant d'affaires avant que de partir, que je n'ai eu ni le tems, ni l'occasion de faire l'un et l'autre. Ce n'est pas que je sois curieux; mais c'est qu'il y a mille choses dans le monde qu'il faut savoir.

COLOMBINE.

Donne. (*Elle lit.*)

« Il faut bien des cérémonies pour faire faire à une
» femme ce qu'elle souhaite le plus. Madame la Ba-
» ronne consent enfin au mariage, dont le premier
» article est qu'il sera tenu secret pendant quelque tems.
» Elle vous somme, mon cher Lélio, de lui tenir la
» parole que vous lui avez donnée. Elle se rendra dans
» deux jours chez moi, où il a été résolu que le ma-
» riage se feroit sans bruit. Après l'empressement que
» vous avez témoigné pour la chose, il seroit honteux
» qu'elle arrivât ici avant vous. Je vous attends donc,
» et ne manquez pas, suivant que nous en sommes

» convenus, d'apporter avec vous tous les présens de
» noces ; car, quoique tout cet attirail puisse donner
» des soupçons, et que la Dame exige le secret, vous
» savez que le beau sexe ne veut rien perdre de ses
» droits. » MARIO.

ARLEQUIN.

Pardi ! j'ai bien de l'esprit ; je savois tout cela sans l'avoir lu.

COLOMBINE.

Tirez présentement des conséquences de ce qu'un homme vient tous les jours chez une femme ! Ma pauvre maîtresse a bien été la dupe de celui-là ; car, quoiqu'elle ne l'ait pas dit, je me persuade qu'elle en lorgnoit la conquête.

SCENE III.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA, *du fond du Théatre.*

COLOMBINE !... Colombine !...

COLOMBINE.

Mademoiselle... (*A Arlequin.*) Cache-toi vîte derriere ce buisson ; car si ma maîtresse venoit à nous appercevoir ensemble, elle me feroit une vesperie qui n'auroit point de fin. (*Il se cache.*)

SILVIA, *sortant du bois.*

Etes-vous sourde ? Il y a deux heures que je vous ap-

pelle, et vous ne me répondez pas. Pourvu qu'elle babille et qu'elle se promene, la voilà contente. Que faisiez-vous là ? Avec qui étiez-vous ?

COLOMBINE.

Je ne faisois rien; j'étois seule.

SILVIA.

Quel papier tenez-vous-là ?

COLOMBINE.

C'est un mauvais papier que je viens de ramasser.

SILVIA, *le lui arrachant.*

Voyons; il peut-être à moi, et je ne veux pas que mes papiers traînent.

COLOMBINE.

Je suis certaine qu'il n'est pas à vous.

SILVIA.

Je parie qu'il n'y a rien de prêt de tout ce qu'il me faut pour aller à l'assemblée à laquelle M. Mario nous a conviés ?

COLOMBINE.

Pour la façon que, depuis que nous sommes ici, vous apportez à votre ajustement, il ne faut pas tant de tems.

SILVIA.

Mais puisque je fais tant que d'y aller, encore ne faut-il pas être d'un négligé à faire peur. Ne manque-t-il rien à ma coiffure ?... Tu ne devinerois jamais qui est ici ?

COLOMBINE.

Non.

SILVIA.

Lélio. On ne m'a pas dit le sujet de son pélerinage en ces lieux, où il n'a nulle affaire, et je jurerois que le prétexte de venir passer quelques jours dans notre voisinage, n'est que pour trouver une occasion de se raccommoder. Je me doutois bien qu'il ne tiendroit pas long-tems sa colere; et c'est-là où j'attendois mon Rodomond. Il n'a qu'à se bien tenir! Il n'a pas affaire à une personne si docile!.... (*Arlequin éternue. Elle va le trouver derriere le buisson.*) Voilà donc comme je vous surprends à tous les instans en mensonge? Mademoiselle étoit seule, elle ne causoit avec personne!

COLOMBINE.

Vous m'avez défendu d'avoir aucune communication avec les domestiques de ces Messieurs. Vouliez-vous que je vous disse que j'étois avec Arlequin? il vaut bien mieux, en mentant, vous épargner la peine de vous mettre en colere, et à moi celle d'être grondée.

SILVIA.

Je voudrois savoir ce qu'Arlequin cherche ici!

ARLEQUIN.

J'y attends mon maître et M. Mario qui chassent, et m'y ont donné rendez-vous.

SILVIA.

Et que vient faire ici ton maître?

ARLEQUIN.

Chasser, se divertir...

COLOMBINE.

Et, si je ne me trompe, se marier *incognito*, avec une

certaine

certaine Baronne qui est aussi venue depuis deux jours établir son domicile chez M. Mario.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas mon étourdie, avec ses jugemens téméraires ! Où va-t-elle prendre toutes ces visions ? Oh ! M. Lélio n'est point un homme propre pour le mariage : il aime en général toutes les femmes, sans en aimer aucune en particulier. Il n'est capable d'aimer que lui-même. Ne l'ai-je pas vu, quand il venoit chez moi ? il suffit d'avoir un bout de ruban pour lui paroître aimable. Il n'est fait que pour voltiger de l'une à l'autre ; et il auroit été au désespoir de dire à l'une une parole moins obligeante qu'à l'autre. En tout cas, s'il se marie, je plains la pauvre Baronne qui l'épousera, et ce seroit faire une œuvre de charité de l'avertir du caractere difficile de M. Lélio. (*A Arlequin.*) Est-elle si belle, cette Madame la Baronne ?

ARLEQUIN.

C'est une grande Dame bien faite, de bonne mine, qui a un air doux ; et pour peu que vous soyiez curieuse de la voir, cela ne vous sera pas difficile, car elle doit être d'une fête que M. Mario donne ce soir, et où tous ceux qui voudront venir seront les bienvenus.

COLOMBINE.

Mademoiselle en est priée, et a promis de s'y trouver.

SILVIA.

Quand j'ai promis, je ne savois pas le sujet de cette belle fête... M. Lélio s'y trouvera, sans doute ?

ARLEQUIN.

Oui, Mademoiselle, ou personne ne doit y assister.

SILVIA.

Quel personnage y ferai-je ? Irai-je être témoin de ses minauderies avec la Baronne ? Cet homme a toujours été pour moi un sujet de mauvaise humeur, et l'est encore toutes les fois que j'y pense ; ma fierté est intéressée à ne le revoir de ma vie. Que les hommes sont fourbes et capricieux ! Celui-là venoit tous les jours chez moi avec une assiduité qui (j'en suis sûre) a donné matiere à parler à qui ne nous connoissoit pas. Point du tout, sans autre cérémonie, il se retire tout d'un coup : on n'entend plus parler de lui. Je vais aux promenades, aux spectacles : je le vois ; il me voit. Il est à croire qu'une personne qui n'a jamais eu de mauvaises façons avec qui que ce soit, en le mettant en occasion de me parler, ne manquera pas, par politique, devant le monde de m'aborder et me demander comment je me porte ; non, il borne toute sa politesse à une respectueuse révérence qu'il me fait de loin.... Mais comment savez-vous qu'il se marie ? car à présent il suffit qu'on voye deux personnes ensemble, pour qu'aussi-tôt on les marie ; et je suis persuadée que, dans le tems qu'il venoit chez moi, on nous a mariés plus d'une fois ensemble, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence.

COLOMBINE.

Mademoiselle, c'est Arlequin qui me l'a dit ; et, si vous en voulez savoir davantage, vous en avez la preuve dans le papier que vous m'avez arraché.

SILVIA, *regardant le papier d'un œil de colere.*

Qu'on vienne présentement me dire qu'il n'y a point d'assiduité sans amour. Je verrois, à l'heure qu'il est, un homme mourir pour une femme, que je ne le croirois pas amoureux.

SCENE IV.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN, LÉLIO.

LÉLIO, *parlant à Mario dans la coulisse.*

Souvenez-vous que vous devez vos empressemens à la Baronne. Faites en bref vos confidences à M. Pantalon. Je vous attends ici.

SILVIA, *voulant s'en aller.*

Je crois les entendre. Il ne me convient pas de rester ici.

LÉLIO, *surpris de trouver Silvia.*

Mademoiselle...

SILVIA, *de même.*

Monsieur...

LÉLIO.

J'ignorois que vous fussiez en ces lieux, et je ne dois qu'au pur hasard le bonheur de vous revoir. J'y suis cependant aussi sensible que si c'étoit de votre consentement. J'aime à aimer; et mes amis, quoique je ne trouve pas en eux le même retour, me sont toujours également chers.

SILVIA.

Voilà un étalage de magnifiques sentimens. Il n'y manque qu'une bagatelle, à laquelle il ne faut pas s'attacher avec de certaines gens; c'est la réalité. Une autre vous diroit que vos paroles et vos actions ne se rapportent pas; mais, sans m'amuser aux unes, ni aux autres, vous ne trouverez pas mauvais que je vous laisse: mon devoir m'appelle ailleurs.

LÉLIO.

Je suis ami assez délicat pour ne vouloir rien par complaisance.

SILVIA.

Et assez équitable pour n'en pas attendre de ma part.

LÉLIO.

La mienne pourroit aller au point d'en convenir sans le penser.

SILVIA.

Vous ne vous rendriez pas justice.

LÉLIO.

Plût au Ciel que mes amis me la rendissent aussi exacte que je me la fais à moi-même! Ils confesseroient que si je déplais, c'est moins ma faute que la leur. En cela j'attribue mon malheur à mon étoile; et ce que j'en dis n'est pas par forme de reproche.

SILVIA.

Vous auriez mauvaise grace.

LÉLIO.

J'aurois du moins raison.

SILVIA.

Vous auriez pu l'avoir avant votre dernier procédé.

LÉLIO.

Et même après, s'il m'étoit possible de l'avoir avec vous.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Bon ! voilà qui prend un train d'accommodement.

SILVIA.

Quoique ce soit votre tic de faire ostentation d'une amitié à toute épreuve, vous vous tirez assez mal d'affaire dans la pratique.

LÉLIO.

Si vous vouliez me faire la grace de m'expliquer en quoi j'ai manqué ?

SILVIA.

En quoi vous avez manqué ? Comment ! (*Pendant ce tems Arlequin et Colombine font la conversation ensemble.*) Vous veniez tous les jours assidûment chez moi, sans doute moins pour moi, que parce que vous trouviez à y passer en bonne et nombreuse compagnie les heures de la journée qui vous étoient à charge. Enfin, vous y veniez sous une apparence d'amitié durable, à laquelle un quart-d'heure de mauvaise humeur, qu'on doit se passer les uns aux autres, quand on est sur le pied de se voir tous les jours, ne devoit pas mettre fin. Point du tout, pour une fadaise, et sous un prétexte qu'un écolier auroit honte de prendre, il plaît à Monsieur de disparoître et de rompre brusquement avec les gens. On ne reconnoît pas à ce procédé un homme qui aime à aimer, et à qui ses amis sont toujours

chers Ne soyez pas assez vain pour prendre ce que je vous dis pour un reproche sur votre absence. Colombine peut vous dire si j'y ai fait attention... (*A Colombine.*) Parlez.

COLOMBINE.

Ah ! Monsieur, rien n'est plus vrai ! Pendant plus de deux mois Mademoiselle, tous les jours régulièrement, m'a demandé si vous n'aviez point envoyé savoir de ses nouvelles, ou si vous n'y étiez pas venu.

SILVIA.

L'impertinente ! Vous voyez bien qu'elle ne sait ce qu'elle dit, et qu'elle n'est seulement pas au fait de ce qu'on lui demande... (*A Colombine.*) Restez-là, et ne vous amusez point à babiller... Non, je *vous jure*, Monsieur, que je n'y ai jamais pris garde, et qu'à la figure que vous faisiez dans notre société, je ne vous ai jamais considéré que comme faisant nombre, et à peu près comme un fauteuil de plus ou de moins dans mon appartement.

LÉLIO.

Et vous me demandez des raisons de mon absence?

SILVIA.

Je ne vous les demande pas; je les sais aussi-bien que vous, et m'en embarrasse fort peu. Apprenez seulement qu'il faut aller prôner ailleurs une amitié qui n'a qu'une très-mince écorce.

LÉLIO.

Que ne m'est-il permis de me justifier ?

SILVIA.

Je ne vous le conseillerois pas ; vous prendriez trop de peine inutile.

LÉLIO.

Inutile ? C'est parfaitement bien dit ; car je vous convaincrois par des raisons sans réplique, que j'aurois encore tort.

SILVIA.

Voilà bien celles d'un homme qui n'en a que de mauvaises à donner.

LÉLIO.

La vérité offense : je ne vous déplais déja que trop ; ne me mettez point, je vous prie, en occasion de vous déplaire davantage.

SILVIA.

J'attends avec impatience ces raisons sans réplique ; mais votre politesse flegmatique m'en donne mauvaise opinion.

LÉLIO.

Vous le voulez donc ? Vous allez être satisfaite. Que penseriez-vous d'un homme à qui l'on fait entendre qu'on le voit tous les jours sans le voir ; d'un homme qui, dans une société composée de dix ou douze personnes, avec qui l'enjouement et les airs d'attention vous sont naturels, se trouve seul distingué par des airs de mépris ; d'un homme dont, par une affectation continuelle, on prend à tâche de relever tout ce qu'il dit, et de blâmer tout ce qu'il fait. Quelle idée en auriez-vous, si insensible à tant d'outrages et à une haine déclarée, il vous fournissoit tous les jours, par sa pré-

sence, de nouvelles occasions de l'humilier? Je vous en fais juge, vous qui êtes née avec tant d'élévation dans le cœur, ne diriez-vous pas qu'il les mérite?

ARLEQUIN.

Monsieur a raison d'avoir agi comme il a fait; et, en bonne police, dans toutes les sociétés on devroit mettre en quarantaine toute femme qui boude sans sujet.

LÉLIO.

On ne demande pas ton avis.

ARLEQUIN.

Il est pourtant bon à suivre.

LÉLIO.

Je ne vous rappellerai point les fréquentes scenes que vous avez données à cette même société, sans sujet, et toujours à mes dépens. Y a-t-il un homme dont la constance puisse tenir contre les dernieres sorties que vous m'avez faites? Comment! on parle indifféremment d'une personne de votre connoissance qui sort de chez vous; tout le monde généralement la loue: vous êtes la premiere à faire son éloge; vous me demandez mon sentiment sur son chapitre: je conviens, comme les autres, qu'elle est des plus aimables, vous me répondez d'un ton ironique, qu'elle est bien heureuse d'avoir mon approbation, et que je devois bien me défaire pour un moment de mon air de gravité, et que quand on étoit de mauvaise humeur, il falloit rester chez soi. Que signifie ce discours dans la bouche d'une fille d'esprit? N'étoit-ce pas déclarer hautement à un homme qu'il déplaît; lui donner taci-

tement, ou plutôt intelligiblement l'exclusion, et lui dire de prendre, comme j'ai fait, le parti de se retirer sans dire mot?

SILVIA.

Sont-ce là toutes vos raisons, Monsieur?

LÉLIO.

En voulez-vous de meilleures, Mademoiselle?

SILVIA.

Oui: croyez-moi, avant de vous plaindre, allez apprendre les usages du monde; défaites-vous de vos façons d'aimer gothiques, et sachez placer vos délicatesses à propos. Vous dites que je vous ai traité autrement que les autres; que n'aviez-vous, comme eux, des manieres galantes?

LÉLIO.

Comme ma conduite n'a jamais été différente de celle des autres, expliquez-vous: je ne suis peut-être pas au fait de ce que les Dames entendent présentement par des manieres galantes.

SILVIA.

Mon discours est-il si équivoque? On vous parle apparemment un autre jargon dans votre nouvelle société, et je vois que vous n'êtes pas fait pour m'entendre. Je vous conseille d'aller rejoindre Madame la Baronne; vous vous entendrez mieux.

ARLEQUIN, *à part.*

Ouf! on va parler de la Lettre, et je suis perdu, si je ne détourne la conversation.... Monsieur, un grand malheur qui est arrivé.

LÉLIO.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Un gros chien en passant a flairé le jambon, cassé une bouteille...

LÉLIO, *le repoussant.*

Ce maraud n'est fait que pour nous interrompre. Veux-tu te retirer.

SILVIA.

C'est elle apparemment qui vous a défendu de venir chez moi. Elle a eu en vérité grand tort, tant par rapport à vous que par rapport à moi; car la façon dont vous y étiez ne marquoit pas une intention de me plaire, ni la mienne une intention de lui enlever votre conquête.

LÉLIO.

Laissons-là Madame la Baronne; à quoi bon la faire entrer dans des discours qui n'ont rien de commun avec elle ?

SILVIA.

Voyez comme j'ai l'esprit mal fait! je croyois qu'elle y avoit plus de part que personne.

LÉLIO.

Défaites-vous de vos préjugés sur son compte : elle n'est point de ces femmes qui, rivales de toutes celles qu'on trouve aimables, ne veulent être maîtresses de personne; elle ne s'embarrasse point de ce que font ses amis, et leur laisse une entiere liberté.

SILVIA.

Je ne suis point étonnée, voilà précisément comme il vous faut des femmes. Mais, si je ne me trompe,

cette entiere liberté, que vous faites sonner si haut, n'est pas une preuve du vif intérêt que l'on prend à votre personne.

LÉLIO.

Par quel hasard ai-je mérité que vous en preniez tant aujourd'hui à ce qui me regarde? Je suis content de ses façons à mon égard, et elles sont telles qu'il les faut pour entretenir long-tems la bonne intelligence qui fait la félicité de la vie.

SILVIA.

Ah ! je vous entends. Doucement, s'il vous plaît, et ne m'injuriez pas au point de croire que ce que j'en dis est pour troubler votre charmante félicité commune : il faudroit être bien réduite pour lui porter envie. Mais, puisque vous en êtes si enchanté, plutôt que de vous amuser à perdre ici des momens que vous devez à Madame la Baronne, que n'allez-vous la rejoindre? Vous savez que je ne cherche point à vous retenir? et c'est par-là que j'ai débuté avec vous.

SCENE V.

PANTALON, MARIO, LÉLIO, SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

MARIO, *à Pantalon, en sortant de la coulisse.*

Vous savez de quelle importance le secret est dans cette affaire, et je compte entiérement sur vous.

PANTALON.

Vous pouvez compter sur la parole que je vous ai donnée, et sur ma discrétion... (*A Lélio.*) Je vous croyois, Monsieur, un peu plus de nos amis. Quoi ! vous venez chasser jusqu'à notre porte, sans nous faire l'honneur d'entrer ? Je ne vous le pardonnerai jamais, à moins que vous ne veniez présentement chez moi faire le retour de votre chasse. Ma sœur, qui est la Dame du lieu, m'a fort prié de vous en convier ; et M. Mario, votre ami, y a déja consonti, à condition que vous accepteriez le parti.

LÉLIO.

Je vous estime et honore trop pour vouloir être brouillé avec vous, et j'accepte les conditions de notre raccommodement, avec d'autant plus de plaisir, qu'il me procurera l'honneur de rendre mes devoirs à toute votre famille... (*A Arlequin.*) Tu n'as qu'à t'en retourner.

(*Lélio et Mario offrent en même tems la main à Silvia; elle refuse celle de Lélio, prend celle de Mario, et ils sortent avec Pantalon.*)

SCENE VI.



SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *ramassant son panier, et faisant semblant de s'en aller, retourne la tête vers Colombine.*

VOILA donc comme vous savez garder un secret, babillarde fieffée ?

COLOMBINE.

Je pense que tu veux aussi te fâcher ?

ARLEQUIN.

Et si ta maîtresse, comme elle a été sur le point de le faire, fût venue à parler du mariage de la Baronne, où en étois-je ? Morbleu ! j'aime mon maître de l'humeur dont il étoit aujourd'hui : il l'a joliment houspillée sur la fin ; et voilà comme vous voulez être menées, vous autres femelles.

COLOMBINE.

Tu t'y connois, à ce que je vois !

ARLEQUIN.

Vous en vaudriez cent fois mieux, si, bien loin de vous gâter, comme nous faisons par nos flatteries, nous avions soin de vous relever de tems en tems de sentinelle. Si ces Messieurs, lorsque ta maîtresse traîne ses paroles en longueur, et parlè par dessus l'épaule, au lieu de lui dire qu'elle a un air de Reine, lui faisoient entendre qu'elle est ridicule, mon maître ne

seroit pas offensé de ses airs dédaigneux, et ils n'auroient pas eu querelle ensemble. Si quand...

COLOMBINE.

Si... si... Admirez ce beau réformateur du genre humain !

ARLEQUIN.

Oui; c'est que vous êtes toutes bâties de la même maniere, et vous aimez mieux vous entendre louer d'un agrément que vous n'avez pas, que d'une vertu que vous auriez. Et toi toute la premiere. Te souviens-tu, quand, tous les soirs, plantée comme une statue entre Lépine, la Fleur et Champagne, tu faisois la Déesse, et prenois tant de plaisir à t'entendre dire que tu étois belle, et que tu répondois à l'*un par* un sourire, à l'autre en lui marchant sur le pied, et au troisieme par un air de tête ?

COLOMBINE.

Eh bien ! lequel des trois croyois-tu le véritable favori ?

ARLEQUIN.

Lequel ? tous les trois peut-être.

COLOMBINE.

En bonne foi ! pas un des trois.

ARLEQUIN.

Pardi ! tu étois donc une grande scélérate, d'amuser ainsi trois pauvres diables qui s'entre-mangeoient pour toi le blanc des yeux ! Tu verras que c'étoit moi qui ne te parlois point, et à qui tu ne disois jamais mot !

COLOMBINE.

Eh ! mais, il n'y auroit rien d'impossible à cela.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! cela est fort plaisant, que nous nous aimions sans le savoir.

COLOMBINE.

Est-ce que tu m'aimois ?

ARLEQUIN.

A la rage.

COLOMBINE.

Et que ne parles-tu donc, qu'on te voye ?

ARLEQUIN.

C'est qu'il y a des gens qui ont l'amour taciturne. Ne t'y trompes pas, au moins, quoique ce ne soit pas le plus joli, c'est le meilleur. A présent que nous avons tout débondé, asseyons-nous un peu sur le gazon : faisons aussi notre retour de chasse ; car en amour il faut un peu de goinfrerie. Si tu voyois ces Messieurs et ces Dames en partie secrete, ils se disent de si jolies choses, le verre à la main, que je ne sais lequel des deux fait plus de plaisir de boire ou d'aimer.

COLOMBINE.

Je le voudrois bien ; mais l'apparition de M. Lélio a mis ma maîtresse de mauvaise humeur, et je parie qu'elle m'aura déja appellée plus de vingt fois, sans avoir rien à me dire.

ARLEQUIN.

Colombine, ma mignone ! vous me refusez inhumainement ? Nous ne boirons qu'un petit coup, pas plus grand que cela ; à votre santé.

COLOMBINE.

Oui ; mais un petit coup nous mettra en train, et

en attirera un autre, et, de petits coups en petits coups, nous nous amuserons; et j'ai affaire.

ARLEQUIN.

Va, va, ils n'ont que faire de toi! ils sont présentement à table, ou à se quereller. Ma foi! je crois qu'ils sont comme nous étions, ils s'aiment sans le savoir.

COLOMBINE.

Oh! je suis persuadée que sans la Baronne ils se raccommoderoient.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela qu'ils eussent eu le tems de se bien quereller deux ou trois fois à leur aise.

COLOMBINE.

Oui; mais en attendant, comment ferons-nous pour nous voir?

ARLEQUIN.

Tiens, cet endroit est fort commode, je m'y rendrai souvent... O le bon petit cœur! Bois donc un petit coup, ma petite poule! mon amour!

COLOMBINE.

Adieu, adieu: voilà ton maître; détalons vîte. Quelle mine il a!

(*Arlequin et Colombine sortent chacun de leur côté.*)

SCENE VII.

LÉLIO, *seul.*

MORBLEU ! j'enrage, j'étouffe; mais je ne voudrois pas pour toutes les fortunes du monde ignorer ce que je viens de voir, et je suis content comme un Roi. Me voilà détrompé, guéri et vengé ; oui, guéri, guéri, et vengé. J'étois un bon enfant et une vaillante dupe, de me consoler de n'être point aimé de Silvia, par la seule opinion qu'elle n'avoit de penchant pour qui que ce soit : non contente d'avoir donné à Mario la préférence sur moi, elle lui a fait cent agaceries, qui étoient pour moi autant de coups de poignard : j'étouffois, je n'en pouvois plus ; mais heureusement j'ai été assez maître de ma contenance pour qu'elle n'ait pas pu jouir de mon dépit. Je ne crois pas que de la vie on me revoye ici.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, *à un Laquais en entrant.*

Qu'on mette les chevaux au carosse; je veux aller voir Madame la Baronne .... Un auteur moderne prétend fort excellemment, que faire confidence de ses secrets à un ami, n'est autre chose que de penser tout haut, et que dans un État bien policé, les loix devroient décerner des peines contre ceux qui sont assez indignes pour révéler les secrets qu'on verse dans leur sein. C'est mon avis : il pense comme moi; et si j'étois à la tête d'une cour souveraine, je n'aurois ni repos, ni patience qu'on n'eût fait un réglement à ce sujet. Le plus grand défaut d'un homme, est d'avoir un estomac froid qui ne peut rien garder. Par exemple, M. Mario a besoin d'un témoin pour assister à son mariage, et, connoissant ma probité et ma discrétion, il me choisit conjointement avec M. Lélio son meilleur ami; il me fait confidence des raisons qu'il a pour tenir ce mariage secret. Si j'étois assez lâche pour en révéler la moindre chose à ame vivante, il n'y auroit pas de supplice assez rigoureux pour m'en punir, et je m'égorgerois moi-même; aussi ne l'ai-je dit qu'à ma sœur,

qui est une autre moi-même, et qui ne m'auroit point donné de cesse jusqu'à ce que je lui eusse avoué pourquoi M. Mario m'étoit venu chercher; car elle est si curieuse, si curieuse, qu'il n'y a pas moyen de tenir rien de secret avec elle. . . . .

SCENE II.

SILVIA, PANTALON.

SILVIA.

On dit, mon pere, que vous allez voir Madame la Baronne?

PANTALON.

Oui, ma fille; voudriez-vous y venir avec moi?

SILVIA.

Bien loin de cela, mon pere; je crois qu'ayant avec vous des Dames, c'est à Madame la Baronne, qui est la derniere arrivée dans ce pays, à vous faire la premiere visite : il me semble que cela est dans les regles.

PANTALON.

Voilà encore une des choses sur lesquelles si j'avois du crédit dans la République, je voudrois un réglement, qui bannît ce maudit cérémonial des Dames, qui met le trouble dans toutes les sociétés, et cause, tant dans les grosses maisons, que parmi les familles bourgeoises, des inimitiés irréconciliables. N'est-ce pas une impertinence, qu'un siége placé ici ou là, à bras ou sans

bras mette la brouillerie entre des gens qui auroient plaisir à se voir?

SILVIA.

Mais, mon pere, en attendant que cette réforme soit établie....

PANTALON.

Oh! je vous dis qu'il faut absolument que j'aille voir Madame la Baronne avec qui j'ai une affaire de la derniere importance. Est-il nécessaire que je vous dise que je vais servir de témoin à son mariage?.... Qu'il ne vous arrive pas au moins d'en ouvrir la bouche; car j'ai promis le secret, et j'aimerois mieux mourir que d'y manquer.

SILVIA.

Permettez-moi de vous dire qu'on vous fait jouer un assez vilain personnage, et qu'une pareille confidence est capable de vous embarquer par la suite dans de fâcheuses affaires.

PANTALON.

Effectivement, il y a quelque chose là dedans qui choque; mais si je me rétracte, que diront Messieurs Lélio et Mario, à qui j'ai donné ma parole? Quand un homme d'honneur et de bien comme moi l'a une fois donnée, il faut qu'il la tienne, vît-il la mort devant lui. Adieu, je men vais, car on m'attend.

SILVIA.

Mon pere, un moment.

PANTALON.

Il n'y a pas un moment à perdre. (*Il s'en va, et dit en se retournant :*) au moins ne parlez pas de ce que je viens de vous dire.

SCENE III.

SILVIA, *seule.*

NE suis-je pas bien malheureuse ! dans le nombre d'hommes qui venoient chez moi, qui me trouvoient aimable, et me le disoient, il n'y en a qu'un pour qui j'aie du goût, et justement cet un a un engagement ailleurs; et pendant que pour l'oublier je cherche la solitude, ma fatale étoile l'y conduit pour me rendre témoin de sa passion pour une autre, et la mienne se déclare et augmente lorsqu'elle devroit s'éteindre. Ne suis-je pas bien malheureuse ! que je me sais bon gré présentement d'avoir su jusqu'ici conserver assez de fierté pour le payer de son ingratitude !

SCENE IV.

COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

MADEMOISELLE...... Mademoiselle....

SILVIA.

Eh bien ! Mademoselle ? .... Comment ! il ne me sera pas permis d'être un moment seule ? Qu'y a-t-il ?

COLOMBINE.

Je venois savoir quelle robe vous vouliez mettre ce soir, pour aller à cette fête?

SILVIA.

La blanche.

COLOMBINE.

Cela suffit.

SILVIA.

Allez, allez, il n'est pas besoin de la tirer, car j'ai résolu de n'y point aller.

COLOMBINE.

Vous avez cependant promis.

SILVIA.

Oui, j'ai promis; mais je n'irai pas. Il faut bien que quelqu'un fasse ici compagnie à ma tante, et je ne la laisserai pas seule.

COLOMBINE.

Vous avez raison.

SILVIA.

Elle seroit fâchée qu'il y eût au monde une fille plus bête qu'elle: il faut tout lui dire; elle ne sauroit rien faire d'elle-même.... Allez vous-en; vous me déplaisez.... Attendez; tirez-moi tout ce que j'ai de plus beau en habits, garnitures et bijoux. Elle y viendra, cette Baronne. Dieu sait comme elle sera sous les armes, et je veux voir si je ne vaux pas autant qu'elle.... Colombine, avoue la vérité; tu me trouves bien extravagante, et je le suis en effet. Je suis un enfant qui cherche à me tromper moi-même, et je n'y puis réussir. Je sens trop tard, que par mes mau-

vais procédés je perds un homme qui auroit pu m'aimer, et pour qui je ne les avois, que parce qu'il ne se livroit à moi que comme un ami ordinaire.

COLOMBINE.

Mais la chose est-elle absolument sans remede, et ce mariage doit-il se faire précisément aujourd'hui; en êtes-vous bien certaine?

SILVIA.

Colombine, ma chere enfant, je ne le suis que trop. Mon pere ne m'en a pas fait un mystere; il n'est parti d'ici que pour en être témoin.. Telle chose que j'aye faite, il ne m'a pas été possible de l'arrêter; et cette précipitation ne se rapporte que trop avec la maudite lettre que ma curiosité t'a arrachée tantôt.

COLOMBINE.

Si les choses n'étoient pas si avancées, je ne crois pas impossible de le rompre, ce beau mariage; car, ou je me trompe bien, ou M. Lélio, malgré sa tranquillité naturelle ou affectée, a le cœur pris ailleurs.

SILVIA.

Oh! je suis persuadée qu'il ne l'aime pas, et que le seul intérêt la lui fait épouser. Ils seront malheureux ensemble, et j'en serai ravie. Que j'aurai de plaisir!... Mais quelle est donc cette autre beauté que tu crois qu'il aime?

COLOMBINE.

Vous, Mademoiselle.

SILVIA.

Moi! Tu es folle. Il me l'auroit peut-être fait entendre, pendant tout le tems qu'il est venu chez moi.

COLOMBINE.

Tenez, Mademoiselle, on a beau être sur ses gardes, il ne se peut que l'air du visage ne trahisse nos secrets. J'ai remarqué dans la physionomie de M. Lélio des mouvemens qui lui sont échappés, et qui marquent une passion pour vous cent fois plus forte que le penchant que vous avez pour lui. Aussi vous avez toujours eu avec lui des manieres si hautaines.

SILVIA.

Ma pauvre Colombine, si je le croyois, nous irions tout-à-l'heure le trouver. Va-t-en vîte faire mettre les chevaux au carosse .... Mais il n'est plus tems.

COLOMBINE.

J'apperçois Arlequin; il nous apprendra peut-être des nouvelles.

SILVIA.

Appelle-le.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

ARLEQUIN, que viens-tu chercher ici?

ARLEQUIN.

M. Pantalon, pour le prier de la part de Madame la Baronne et de ces Messieurs de se hâter un peu, parce qu'on n'attend plus que lui pour finir ce qu'il sait.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Si tu ne venois que pour cela, tu n'as qu'à t'en retourner; car M. Pantalon est parti il y a déja longtems.

ARLEQUIN.

J'ai aussi ordre d'attendre ici mon maître, qui avoit, disoit-il, impatience que cette cérémonie fût finie pour venir voir Mademoiselle, à qui il avoit à parler.

SILVIA.

C'est apparemment pour me braver ?... Colombine, je me retire dans ma chambre; et si, par hasard, M. Lélio demandoit à me parler, vous n'avez qu'à le renvoyer, lui dire que je n'y suis point pour lui, que je n'ai, ni ne veux avoir d'affaire avec lui; et que, pour éviter dorénavant toute rencontre, j'irai si loin, si loin, que je n'entendrai plus parler de lui. Faites-lui bien sentir tout cela, au moins... (*Elle s'en va et revient.*) Colombine, écoutez, renvoyez-le, sans le renvoyer.

COLOMBINE.

Si Mademoiselle vouloit s'expliquer davantage.

SILVIA.

Ah ! que vous êtes bête ! oui, renvoyez-le, sans le renvoyer; est-ce que cela ne s'entend pas ? et, sans faire semblant de rien, faites-le parler à moi, malgré moi. Je ne lui ai pas bien dit tout ce que j'ai sur le cœur.

(*Elle sort.*)

D

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

As-tu bien entendu ce qu'elle vient de dire, qu'elle iroit si loin, si loin....

ARLEQUIN.

Pardi ! je ne suis pas sourd.

COLOMBINE.

Voilà donc nos amours au berniquet ?

ARLEQUIN.

Et pourquoi? Parce que nos maîtres sont brouillés, s'ensuit-il que nous devons l'être aussi ?

COLOMBINE.

Non ; mais il s'ensuit que nous ne nous verrons plus, et je n'aime pas à faire l'amour de si loin. Ne voudrois-tu pas que, pour tes beaux yeux, je quittasse ma maîtresse ? Cela seroit bon si nous étions en état de nous établir ; mais, tu n'es riche qu'en appétit. Pour moi, tout mon bien ne consiste qu'en desirs, et on ne fait pas rouler un mariage avec rien ; ainsi, il faut par force que nous restions l'un et l'autre en condition, dont j'enrage assez ; car je t'aime, et notre séparation me va coûter bien des larmes.

ARLEQUIN.

Ma chere Colombine, ne pleure donc pas, car tu me feras pleurer aussi. De quoi nos maîtres s'avisent-

ils de se quereller, quand il n'est plus tems? Voilà bien les penons de femmes! elles ne commencent précisément à prendre du goût pour un homme, qu'après avoir donné le tems à sa passion de s'user. Oh! plutôt que de t'abandonner, je vais demander mon congé, et je te suivrai par-tout, fût-ce par-delà les Antipodes. Mon petit cœur, si tu savois combien je t'aime.... Crois-tu que j'aie assez de courage pour demander mon congé à mon maître? car je l'aime bien; mais je t'aime encore davantage, et je ne balance point.

SCENE VII.

LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LÉLIO, *d'un air rêveur.*

AH! bon jour, Colombine.

COLOMBINE.

Eh! Monsieur, comme vous voilà essoufflé!

LÉLIO.

C'est que j'ai marché avec action. Fais-moi, je t'en prie, parler à ta maîtresse?

COLOMBINE.

Monsieur, elle n'y est pas.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle y est.

COLOMBINE.

Oui, elle y est; mais elle n'y est pas pour Monsieur.

LÉLIO.

Allons, Colombine, finissons ce badinage; car je n'ai ni envie de rire, ni de tems à perdre.

COLOMBINE.

Je ne badine point; j'ai ordre de ma maîtresse de vous dire, tout autant de fois que vous viendrez ici, qu'il n'y a personne.

LÉLIO.

Ah! parsambleu! tu me mets au comble de la joie, et cela m'épargnera la peine de venir dans un endroit où la simple politesse m'attiroit. Adieu. (*Il s'en va et revient.*) Il n'y a donc pas absolument moyen de la voir.

COLOMBINE.

Encore une fois, je vous dis que non.

LÉLIO.

Je m'en vais... je m'en vais... et j'en fais serment. Je veux mourir si on me voit remettre les pieds aux environs d'ici. Adieu.

COLOMBINE, *courant après lui.*

Monsieur, Monsieur; mais si vous vouliez attendre un moment, j'irois lui parler, et peut-être...

LÉLIO.

Ah! parsambleu! celui-là n'est pas mauvais! c'est-à-dire, que tu voudrois que je dusse à ta rhétorique la faveur suprême de la voir?.. Non, Colombine, laisse-moi aller.

COLOMBINE.

Restez encore un instant, vous dis-je.

LÉLIO.

Que je reste, moi, après un ordre comme celui qu'on

t'a donné, il faudroit que je fusse un grand lâche ! Je ne te demande qu'une grace, c'est qu'elle ne sache pas que je suis venu.

COLOMBINE.

Tenez, Monsieur, la voilà ; ne vous fâchez pas, parlez-lui.

SCENE VIII.

SILVIA, LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA.

JE vois, Monsieur, ce qui vous fâche ; on vous a rendu compte apparemment de l'ordre que j'avois donné, en cas que vous vinssiez.

LÉLIO, *en se raccommodant, et affectant un air serein.*

Oui, Mademoiselle ; mais bien loin de me fâcher, j'en plaisantois avec Colombine, à qui je disois que vous ne pouviez dans les dispositions où je me trouve, me rendre un meilleur office.

COLOMBINE.

Monsieur, comment faites-vous quand vous vous fâchez ?

LÉLIO.

Comme il me plaît.

SILVIA.

Je suis ravie que vous m'assuriez que cela ne vous fait nulle peine.

LÉLIO.

Nulle, en vérité, Mademoiselle. Il a été un tems où j'aurois pu m'offenser d'un pareil refus ; mais aujourd'hui je lui dois trop : il me sauve les reproches d'une scrupuleuse délicatesse...

SILVIA.

Et vous fournit encore l'occasion de faire l'éloge de cette prétendue délicatesse. Vous ne comptiez pas, je crois, en faire la matiere de votre entretien avec moi ; mais peut-on savoir quel sujet vous amenoit vers moi ?

LÉLIO.

Le hasard, qui, en passant, m'a fait rencontrer votre femme de chambre, et m'a donné occasion de demander si vous étiez visible.

SILVIA.

Le hasard !... Arlequin, pourquoi nous avez-vous donc dit que Monsieur devoit venir me parler ?

ARLEQUIN.

Monsieur, j'ai tout dit.

LÉLIO.

Eh bien ! Mademoiselle, puisque vous voulez savoir ce qui m'amene, c'est un esprit de reconnoissance. Je venois m'acquitter des remerciemens que je vous dois pour les complimens que vous m'avez faits au sujet de Madame la Baronne, et vous faire en même tems les miens sur le voisinage de M. Mario, qui ne m'a pas paru vous être indifférent.

SILVIA.

M. Mario est un cavalier des plus accomplis.

LÉLIO.

Et des plus heureux.

SILVIA.

C'est ce que j'ignore ; mais s'il ne l'est pas, il mérite de l'être.

LÉLIO.

Que lui faut-il davantage ? Les cruelles de profession font avec lui les avances.

SILVIA.

Je n'entends pas trop ce discours ; mais le ton me fait comprendre qu'il doit signifier de jolies choses.

LÉLIO.

En bonne foi, croyez-vous que personne ne vous devine ? La préférence que tantôt vous lui avez donnée sur moi, votre conversation qui ne s'adressoit qu'à lui, vos yeux qui sembloient éviter tout le monde, pour ne s'attacher que sur lui, ne parlent que trop, et en voulant en faire un mystere, vous êtes la dupe de vous-même ; je souhaite que vous ne le soyïez pas des autres.

SILVIA.

Ah ! je vous entends présentement. C'est-à-dire, que sur quelques civilités que j'ai faites à M. Mario...

LÉLIO.

Des civilités ! en parlant d'un homme qu'on accable de caresses.

SILVIA.

Eh bien ! Monsieur, je suppose que je l'aime ; que vous importe ? Etes-vous mon tuteur, et n'êtes-vous venu

ici que pour me faire querelle à ce sujet ? Je vous croyois occupé de soins plus importans.

LÉLIO.

Et je le suis en effet. Vous voyez mon trouble, je cherche et je crains avec vous une explication sur mon compte.

SILVIA.

Et moi, je n'en veux point avoir.

LÉLIO.

Il me la faut, puisque j'ai le bonheur, ou le malheur de vous voir pour la derniere fois, par les mesures que votre haine pour moi vous a fait prendre.

SILVIA.

Ma haine ! vous n'en êtes pas digne.

LÉLIO.

Je le veux croire; mais, de grace, accordez-moi encore un instant.

SCENE IX.

PANTALON, SILVIA, LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PANTALON, *à Silvia qui veut rentrer.*

OU allez-vous ? Parce que je viens, faut-il vous retirer et quitter incivilement la compagnie ?... Mais, si je ne me trompe, il y a eu quelque dispute entre vous.

LÉLIO.

Non, Monsieur, en aucune façon.

PANTALON.

Cela ne me surprendroit pas; car, depuis quatre mois qu'il a plu à Mademoiselle de se venir planter ici, sous prétexte de rétablir sa santé, qui est aussi bonne que la mienne; nous sommes tous, tant maîtres que valets, les martyrs de sa mauvaise humeur. (*A Lélio.*) Je ne fais que quitter votre Baronne; ô quelle charmante personne! ô quelle charmante personne! quelles graces! que d'esprit! j'en suis enchanté. Je ne pouvois me résoudre à me séparer d'elle; et je crois que j'y serois encore, si elle ne m'avoit dit qu'elle viendroit ce soir nous voir... (*A Silvia.*) Préparez-vous à la recevoir comme elle le mérite... Ah! M. Lélio, que vous êtes heureux d'avoir une aussi aimable société! quel assemblage de perfections! je ne pouvois me lasser de l'admirer.

SILVIA.

Il faut, en effet, mon pere, suivant votre enthousiasme, que vous l'ayiez bien considérée. Qu'a-t-elle donc de si ravissant? sont-ce ses traits?

PANTALON.

Pour ses traits, je ne saurois trop vous en rendre raison. Les femmes d'à présent ont trouvé le secret de les déguiser si bien, qu'il est impossible de les distinguer. C'est pourtant la mode la plus équitable qu'elles aient encore inventée, parce qu'elle doit éteindre entre elles tout principe de jalousie, en ce qu'elle met les belles et les laides au même niveau; et ce n'est

qu'une couche de pinceau de plus ou de moins qui fait la différence des unes aux autres.

SILVIA.

Mon pere, vous ne prenez pas garde qu'en confondant Madame la Baronne avec le reste des femmes, vous offensez indirectement Monsieur, qui, s'il vouloit, pourroit nous faire un détail plus exact de ses perfections; et, à en juger par un léger crayon qu'il a bien voulu nous en faire, elle est fort au-dessus des autres par sa beauté, ses graces, et les charmes de sa conversation.

LÉLIO.

Mademoiselle se divertit moins aux dépens de la Dame, que de son panégyriste.

PANTALON.

Oh! pour sa conversation, elle est enchantée. Quel feu d'imagination! quelle légéreté d'esprit! quelle nouveauté dans ses expressions! (*A Lélio.*) Vous étiez présent lorsqu'en l'abordant je lui ai débité si joliment la fleurette? car c'est l'usage présentement, jeunes et vieillards le font, quoique cela ne convienne pas trop aux derniers; mais c'est la mode, il faut la suivre. Sur ce que je lui faisois entendre, que si un vieillard amoureux n'étoit pas une espece de difformité dans la nature, je ne ferois pas de difficulté de me déclarer hautement son adorateur: elle m'a répondu que souvent l'automne étoit plus beau que le printems.

SILVIA.

Oh! que cela est beau! Et toute votre conversation

a-t-elle été de la même force ? Elle est certainement digne de ses admirateurs.

PANTALON.

Taisez-vous, Mademoiselle la mauvaise plaisante ; quand nous voudrons juger du mérite d'une femme, nous n'en appellerons pas une autre... Mais, avec votre permission, il faut que je vous quitte pour aller donner chez moi les ordres nécessaires pour la réception de Madame la Baronne ; car il n'y a rien de bien fait, si je ne m'en mêle.

SILVIA, *faisant semblant de sortir.*

Mon pere, je vous épargnerai ce soin.

PANTALON.

Non, faites ici compagnie à Monsieur qui y attendra la sienne.

SILVIA.

Mon pere, je suis un peu indisposée.

PANTALON.

Les femmes sont toujours indisposées, quand il s'agit de recevoir d'autres femmes. (*Il sort.*)

SCENE X.

SILVIA, LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LÉLIO, *retenant Silvia.*

Arrêtez, belle Silvia.

SILVIA, *voulant s'en aller, et se heurtant contre Colombine.*

Voyez cette étourdie! il faut qu'elle se trouve toujours sous mes pas.

LÉLIO.

Adorable Silvia, daignez, par pitié, pour premiere et derniere faveur, écouter un amant que vos rigueurs réduisent au désespoir.

SILVIA.

Ah! pour la nouveauté du langage, j'ai quasi envie de rester.

LÉLIO.

Jouissez, puisqu'il n'y a que ce seul moyen de vous retenir, du plaisir secret que vous avez à tourmenter un malheureux, qui, malgré vos mépris, votre haine, n'a pas le courage de vaincre une passion qui le tyrannise, qui le force à vous faire l'aveu d'une foiblesse dont vous riez, et qui va le rendre à vos yeux encore plus méprisable qu'il ne l'étoit.

SILVIA.

Vous vous répétez sans doute pour quand vous serez auprès de quelqu'autre. Vous réussirez, je vous le promets:

mets : il n'y a personne qui ne s'y trompe, et ne vous croie véritablement amoureux.

LÉLIO.

Cruelle ! vous ne le connoissez que trop. Tout vous le dit, mes soins, mes assiduités, ma complaisance, mon absence, mon trouble, mon silence. Et ce qui dans un autre auroit mérité votre estime, a produit avec moi un effet tout contraire ; il n'a servi qu'à vous donner de plus fortes armes contre un objet qui vous est naturellement odieux. En faut-il d'autres preuves que l'air dédaigneux, outrageant avec lequel vous m'écoutez dans l'instant même que je vous entretiens de l'amour le plus sincere et le plus tendre ? .... Belle Silvia, rentrez en vous-même ; faites-lui justice, à cet amour : est-ce là le traitement qu'il mérite ?... Je le vois, vous triomphez malignement de mon peu de raison ; mon égarement vous fait pitié, mon discours vous fatigue Vous avez raison, j'en sens moi-même tout le ridicule ; mais, comme, par une opposition de caracteres que nous ne nous sommes pas faits, je ne suis pas plus le maître de ne vous point aimer, que vous de ne me point haïr, souffrez qu'avant de nous quitter pour toujours, je vous jure que tel traitement que vous m'ayiez fait, et me fassiez encore, vous ne pouvez m'empêcher de vous aimer. Je suis à vous, malgré vous ; malgré moi, mon étoile m'a fait votre adorateur. Vous pouvez me maltraiter ; mais je vous défie de m'ôter le plaisir que je trouve même à souffrir.

SILVIA.

Est-ce là tout, Monsieur?

LÉLIO.

Belle Silvia! cruelle Silvia! peut-on en dire davantage?

SILVIA.

J'ai en vérité grand tort de ne pas répondre à de pareils sentimens! Je m'étois figuré que, quoique tiéde, vous pouviez être honnête-homme; je me suis trompée, vous êtes un traître, un scélérat, un perfide, un monstre, avec lequel j'aurois honte d'avoir la moindre communication. (*Elle lui jette la lettre à la tête.*) Tenez, en voilà la preuve... Ah! du secours, Colombine, je me trouve mal....

COLOMBINE, *à Lélio.*

Monsieur, éloignez-vous d'ici. Vous nous embarrassez plus que vous ne faites de bien.... Arlequin, aide-moi à ramener Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que je craignois; et je suis un homme mort.

(*Silvia, Colombine et Arlequin sortent.*)

SCENE XI.

LÉLIO, *seul.*

Est-ce bien moi?... (*Il prend la lettre.*) Je suis un traître, un scélérat, un monstre, et en voilà la preuve. Cette lettre est d'un ami qui m'invite à sa noce, et

me prie de lui faire les emplettes dont il a besoin pour son mariage; quel rapport peut-elle avoir avec les reproches injurieux dont Silvia m'a accablé? Il ne se peut qu'il n'y ait là-dessous quelque mystere caché que je ne débrouille pas, ou bien Silvia est folle de me faire à son occasion une pareille algarade. Encore si c'étoit le billet de quelque femme, je lui pardonnerois d'en prendre ombrage, et de me le jetter à la tête, comme une preuve de perfidie. Il y auroit à cela du moins quelqu'apparence de raison. Mais faire tant de vacarme pour une lettre d'un homme à un autre, une lettre indifférente, qui ne signifie rien. Il faut nécessairement qu'il y ait du mal-entendu, et que dans sa colere elle se soit trompée en prenant un papier pour un autre, qu'on lui a peut-être écrit contre moi. Que sait-on? Il y a tant de ces ames noires, de ces écrivains anonymes, dont toute l'occupation et le plaisir est de porter des coups secrets.... Il faut absolument que je m'en éclaircisse, et il n'y a que Colombine qui puisse m'expliquer cette énigme... N'est-ce point aussi parce que je me mêle du mariage de Mario qu'elle aime?... Mais par quel hasard ce billet se trouve-t-il entre les mains de Silvia? Tôt ou tard je le saurai; et malheur à quiconque s'en trouvera l'auteur!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIO, *seul.*

De tous mes domestiques je ne puis soupçonner qu'Arlequin capable d'avoir pris cette lettre, et de l'avoir donnée avec quelques autres à Silvia; et, si c'est lui, il peut compter que je l'assommerai.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN, *en passant.*

LÉLIO.

Ah ! te voilà fort à-propos !

ARRLEQUIN.

Monsieur, je suis un peu pressé; je vais faire une commission que M. Pantalon m'a donnée.

LÉLIO.

Tu la feras après; viens çà, maraud ! Par quelle aventure ce papier se trouve-t-il aujourd'hui entre les mains de Mademoiselle Silvia ? Ce n'est que par ton moyen qu'elle a pu l'avoir.

ARLEQUIN.

Ce papier ?

LÉLIO.

Oui, ce papier. Tu fais l'ignorant ; mais prends garde à ce que tu me diras, car si tu mens d'un mot, tu peux compter que tu es un homme mort.

ARLEQUIN.

Vous savez bien qu'un papier blanc ou noir, c'est tout un pour moi, car je ne sais ni lire, ni écrire.

LÉLIO.

Je ne te demande point s'il est à ton usage ; je te demande qui a pu l'apporter ici ?

ARLEQUIN.

Monsieur Pantalon m'a ordonné d'aller vîte.

LÉLIO.

Tu iras ; mais je veux savoir avant qui a pu apporter ici cette lettre.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien. A qui s'adresse-t-elle ?

LÉLIO.

A moi.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, c'est donc vous ?

LÉLIO.

Ce n'est pas moi ; car je suis certain de l'avoir laissée sur ma table.

ARLEQUIN.

Il faut donc que ce soit le diable ; et ce ne peut être que lui, à tout le tapage qu'il a déja causé entre vous et Mademoiselle Silvia, sans celui qu'il fera peut-être

encore entre vous et moi. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'ai pas donnée à Mademoiselle Silvia; et j'en ferois serment.

LÉLIO.

Tu as donc, pendant mon absence, laissé entrer quelqu'un dans mon cabinet qui l'aura prise, et c'est encore pis.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, je vous le jure.

LÉLIO.

Ce billet ne s'est pourtant pas transporté ici de lui-même. Ce n'est pas pour la conséquence dont il est: je n'aurois pas d'inquiétude, si je croyois qu'on n'eût pris que celui-là; mais il y en avoit d'autres *auprès*.

ARLEQUIN.

Oh! je vous proteste qu'il n'en manque point d'autres.

LÉLIO.

Belître que tu es! quelle certitude en as-tu? Et moi je juge qu'il faut nécessairement que l'on en ait pris d'autres.

ARLEQUIN.

Et vous jugez mal; car je sais, à n'en pouvoir douter, qu'on n'a pris que celui-là.

LÉLIO.

Tu sais donc qui l'a pris.

ARLEQUIN.

Assurément; c'est moi pour ....

LÉLIO.

Voilà justement ce que je voulois savoir. C'est donc ainsi, maître fripon ! que vous m'avez menti ?

ARLEQUIN.

Oh ! que je suis bête !

LÉLIO, *tirant l'épée.*

Il faut tout-à-l'heure que je te passe mon épée au travers du corps, si tu n'avoues ce que tu as fait des autres, et où tu les as mis.

ARLEQUIN.

Miséricorde !

LÉLIO.

Il n'y a point de miséricorde.

ARLEQUIN.

Miséricorde, au secours, à l'aide, on me tue, on m'assassine ! Monsieur Pantalon, Mademoiselle Silvia, Colombine, au secours, au secours ; je suis mort.

SCENE III.

PANTALON, LÉLIO, ARLEQUIN.

PANTALON.

GRACE, grace, à ce pauvre malheureux.

LÉLIO.

Il est bien heureux que vous veniez intercéder pour lui. Si vous saviez ce qu'il m'a fait, vous m'exciteriez le premier à le châtier.

ARLEQUIN.

Monsieur, j'allois faire la commission que vous m'avez donnée, et mon maître m'en a empêché, parce que....

LÉLIO.

Tais-toi, coquin! et va-t-en faire ce que Monsieur t'a commandé.

PANTALON.

Apprenez, mon ami, qu'un domestique doit toujours se taire quand son maître parle.

SCENE IV.

COLOMBINE, *une garniture à la main.* ARLEQUIN, PANTALON, LÉLIO.

PANTALON.

Que vient faire ici cette curieuse?

COLOMBINE.

Savoir de la part de ma maîtresse ce que signifie tout le vacarme que l'on entend.

PANTALON.

Vous lui direz qu'elle feroit bien mieux de s'habiller promptement, et de venir ici, plutôt que d'être quatre heures à sa toilette: demandez-moi à quoi faire? Allez, marchez.... (*A Lélio.*) Que vous a donc fait ce pauvre Arlequin?

COLOMBINE.

Et que dirai-je à ma maîtresse?

PANTALON.

Vous lui direz que c'est un valet insolent que l'on châtie avec justice.

COLOMBINE.

Belle réponse! (*Elle sort.*)

SCENE V.

PANTALON, LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

IMAGINEZ-VOUS que je ne lui recommande autre chose que de ne point toucher, ni déranger mes papiers; et ce fripon a la méchanceté ou la bêtise d'en prendre un sur ma table, qui est de conséquence.

ARLEQUIN.

Vous disiez tout-à-l'heure qu'il ne servoit à rien.

LÉLIO.

Veux-tu te retirer, pendard! et aller faire ce que Monsieur t'a dit. (*Arlequin sort.*)

SCENE VI.

PANTALON, LÉLIO.

PANTALON.

Il ne méritoit pas moins que le châtiment que vous avez voulu lui faire ; mais vous avez encore plus de tort que lui, de l'avoir mis dans l'occasion de prendre vos papiers en les laissant à sa discrétion. Est-il possible qu'un homme d'expérience comme vous, ignore qu'il n'y a point au monde d'animaux plus curieux que les valets ? J'ai une maxime excellente par rapport à eux ; je dis tout, et lis tous mes papiers en leur présence, après quoi je les enferme bien soigneusement. Par-là je trouve le secret de leur ôter toute curiosité, et le moyen de fouiller dans mes papiers. Il n'y a que les nouvelles publiques dont je ne parle jamais devant eux, parce que je ne veux point qu'on aille dire dans le monde : Monsieur Pantalon est un bavard qui a dit ceci, qui a dit cela. Avouez donc, Monsieur Lélio, qu'avec le génie que Dieu m'a donné, j'étois fait pour remplir les postes les plus importans de l'État ?

LÉLIO.

Cela est sans difficulté.

PANTALON.

Et il ne m'a manqué que cette ardeur des gens attachés à la Cour, et d'être un peu connu, pour avoir

part aux affaires publiques ; et certainement je les aurois bien menées, car, entre nous, ce n'est pas la mer à boire. Avec quelques mémoires que j'aurois tirés du tiers et du quart, que j'aurois fait passer et donner au Prince comme venans de mon estoc, un air grave et chagrin, il n'y a personne qui ne m'eût pris pour le plus habile homme du monde.

LÉLIO.

Ce n'est pas assez présumer de votre savoir.

PANTALON.

Je voudrois que vous me vissiez quelquefois dans ces cafés, disserter sur les matieres de politique les plus ardues ; j'y fais l'admiration de tous les beaux esprits qui y sont.

LÉLIO, *bâillant.*

Vous m'aviez dit, ce me semble, que vous aviez affaire chez vous.

PANTALON.

Cela est vrai, et je vous quitte ; mais je suis à vous dans un moment. (*Il sort.*)

LÉLIO.

Oh ! ne vous gênez pas ! prenez tout le tems dont vous avez besoin.... Peut-on avoir la patience de soutenir un pareil entretien ? J'aimerois mieux encore essuyer les injures de la fille, que la conversation du pere.

SCENE VII.

ARLEQUIN *revient; mais, voyant que Pantalon sort, il veut s'enfuir.* LÉLIO.

LÉLIO.

VIENS-ÇA, toi; approche.... Eh! bien, à qui parlé-je donc?

ARLEQUIN.

A un homme qui n'a pas envie de se faire tuer si-tôt.

LÉLIO.

Je ne te tuerai point, et je t'ai pardonné.

ARLEQUIN.

Quelque sot qui s'y fie!

LÉLIO.

Approche, te dis-je. Veux-tu que j'aille te chercher?

ARLEQUIN.

Vous m'irez encore parler de cette maudite lettre.

LÉLIO.

Voilà qui est fini, je ne t'en parlerai plus.

ARLEQUIN.

Jettez donc votre épée à cent pas de là. Tenez, Monsieur, je ne suis pas encore revenu de ma frayeur.

LÉLIO.

Viens-çà, encore une fois, et ne crains rien.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

J'ai l'oreille merveilleuse ; j'entends parfaitement de loin. (*Il approche en tremblant.*) Me voilà ; usez-en donc modestement.

LÉLIO.

Ecoute : tu as la liberté de voir Colombine quand tu veux, et Silvia ne le trouve point étrange ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur ; j'ai dans cette maison la même liberté que le chat et le chien : je vas et je viens, en bas, en haut, du haut en bas, sans que qui ce soit me dise mot.

LÉLIO.

Va-t-en voir si Colombine n'est point occupée autour de sa Maîtresse, et si elle ne l'est pas, dis-lui que je souhaiterois lui parler, et que je l'attends ; mais sur-tout prends bien garde que Silvia ne s'en apperçoive.

ARLEQUIN.

J'y vais. Aussi bien faut-il que je rende réponse à M. Pantalon.

LÉLIO.

Ecoute : si M. Pantalon te demande si je suis encore ici, tu lui diras que non.

ARLEQUIN.

Mais si par hasard Colombine est occupée après le chignon de sa Maîtresse ; je vous garantis qu'elle en a au moins pour quatre heures, attendrez-vous tout ce tems ?

LÉLIO.

J'attendrai plutôt jusqu'à demain. Je veux pendant que j'y suis en avoir le cœur net.

ARLEQUIN.

Monsieur, est-ce que vous voudriez encore parler à Mademoiselle Silvia ?

LÉLIO.

Je ne crois pas que de mes jours pareille extravagance me passe par la tête. Nous avons pris pour jamais congé l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

Mais si vous ne voulez plus avoir de communication avec la Maîtresse, qu'avez-vous à faire avec la Femme-de-chambre ?

LÉLIO.

Non, parbleu ! elle courroit présentement après moi, pour me demander pardon de tous les outrages qu'elle m'a faits, que je ne daignerois pas l'écouter.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce compere-ci aime les femmes, et ne se fait pas une affaire d'en conter en même tems à la Baronne et à Silvia. Ne voudroit-il point aussi en dire deux mots à Colombine ? Ce ne seroit pas mon compte à moi.

LÉLIO.

J'avoue que j'ai eu un secret plaisir en la revoyant. Elle a des graces et des charmes, jusques dans ses brusqueries; mais fût-elle encore cent mille fois plus aimable, elle ne me sera plus de rien. Voilà qui est fini.... (*Il se retourne.*) Ah ! te voilà déja de retour ! Eh ! bien ?

ARLEQUIN.

De retour ! Je n'y ai pas encore été.

LÉLIO.

Et pourquoi !

ARLEQUIN.

C'est que j'ai fait attention que la campagne donne de l'appétit, et que je vous vois quelquefois manger, par fantaisie, du pain bis d'aussi bon cœur que les mets les plus exquis ; et Colombine, quoiqu'elle ne soit pas....

LÉLIO.

Eh ! bien, si tu as faim, tu mangeras au retour de ton message ; je ne t'en empêche pas : va donc, dépêche.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, la voilà qui vient avec Mademoiselle Silvia.

LÉLIO.

Oh ! pour Mademoiselle Silvia elle est de trop.... Toi, reste ici ; écoute bien tout ce qu'elles diront, pour m'en rendre compte. (*Il sort.*)

(*Lélio et Silvia s'appercevant se tournent le dos, et Silvia, voyant que Lélio s'en va, revient sur ses pas.*)

SCENE VIII.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TON Maître, à ce que je vois, ne demande pas son reste.

ARLEQUIN.

Non, certainement ; et il renonce, à ce qu'il dit, pour le reste de ses jours à Mademoiselle.

SILVIA.

La menace est terrible. Mais que vient-il chercher ici, et pourquoi n'est-il pas auprès de Madame la Baronne !

COLOMBINE.

Effectivement, pour un homme qui touche au moment d'être marié, s'il ne l'est pas déja, il me paroît peu assidu ; et si j'étois à la place de Madame la Baronne, je ne prendrois pas la chose si fort en douceur.

SILVIA.

Bon ! ces gens-là, tant l'homme que la femme ne sentent rien ; ce sont des amis de boue qu'un vil intérêt unit.... Arlequin, toi qui les vois souvent ensemble, quelles façons ont-ils entr'eux ?

ARLEQUIN.

Ils rient, ils badinent ; mais je ne les ai jamais vus se quereller.

SILVIA.

Le traître, le scélérat ! venir me faire des protesta-

tions de tendresse dans le tems qu'il vient de se marier, ou qu'il va se marier avec une autre... Elle ne peut tarder à venir cette charmante Baronne, et je l'attends; j'aurai la satisfaction de lui conter tout au long le dernier entretien que j'ai eu avec son cher époux : nous verrons comment ces deux petits cœurs si bien unis prendront la chose.... Crois-tu, Colombine, qu'un portrait bien ressemblant du caractere perfide de Lélio soit capable de rompre leur mariage, s'il n'étoit pas encore fait? Oh! assurément je le ferai, et de la bonne maniere. Il me prenoit apparemment pour une dupe, l'indigne qu'il est! Tu as entendu les termes affectueux, tu as vu l'air passionné avec lequel il exprimoit son amour. Est-il possible d'être Comédien à ce point! Je ne m'étonne plus qu'une femme raisonnable prenne de l'entêtement pour un pareil scélérat. As-tu fait attention à ses discours, ses graces, ses emportemens? Qui est-ce qui n'y seroit pas trompé? Moi-même, quoique convaincue de sa perfidie, j'étois prête à me rendre comme une imbécille, si le désespoir de voir qu'un homme si aimable me trompoit, n'étoit venu à mon secours. Je prenois du plaisir à l'entendre, je me sentois touchée.... Ma pauvre Colombine, nous nous y prenons trop tard, nous ne réussirons pas; et la Baronne qui connoît son mérite, n'a exigé le secret, et ne mene l'affaire avec tant de précipitation, que par la crainte qu'elle a que quelque jalouse ne le lui enleve.... Aussi, c'est ma faute; si, dans les commencemens, j'avois eu pour lui les mêmes égards que

j'ai eus pour les autres; si, par une bizarrerie étrange et contraire à ce que je sentois pour lui, je n'avois pas eu des airs de hauteur mal placés, il ne m'auroit pas quittée, il n'auroit point pris d'engagement ailleurs.... Arlequin, tu étois tout-à-l'heure avec lui, te parloit-il de moi? Que disoit-il? Etoit-il bien fâché? A-t-il senti ce que je lui ai dit?

ARLEQUIN.

Je ne sais pas s'il l'a senti; mais il me semble qu'en parlant entre ses dents il a marmoté qu'il ne s'en soucioit pas.

SILVIA.

Oui, je dévisagerois à belles mains, dans la colere où je suis, un homme comme celui-là, qui, de propos délibéré, vient tromper une fille qui ne pense point à lui, et lui jure par des sermens exécrables qu'il l'adore. Oh! je veux le dire à la Baronne.

COLOMBINE.

Mais, Mademoiselle, je fais une réflexion.

SILVIA.

Et quelle est-elle cette belle réflexion?

COLOMBINE.

Si ce mariage étoit fait ou prêt à faire, M. Lélio, qui est si maître de lui-même, au lieu de venir dans ces bois rêver et perdre son tems, n'auroit-il pas la politique de l'employer auprès de Madame la Baronne, quand bien même il ne l'aimeroit pas? Je jurerois, que, se repentant, et peut-être au désespoir de l'engagement qu'il est prêt de prendre avec elle, il n'est venu ici que pour sonder vos derniers sentimens à son égard,

voir comment vous le recevriez, et de dépit finir avec elle.... (*A Arlequin.*) Mais toi, butor! qui demeures avec eux, qui voit tout ce qu'ils font, tu ne saurois nous dire au juste ce qui en est?

ARLEQUIN.

Moi! je ne me mêle point des affaires des grands, et pour un mauvais quarré de papier auquel j'ai touché par hasard, tu as vu que peu s'en est fallu qu'il ne m'en ait coûté la vie. Mais puisque tu es si habile, que ne le lui demandes-tu?

SILVIA.

Oh! je ne veux pas qu'elle lui parle: il s'imagineroit peut-être que je me repens de ce que je lui ai dit, et je serois au désespoir qu'il me soupçonnât de la moindre foiblesse.

ARLEQUIN.

Si Mademoiselle n'étoit pas ici, je dirois bien quelque chose à Colombine; mais il m'a défendu d'en parler devant elle.

SILVIA.

Va, mon pauvre Arlequin, tu peux parler sans crainte, tu sais bien que nous ne nous verrons plus.

ARLEQUIN.

Oui; l'on m'en avoit dit tantôt de même au sujet de la lettre: vous la lui avez cependant bien proprement jettée à la tête, de peur qu'il ne la vît.

SILVIA, *donnant de l'argent à Arlequin.*

Tiens, voilà ce que je te donne, et sois certain de mon secret.

ARLEQUIN.

Eh! bien, il m'a ordonné de dire à Colombine de faire en sorte de se dérober d'auprès de vous pour lui venir parler, parce qu'il veut savoir quelque chose qu'il ne m'a pas dit.

SILVIA.

Colombine, je m'en vais; restez ici, je vous donne la permission de lui parler : écoutez bien tout ce qu'il vous dira, voyez en quel état est son mariage. N'allez pas me compromettre, au moins! Examinez bien s'il y a encore moyen de le rompre.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

DONNE-MOI tout-à-l'heure cet argent à garder.

ARLEQUIN.

Ne le garderai-je pas bien moi-même?

COLOMBINE.

Non, les femmes sont faites pour garder et dépenser l'argent, et les hommes pour le gagner; et je prétends que cela soit ainsi, quand nous serons à notre ménage.

ARLEQUIN.

Et tu prétends mal; car quoiqu'entre mari et femme il ne doive y avoir qu'une bourse, c'est à l'homme à

l'avoir de son côté, et cela est constant, suivant toutes les regles de la société conjugale.

COLOMBINE.

Toutes les regles de la société coujugale en auront menti avec moi, et tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies donné jusqu'au dernier sou; et je le veux absolument, absolument.

ARLEQUIN.

Absolument, absolument tu ne l'auras pas.

COLOMBINE.

Et je l'aurai, ou point de mariage.

ARLEQUIN.

Ah! tu le prends sur ce ton? Et bien soit, point de mariage; pardi! Monsieur vaut bien Madame.

COLOMBINE.

Voilà donc comme tu m'aimes? Les femmes sont bien sottes d'attacher leur amitié à ces animaux-là qui n'ont nulle complaisance pour elles, et ne les prennent que pour en faire leurs servantes; et moi je suis bien malheureuse d'avoir pris de l'attachement pour un aussi vilain petit merle.

ARLEQUIN.

Colombine, tu pleures! tu m'aimes donc bien?

COLOMBINE.

Que trop, petit ingrat!

ARLEQUIN.

Oh! le bon petit caractere! quelle douceur! tiens, voilà mon argent; je te le donne. Je ne saurois non plus tenir contre une femme qui pleure, que contre

une bouteille de vin. As-tu eu grand'peur tantôt, quand mon maître a voulu me tuer avec son épée nue ?

COLOMBINE.

N'as-tu pas vu que j'ai accouru comme une effarée à ton secours ?

ARLEQUIN.

Dame ! il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur de quatre doigts que tu n'aies été veuve avant que de tâter du mariage. Si tu voulois, pour prévenir cet accident, pendant que nous sommes seuls, préluder un peu sur l'herbette, prendre des plaisirs poétiques sur cette fougere, Colombine, mon amoureuse......

COLOMBINE.

Allons, paix ; je n'ai pas de tems à perdre. Ne vois-tu pas que ma maîtresse qui seche d'impatience de savoir ce que M. Lélio veut me dire, me fera le sabat, si je n'ai rien à lui répondre. Va-t-en vîte le chercher.

ARLEQUIN.

Tu me donneras donc un petit baiser au retour ?

COLOMBINE.

Nous verrons : va toujours.

ARLEQUIN.

Je trouve du plaisir jusqu'à souffrir. (*Il va jusqu'au fond du Théatre.*) Je l'apperçois là-bas, entre ces arbres.... Monsieur, Monsieur.... Colombine, je t'en prie, viens-t-en voir comme il s'escrime tout seul.

COLOMBINE.

Il nous a apperçus, et vient à nous.

ARLEQUIN.

Au moins, qu'il ne t'échappe pas de lui dire que j'ai parlé devant ta maîtresse.

COLOMBINE.

Je m'en donnerai bien de garde.

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE, LÉLIO.

ARLEQUIN.

MONSIEUR, voilà Colombine.

LÉLIO.

Je la vois bien... Ma chere Colombine, que j'avois d'impatience de te parler. (*A Arlequin.*) Retire-toi d'ici, et laisse-nous en liberté.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle doit être ma femme.

LÉLIO.

Eh! bien, nigaud! parce qu'elle doit être ta femme, il ne me sera pas permis de lui parler en particulier; as-tu peur que je ne lui conte fleurette?

ARLEQUIN.

Vous ne seriez pas le premier qui, fatigué des cruautés de sa maîtresse, ou ennuyé de ses faveurs, vous seriez vengé sur sa femme de chambre.

LÉLIO.

Elle n'est pas encore ta femme.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela même : peut-être que si elle l'étoit, je ferois comme bien d'autres; je n'y prendrois pas garde de si près.

LÉLIO.

Retire-toi, te dis-je, et point de réplique.

(*Arlequin sort.*)

SCENE XI.

COLOMBINE, LÉLIO.

LÉLIO.

MA pauvre Colombine, tu ne saurois croire combien je t'ai d'obligation de t'être ainsi dérobée d'auprès de ta maîtresse pour me venir parler.

COLOMBINE.

Ah ! Monsieur, vous m'en auriez bien davantage si vous saviez les peines que j'ai eues à m'échapper, et les risques auxquels je m'expose en vous venant trouver ici. Si ma maîtresse en avoit le moindre soupçon, je serois une fille perdue ! Non-seulement elle m'a défendu de vous parler, mais même de prononcer votre nom devant elle.

LÉLIO.

Je la reconnois bien à ce langage. Mais, Colombine, je vois bien que, quelque chose que je fasse, je ne la forcerai jamais à m'aimer ; aussi ai-je renoncé à toutes les

les prétentions que je pouvois avoir sur son cœur; j'ai pris mon parti là-dessus : voilà qui est fini; je n'y pense plus. Il me reste cependant encore une curiosité que je veux satisfaire en rompant pour toujours avec elle, et c'est pour cet effet que j'ai recours à toi. Tu étois présente lorsque ta maîtresse, avec une fureur sans égale, puisqu'elle a dérangé sa santé, m'a jetté ce papier à la tête; explique-moi un peu ce mystere.

COLOMBINE.

Ce mystere? il n'y en a point.

LÉLIO.

Il faut donc qu'elle soit devenue folle, de m'avoir traité ainsi à propos de rien?

COLOMBINE.

Je vous admire, à propos de rien! Tenez, Monsieur, sans tant de paroles inutiles, vous voyez bien que nous devons être instruites par cette lettre du sujet qui vous a fait prendre la poste pour venir ici, et que nous n'ignorons pas que le mariage de la Baronne....

LÉLIO.

Eh! bien, Colombine?

COLOMBINE.

Laissez-moi dire; je vous prie, car on m'attend; et je n'ai pas de tems à perdre : ce mariage est-il fait, ou n'est-il pas fait?

LÉLIO.

Il n'est pas encore fait; mais indubitablement il se fera ce soir.

COLOMBINE.

Si ma maîtresse vous tient si fort au cœur, j'ai à

vous signifier que pour vous raccommoder il n'y a qu'un seul moyen.

LÉLIO.

Qui est?

COLOMBINE.

De le rompre.

LÉLIO.

De le rompre? et en suis-je le maître? Mais, quand cela seroit en mon pouvoir, la proposition est honnête! Il ne manquoit aux offenses que l'on m'a déja faites, que de me croire capable d'une pareille indignité. Silvia veut apparemment me faire mériter tous les noms exécrables qu'elle m'a déja donnés.

COLOMBINE.

Sans tant de déclamations, déterminez-vous; car on m'attend.

LÉLIO.

Je suis tout déterminé, et n'ai point l'ame assez noire pour commettre une pareille infamie. Et quelle raison a-t-elle pour me faire une semblable proposition?

COLOMBINE.

La raison est toute claire: quand une femme aime un homme, elle ne veut pas qu'il se marie avec une autre.

LÉLIO.

Colombine, tu es une fille d'esprit: tu as voulu me ménager; je t'entends. Mes soupçons n'étoient que trop bien fondés. Le doute où j'étois de mon malheur m'agitoit, la certitude m'accable. Elle aime; et Mario, heureux sans le savoir, et sans se soucier de sa for-

tune, est cause de tous les mauvais traitemens qu'elle me fait, parce qu'elle s'imagine que ce mariage ne se fait que par mon entremise. Ah! je n'en puis plus!

COLOMBINE.

Mais vous extravaguez! quelle chimere vous mettez-vous dans la tête? quelle imagination?

SCENE XII.

SILVIA, PANTALON, LÉLIO, COLOMBINE.

PANTALON, *à Silvia, au fond du Théatre.*

Je demande ce qu'une fille plantée comme un piquet sur un siege, peut faire toute seule dans sa chambre, pendant douze heures d'horloge que le jour dure? Oh! puisque nous avons ici des promenades, je vous obligerai bien à faire de l'exercice... (*A Lélio.*) Je vous fais excuse, si j'ai tant tardé à vous rejoindre.

COLOMBINE, *à part, à Silvia.*

Le mariage n'est pas encore fait; mais il n'appartient qu'à vous de détruire un ouvrage si avancé.

LÉLIO, *à Pantalon.*

Vous êtes tout excusé; je sais que les apprêts que vous faites pour Madame la Baronne...

PANTALON.

Mais elle tarde, et je suis d'avis que nous allions, en nous promenant, au devant d'elle.

LÉLIO.

Pardonnez-moi si je ne vous accompagne pas, une extrême lassitude ne me permet pas de profiter de l'honneur que vous me faites.

PANTALON.

Eh bien ! je vous laisse, et je vous prie de faire compagnie à ma fille, pour l'empêcher de s'aller renfermer dans sa chambre, d'où l'on ne peut la retirer.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

SILVIA, LÉLIO, COLOMBINE.

SILVIA.

Mon pere, en vous priant de me faire compagnie, nous fait à tous deux également tort ; je vais troubler par ma présence vos douces rêveries, et ce n'est pas mon intention.

LÉLIO.

Mes douces rêveries ! Le ton railleur présentement ne vous convient pas plus qu'à moi. L'amour, si j'en crois Colombine, fait ici plus d'un malheureux ; il me seroit aisé de m'égayer à mon tour : la considération que j'ai pour vous m'en empêche. Tout ce que je puis faire est de vous plaindre : je sens par moi-même combien il est douloureux de prendre du goût pour des personnes qui ne peuvent être à nous.

SILVIA.

Qui ne peuvent être à nous, traître! Ce n'étoit donc que pour me jouer ?

LÉLIO.

Doucement, s'il vous plaît; ces termes ne me conviennent point. J'ai tout souffert, tant que je vous ai cru le cœur libre, et que ma passion a été soutenue de quelque espérance; à présent ma patience est à bout, et je suis las d'être la victime d'une mauvaise humeur dont je ne suis pas la cause. Je pourrois, comme vous, évaporer ma bile, vous traiter d'ingrate; mais, dans l'état où sont les choses, le plus sage parti que nous ayions à prendre l'un et l'autre, est d'aller, chacun de notre côté, tâcher d'oublier le sujet de nos peines.

SILVIA.

Ah! doucement, à votre tour, s'il vous plaît! J'ignore et je désavoue tout ce qu'un domestique sans cervelle a pu vous faire entendre, et ne veux pas même d'explication à ce sujet.

LÉLIO.

Ma foi! vous faites fort bien, car elle ne feroit pas honneur à votre noble fierté; elle doit être un peu humiliée.

SILVIA.

L'indigne! me faire une déclaration d'amour, dans le tems qu'il a un engagement avec la Baronne, et qu'il est prêt de l'épouser! Juste Ciel!

LÉLIO.

Cela est vrai; mais vos beaux yeux tournés cent

fois vers le Ciel ont beau lui demander raison de l'injustice de Mario, il n'en épousera pas moins la Baronne; et vous me permettrez de ne point exécuter la proposition que Colombine m'a faite de votre part.

SILVIA.

Monsieur, reprenez vos esprits; vous êtes si troublé, que vous ne savez plus ce que vous dites. Vous substituez, sans y prendre garde, Monsieur Mario à votre place; vous parlez de son mariage avec la Baronne, et des propositions que Colombine vous a faites de ma part?

LÉLIO.

Oui, Mademoiselle; dans deux heures au plus tard il l'épousera. Je suis bien fâché que cela ne s'accorde pas avec le penchant que vous avez pour lui. J'étois une grande dupe.

SILVIA.

La récrimination est un peu grossiere. Moi, du penchant pour Monsieur Mario, à qui je n'ai pas parlé quatre fois en ma vie! ah, ah, ah, ah!

LÉLIO.

Riez, riez, je ne vois pourtant pas qu'il y ait trop à rire pour vous; et pourquoi donc Colombine vient-elle de votre part me proposer de mettre obstacle à son mariage? La voilà heureusement; qu'elle parle.

COLOMBINE.

Moi, Monsieur, je ne vous ai point parlé du mariage de Monsieur Mario: je vous ai parlé de votre mariage, à vous; ne confondons point, je vous prie.

LÉLIO.

Est-ce que je me marie, moi, avec la Baronne?

SILVIA.

Et qui donc?

LÉLIO.

Parbleu! la lettre que vous m'avez tantôt jettée au visage, vous dit assez clairement que c'est Mario.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je crois que nous nous sommes trompées.

SILVIA.

Ce que vous dites est-il bien vrai? j'ai peine à le croire.

LÉLIO.

Quels sermens faut-il faire?

SILVIA.

Que vous me soulagez! et que ne parliez-vous plutôt, mon cher Lélio.

LÉLIO.

Belle Silvia, ouvrez enfin les yeux, et rendez-moi justice une fois en la vie.

SILVIA.

J'ai tort, j'en conviens, épargnez-moi la confusion de vous dire que je suis au désespoir de tous les traitemens que je vous ai faits; et si, pour vous consoler du passé, il faut vous laisser croire que je ne vous trouve que trop aimable, je vous en laisse la liberté. Vous avez, par vos airs de réserve, donné lieu à tous mes caprices. Si vous n'en connoissez pas la cause, devinez-la: ce n'est point à une fille

à la dire; et, en ne disant mot, j'en dis peut-être trop. Le dépit de vous avoir perdu m'a confinée dans ces tristes lieux, et fait renoncer à toutes mes connoissances. J'ai payé, comme vous voyez, bien chérement les dédains et les mépris que vous me reprochez.

SCENE XIV.

LÉLIO, *aux genoux de Silvia;* SILVIA, COLOMBINE, PANTALON, *au fond du Théatre.*

LÉLIO.

Quoi! belle Silvia, je ne les dois imputer qu'à une si belle cause! Souffrez qu'à vos genoux je renouvelle un hommage que mon cœur en secret vous rend depuis long-tems; recevez les adorations de l'amant le plus tendre et le plus passionné....

PANTALON.

Prenez garde, Monsieur, vous êtes dans une attitude tout-à-fait contrainte; et, du ton dont vous parlez, vous courez risque de vous altérer la poitrine... Voilà donc, Monsieur et Mademoiselle, les raisons qui vous empêchent de vous promener? Effectivement dans cette posture on ne peut pas faire beaucoup de chemin.

LÉLIO.

Puisque vous êtes informé de mes sentimens pour Mademoiselle votre fille, soyez-le de mes intentions: vous connoissez ma naissance, mon bien, mes mœurs; je suis à elle si cela vous convient.

PANTALON.

Un pere est trop heureux quand il trouve à se défaire d'un pareil embarras; puisque vous la voulez pour femme, vous pouvez à ce prix rester à ses genoux tant qu'il vous plaira.

SCENE XV et derniere.

LÉLIO, SILVIA, PANTALON, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

VOILA la compagnie qui arrive du côté du jardin.

PANTALON.

Allons la joindre; et faisons deux mariages en même tems.

COLOMBINE.

Monsieur, il ne tiendra qu'à vous d'en faire trois, en me mariant avec Arlequin.

PANTALON.

J'en ferois quatre, s'il y avoit quelque Dame ici qui voulût m'épouser.

ARLEQUIN.

Qui auroit jamais cru que le dédain fût une preuve d'amour ?

DIVERTISSEMENT.

ON CHANTE.

Amour, tous les mortels te doivent leur hommage.
A s'en défendre, hélas! que gagne-t-on ?
Soumis en dupe à la raison,
On ne change que d'esclavage.

Martyr de son devoir, une beauté novice
Traite souvent tes douceurs de poison;
Ce n'est pas toi, c'est la raison,
Amour, qui cause son supplice.

Croit-on par des rigueurs déguiser sa tendresse ?
C'est offenser l'Amour et la raison:
Cette ruse est hors de saison;
Nous faisons voir double foiblesse.

Telle dans son printems qui bravoit ta puissance
Soupire en vain sur l'arriere saison,
Et sent trop tard que la raison
Ne peut servir qu'à ta vengeance.

FIN.

